

Etat de Guerre 01

Alexis Aubenque

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

ALEXIS
AUBENQUE

LA
CHÛTE
DES
MONDES
III

LA CHUTE DES MONDES : ETAT DE GUERRE

PARTIE I

- 1 -

La Ceinture.

Le vaisseau s'arrima à Triton sans le moindre choc. Brautigan prit son sac et rejoignit la file de militaires qui attendaient l'ouverture des sas. Il aurait pu emprunter une navette particulière pour rejoindre cette base, mais il avait tenu à voyager comme un simple soldat.

Il avait besoin de s'intégrer avec ces hommes et ces femmes dont nombreux allaient perdre la vie dans les jours et semaines à venir.

- Mission de surveillance, mon cul, grogna un des soldats.
Je suis sûr que ça va péter.

Des murmures d'assentiment lui répondirent. Personne n'était dupe des propos des supérieurs appelant à un exercice d'entraînement.

- Je crois qu'on est là pour leur foutre la raclée de leur vie !
s'exalta une soldate.

Brautigan se força à sourire avec le reste des troupes. Le sas s'ouvrit et l'évacuation de leur vaisseau commença.

La Ceinture était une succession d'astéroïdes qui effectuaient leur trajectoire dans une ellipse parfaite autour d'une planète géante, orbitant elle-même autour d'un soleil de type terrestre. Des astéroïdes qui foisonnaient de matières premières.

La Fédération s'était appropriée l'exploitation des mines et en avait fait son plus important site de fabrication de vaisseaux. Près d'une centaine de croiseurs y étaient construits par an.

Plus de cent mille civils travaillaient sur les chantiers spatiaux de la Ceinture, et presque autant de militaires assuraient la garde des bâtiments qui stationnaient dans cet astroport orbital.

Brautigan arriva au barrage de sécurité. Il tendit sa plaque d'identification, et l'homme qui l'authentifia eut un sursaut.

- Caporal, vous allez me faire patienter longtemps ? dit Brautigan.

- Non, mon général, vous pouvez passer.

A l'annonce de son grade des regards d'incompréhension se tournèrent vers lui. Il afficha une mine sévère et passa le barrage.

Brautigan connaissait les quartiers par cœur. Il se dirigea vers l'ascenseur qui le conduisit à l'intérieur de Triton, où se trouvait le Quartier Général.

Triton était le plus gros des astéroïdes de la Ceinture, et pouvait accueillir jusqu'à un demi-million d'êtres humains.

L'ascenseur le déposa au niveau 75. La porte s'ouvrit et un tout autre univers s'offrit à lui. Finies la grisaille et la fonctionnalité des autres parties de la base. Les revêtements du sol et muraux des sept niveaux qui leur étaient réservés, étaient d'un luxe outrageant.

Il passa un long couloir bordé de bureaux, et arriva devant une soldate.

- Mes respects, mon général.

- Conduisez-moi à ma chambre.

La soldate esquaissa une moue désolée.

- Nous allons nous charger de vos affaires. J'ai pour ordre de vous conduire directement auprès du général Fousteau.

La jeune femme appela un autre soldat pour la remplacer puis quitta son poste pour convier Brautigan à la suivre dans le saint des saints de la base.

Ils utilisèrent un autre ascenseur et descendirent au niveau 82. La porte coulisssa et après avoir emprunté un vestibule, ils pénétrèrent dans les bureaux du général Fousteau.

La soldate s'arrêta devant une porte et tapa le code d'accès. La porte s'ouvrit. Brautigan entra dans la pièce.

Six autres généraux de brigade se trouvaient déjà présents.

- Bonjour, général, j'espère que votre voyage s'est bien passé, le salua Fousteau.

- On ne peut mieux. J'ai voyagé avec les troupes.

Il salua les autres généraux et prit place dans un des fauteuils.

- Il ne manque plus que le général Iglésias et nous serons au complet, dit Fousteau. En attendant, veuillez consulter les dernières informations relatives aux événements survenus sur les planètes limites.

Il alluma la console de la partie de la table qui lui faisait face et parcourut rapidement les notes.

Cela faisait deux jours qu'il avait quitté Sylane, et la situation au sein des planète limites avait empiré dramatiquement. Une première estimation dénombrait près de cent mille victimes de crimes en tout genre. Des armées étaient levées et s'apprêtaient à guerroyer. Aucun

monde n'était épargné.

Un léger souffle lui fit lever les yeux. La porte venait de s'ouvrir et révélait la forte carrure du général Iglésias. Après les salutations d'usage, Fousteau vint se tenir en bout de table et commença son exposé des faits :

- Vous n'êtes pas sans comprendre que la situation est extrêmement préoccupante. Même si d'éminents historiens soutiennent qu'il n'y a rien de plus naturel sur ce qui se passe sur ces mondes, ne vous fiez pas à leur jugement. Le hasard n'existe pas dans la conquête du pouvoir.

Durant son voyage jusqu'à la Ceinture, Brautigan avait lui aussi parcouru les articles des spécialistes.

Nombreux étaient ceux qui pensaient que cela découlait du sens de l'histoire. On ne peut indéfiniment brimer des peuples sous le joug de pouvoirs dictatoriaux. L'autorité basée sur les armes et non sur les voix des citoyens, ne peut qu'entraîner frustration et mécontentement qui, quelle que soit la force de l'autorité en place, donnera naissance à des organisations clandestines de résistance.

Quand un homme n'a plus rien à perdre, son seul désir est de trouver un sens à sa vie, quitte à la perdre pour y arriver. Les opprimés attendent toujours l'étincelle qui saura allumer les mèches de la révolution qui flotte dans leur cœur.

Et cette étincelle était survenue.

Quant au synchronisme des événements, les historiens étaient moins prolixes sur le sujet et devaient avouer leur perplexité. Certains osèrent toutefois parler de propagation interstellaire du souffle de la révolution.

Ineptie ! avait ricané Brautigan en lisant la thèse d'un historien de la faculté de Bergamone.

- Nous ne savons toujours rien sur notre ennemi, si ce n'est qu'il est très rusé, continua Fousteau. Même si nous communiquons sur des « Exercices d'entraînement », votre devoir est de faire comprendre à vos troupes qu'il ne s'agit en aucun cas d'un exercice. Punissez chaque manquement à la discipline. Faites des exemples. Il faut que vos soldats soient sur le qui-vive. Quand l'ennemi frappera, nous devons être au mieux de notre préparation.

Fousteau s'arrêta, et darda sur chacun des protagonistes un regard lourd. Il avait choisi personnellement chaque personne présente et savait que ses ordres seraient respectés à la lettre.

- Messieurs, nous sommes à la veille de la première guerre interstellaire de l'histoire. Nul ne sait ce qu'il va en résulter. Quelles que soient les apparences, méfiez-vous de ce que la logique voudrait vous faire admettre. Nous devons apprendre à

penser différemment, n'oubliez pas que nous ne savons rien sur notre ennemi.

Le professeur nous donne un cours magistral, se dit le général Van Cheu.

Il en était fini des sempiternels exercices d'entraînement. Contre un ennemi d'un nouveau genre, il allait falloir innover. S'adapter ou mourir. Le sort de toutes les espèces.

- Je vais à présent vous livrer les deux prospections les plus pertinentes, continua Fousteau. Aussi impossibles qu'elles paraissent, elles sont néanmoins dignes de toute notre attention. La première est celle d'une attaque d'un groupe de Noétiens.

- Des Noétiens ? fit en écho le général Tchenko qui leva les yeux au ciel d'un air de profond doute.

- Oui, des Noétiens, claqua Fousteau. Pensez différemment !

Tchenko baissa les yeux en se souvenant du mythe d'une telle doctrine.

A l'heure de la grande migration vers les étoiles, de nombreux mouvements de pensées groupusculaires, voire sectaires, avaient vu dans l'infini qui s'offrait à eux, la possibilité de tout recommencer à zéro, de démarrer une nouvelle vie dans un monde totalement coupé de la Terre.

Pour cela ils avaient construit d'immenses croiseurs qu'ils appelèrent « Arche de Noé », et avaient pris le pari de voyager dans l'espace en empruntant le maximum de points neuraux afin de s'éloigner le plus possible de la Fédération, puis d'y bâtir leur colonie en espérant avoir construit une civilisation suffisamment développée pour que le jour où la Fédération les retrouverait, elle n'ait plus les moyens de les forcer à s'intégrer à elle.

Un rêve farfelu qui compta un nombre impressionnant d'adeptes. Plusieurs centaines d'arches quittèrent la Terre, et aucune ne refit parler d'elle.

Pour tout le monde, il était clair que ces microsociétés ne pouvaient que dépérir où qu'elles se poseraient.

Trois cents ans plus tard, plus personne n'envisageait leur survie.

De nombreuses expéditions furent montées pour partir à leur recherche, dont celle du capitaine McCollum.

Un siècle auparavant, il avait emprunté près de mille points neuraux durant plus de dix ans, mais s'il avait découvert des planètes terraformables, jamais, il n'avait retrouvé la moindre trace de vie humaine.

- Quel serait leur intérêt de nous attaquer ? demanda le général Assan qui ne croyait guère à cette hypothèse. Ne voulaient-ils pas au contraire nous oublier, fuir notre

civilisation décadente ?

- Qui sait ce qu'il a pu advenir de leur mentalité en trois cents ans, répondit simplement Fousteau en fermant les débats.

Qui sait ce qu'ils ont pu rencontrer, se dit Brautigan.

Fousteau eut un double clignement d'œil, signe de sa nervosité.

- Quant à la deuxième hypothèse, elle est fondée sur une agression d'un nouveau type. Celle d'une forme de vie non-humaine, lança-t-il.

Le spectre des petits hommes verts, pensa le général Matteï. Le plus grand défi de l'humanité devenant sa plus grande psychose.

- Pourquoi s'en prendraient-ils aux planètes limites plutôt qu'à Thantos ou Bavière ? Autant attaquer là où ça fait mal, se prononça le général Van Cheu.

- Ce ne sont que des hypothèses de travail, lui rappela Fousteau. Nous naviguons en plein inconnu. Je n'ose vous répéter les autres théories que l'on a pu me soumettre.

Du virus qui rend fou, d'un coup monté par les dirigeants des planètes limites eux-mêmes ou encore par le retour des Maltanes. Toutes les hypothèses avaient été énoncées, aussi incroyables les unes que les autres.

- Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons rester sans réagir. C'est pourquoi j'ai chargé chacun d'entre vous d'une mission de surveillance. Votre objectif sera de tenter de détecter toute force d'agression qui vous paraîtra provenir d'une source inconnue. Vous disposerez chacun d'une centaine de régiments prêts à intervenir à tout instant.

Fousteau s'arrêta le temps de prendre une gorgée d'eau puis repartit dans son discours en exposant dans les détails la façon dont devraient s'organiser le départ puis le placement des troupes.

Chaque général se voyait confier une planète limite. Huit autres généraux de brigade avaient rendez-vous quatre heures plus tard pour le même briefing. Aucune des quinze planètes limites ne pouvaient ainsi échapper à leur contrôle.

Quand ils se montreront nous serons là pour les accueillir, se dit le général Iglésias qui ne doutait pas un instant qu'il saurait vaincre l'ennemi quel qu'il soit.

- Tu crois que c'est la guerre ? dit la soldate Oriane McGregor.

Elle était allongée sur une des centaines de couchettes qui

emplissaient cette partie du croiseur interstellaire.

- Il y a trop de mouvements pour que ce ne soit qu'un exercice. La Fédération est vraiment dans la merde, répondit le soldat Thomas Filipsky, étendu sur la couchette du dessous. Ces manœuvres vont coûter un fric fou. Les pontes n'auraient jamais accepté de mettre la main au portefeuille s'il n'y avait pas péril en la demeure.

- Tu crois qu'on va risquer vraiment nos vies ? continua Oriane.

- C'est possible, dit-il avant d'ajouter. Mais on est payé pour ça, non ?

- J'imagine, répondit-elle en souriant. Tu crois que ça peut durer longtemps ?

- Ta gueule ! explosa alors une voix qui venait de la couchette du dessous. On pourrait dormir ?

Thomas sortit de sa couchette et monta l'échelle pour attraper le soldat à la gorge.

- C'est toi qui va la fermer, t'as pigé ? siffla-t-il.

Ce dernier gargouilla un assentiment, et Thomas desserra sa prise.

- Thomas, t'es vraiment qu'un connard, tu m'as bousillé l'œsophage !

- Ta gueule ! hurla alors en chœur toute une partie de l'unité des « Biggles », cinq cents hommes et cinq cents femmes liés par deux années de formation à la base de Generva.

Le lieutenant Jin, qui surveillait le sommeil de cette unité, sourit derrière son moniteur de contrôle. Cela lui rappelait des souvenirs à présent bien lointains. Une époque où il n'était qu'un simple soldat et où le poids des responsabilités lui était inconnu.

Il appuya sur l'interphone et parla dans le micro :

- C'est bon les gars, le prochain que j'entends encore brailler, va passer sa nuit à courir le long du couloir central, c'est clair ?

Personne ne répondit. Tout le monde connaissait ce vieux coup.

Jin fit une moue désabusée, à son époque il y aurait eu toujours un malin pour répondre « Ok ».

Il reposa son dos contre le dossier de son fauteuil et se remit à lire les dernières nouvelles de Roma, leur destination.

Atlan.

Gascon se faufila à travers la foule massée sur la place El Fuego. Des milliers de personnes qui attendaient le châtimement que l'on avait réservé à l'assassin du roi. Une couche de nuages assombrissait le ciel. La pluie n'allait pas tarder à tomber.

Un tumulte de vociférations injurieuses se fit entendre en provenance de la rue San Miguel. Puis la foule se scinda en deux pour laisser passage à un cortège de chevaliers qui se dirigèrent vers l'estrade qui avait été construite en plein milieu de la place.

Le prince consort fermait la marche et tirait au bout d'une laisse, Luc qui se traînait comme un spectre.

Gascon eut un haut-le-cœur. Il posa la main sur sa courte épée, prêt à une mission-suicide. Il lui était insupportable de voir le fils de l'homme qui l'avait sauvé au cours d'une échauffourée des années auparavant, se faire traiter comme le dernier des criminels. Luc était innocent. Si seulement il pouvait mettre la main sur Lambert, convaincu de la culpabilité du bossu.

Roméo Del Castillo descendit de son destrier et força Luc à monter sur l'estrade où deux bourreaux l'enchaînèrent à une roue. Le prince se tourna alors vers la foule.

- Peuple d'Espagne, regardez et faites savoir à nos ennemis le sort que nous réservons à ceux qui tentent de nous détruire. Par la main de Dieu, je jure de mettre en charpie la France et de soumettre à notre autorité tous ses lâches habitants, cria-t-il d'un ton impétueux.

Il empoigna une baguette en jonc que lui tendit un bourreau et en frappa alors sauvagement le torse de Luc qui hurla de douleur. Il frappa une nouvelle fois, mais sur les jambes. Un nouveau hurlement de douleur retentit. Un troisième coup atteignit les parties génitales.

Luc souffrait le martyr. La mort lui semblait la plus douce des échappatoires. Un autre coup lui irradiia le bras gauche d'une douleur fulgurante. Il se mordit la langue qui se mit à saigner.

Gascon n'arrivait pas à baisser le regard. S'il n'en avait tenu qu'à ses instincts il aurait déjà fendu la foule et tenté d'éviscérer le prince Roméo. Mais il savait qu'au moindre mouvement suspect, des dizaines d'archers massés sur les toits de la ville lui transperceraient le corps d'une dizaine de flèches. La seule solution était de faire front à l'ignominie qui se déroulait sous ses yeux et d'attendre le jour de sa vengeance.

Les coups s'abattaient avec une violence répétée. Luc était au bord de l'évanouissement. Le prince jeta alors la cravache, et prit deux

banderilles qu'il leva aux yeux de la population en état d'excitation maximale.

Un « olé » se fit entendre et le prince d'un coup vif les planta dans le cœur de Luc qui n'eut que le temps de se réjouir de la fin de son calvaire.

Les larmes dégoulinèrent le long du visage de Gascon.

Des applaudissements crépitèrent de toutes parts.

Le félon était mort. Le prince avait rétabli l'honneur de l'Espagne. La guerre pouvait commencer.

* * *

- Pourquoi me gardez-vous en vie ? demanda Humon, enchaîné au mur d'une des chambres du château du roi d'Espagne.

Esteban le regarda avec compassion.

- Pourquoi devrais-je vous tuer ?

Humon renifla, méprisant.

- Parce que, si la possibilité m'en est donnée, je n'hésiterai pas à vous tuer, répliqua-t-il avant de cracher à terre.

Peu importait à présent la bienséance. L'horreur s'était abattue sur la maison des De Vendée.

- C'est pour cela que je vous ai fait immobiliser. (Esteban se versa un verre de vin.) Sachez que cela m'est fort pénible.

- Vous n'êtes que des misérables. Ayez au moins le courage d'assumer votre rôle de crapule jusqu'au bout. N'essayez pas de vous donner bonne conscience en m'épargnant.

Esteban lissa sa fine moustache. Il comprenait le but de ces paroles : le pousser à bout pour qu'il mette fin à sa vie. Malheureusement pour Humon, il n'avait rien d'un tueur au sang froid. Il n'exécutait des crimes que pour des raisons bien précises. Il n'en avait pour l'instant aucune pour éliminer cet homme qui, en d'autres circonstances, aurait pu devenir un proche, comme cela aurait pu être également le cas du jeune duc.

- Je regrette sincèrement ce qu'il vient de se passer, mais croyez-vous que nous ayons eu réellement le choix ? Pensez-vous que le prince ait voulu de cette guerre qui s'annonce ?

Malgré la rage qui consumait son cœur, Humon analysa les révélations que venait de lui faire Esteban.

D'une part, le prince savait que le duc était innocent, d'autre part il

laissait entendre qu'ils avaient eux-mêmes organisé l'empoisonnement du roi. Mais aussi qu'ils l'auraient fait sous la pression d'une force extérieure. Une force venue de l'Extérieur ?

- Lambert travaille pour vous, n'est-ce pas ?

Esteban leva son verre et perdit son regard dans le nectar rosé.

- Des forces qui nous dépassent sont en mouvement, mon brave Humon. Votre duc n'a été qu'un triste pion sur un échiquier qui s'appelle l'univers. Une victime toute désignée. Jamais vous n'auriez dû le laisser accéder au fauteuil de son père. Il n'avait pas l'âme d'un chef.

Si seulement j'avais eu le choix, se dit Humon. Luc était le seul descendant de Robert De Vendée. Quelle autre possibilité que d'installer le fils à la place du père ?

- Je vous maudis, cracha-t-il avec toute la haine qu'il avait en lui.

* * *

Le vent faisait gonfler les voiles du baleinier. Emmitouflé dans son épais manteau en peau de buffle, Doryan se tenait debout à la proue du navire. Ils avaient quitté Mourmansk depuis deux jours. Deux jours d'un beau temps qui semblait vouloir prendre fin. Les nuages s'amoncelaient au loin.

- Je crois qu'on ne va pas y échapper, dit le capitaine Boris Volgod. J'espère que vous avez le cœur bien accroché.

Doryan se tourna vers l'homme.

- La peur est un mot absent du vocabulaire français !

Le capitaine se mit à rire et lui donna une grosse tape dans le dos.

- On verra si vous faites autant le malin quand l'orage sera sur nous, *monsieur De Martaille*, dit-il en prononçant son nom avec un accent français.

Doryan haussa les épaules et repartit sur le pont du navire. Des marins tuaient le temps dans un concours de bras de fer sur une table placée à côté du mât de misaine. D'autres jouaient aux fléchettes contre une cible accrochée à une des parois de la goélette.

Doryan avait su gagner le respect de ces hommes en battant Volgod en combat singulier. Il espérait à présent qu'il saurait ne pas le perdre à cause d'un simple orage. Il passa la tête par-dessus la rambarde et laissa flotter son regard sur les eaux de cet océan infini.

Ils n'avaient, pour l'heure, rencontré aucune baleine, et ne comptaient pas en trouver avant une semaine. Ces mammifères avaient appris à se méfier de l'homme et tenté dans un effort inutile de changer le

parcours de leur pèlerinage.

Mais qui pouvait se targuer d'échapper à la vigilance des hommes ?

- Monsieur De Martaille, voudriez-vous me raconter encore une histoire ? dit une petite voix derrière lui.

Doryan se retourna et ne put que sourire devant la jolie frimousse d'Anastasia, la fille du capitaine.

Agée de onze ans, elle avait perdu sa mère l'année précédente, emportée par une épidémie qui avait décimé un grand nombre d'habitants de Mourmansk.

- Oui, avec grand plaisir.

Ils allèrent s'asseoir à l'abri des marins qui ne pouvaient s'empêcher de hurler en jouant. Le vent ne cessait de souffler. Leurs yeux larmoyaient et leurs joues étaient rouges de froid.

- Il était une fois un vieux couple de paysans qui n'avait jamais eu la chance d'avoir un enfant. Cela faisait des années qu'ils n'espéraient plus, quand, un beau matin d'hiver, alors que sa femme dormait encore, Sylvain se leva et ouvrit la porte de sa maison.

- Qui c'est ce Sylvain ? l'interrompt Anastasia.

- C'est le vieux paysan, répondit-il avant de reprendre son histoire.

Il la fit durer bien plus qu'elle ne le nécessitait, tant il se plaisait à jouer ce rôle de grand oncle.

Anastasia était aux anges. Cet homme l'enchantait par son phrasé si spécial et ses histoires abracadabrantes. Elle retrouvait auprès de lui un peu de la gaieté qui l'avait quittée depuis la disparition de sa mère.

- Une belle histoire que tu nous as compté là, intervint un marin qui s'était allongé derrière les barriques d'eau douce où ils s'étaient réfugiés.

Tout d'abord choqué qu'on ait pu l'espionner, Doryan sourit quand il croisa le regard de l'homme pour n'y découvrir aucune malice.

- C'est ma grand-mère qui me l'a apprise, il y a de cela bien longtemps.

Anastasia jeta un regard noir vers le marin et tenta de reprendre l'attention du Français.

- Racontez-m'en une autre, s'il vous plait, le pria-t-elle.

Qui aurait pu refuser cela à une si charmante enfant ? se dit Doryan qui se piqua au jeu.

Thantos.

Le bar dépassait les limites de l'insalubre. Des pans entiers de la tapisserie se décollaient, rongés par la moisissure. Le comptoir était recouvert d'une épaisse couche de graisse visqueuse. L'éclairage lugubre donnait aux visages un air morbide.

Un vrai trou à rat, se dit Wallace, qui était en train d'engloutir son énième whisky. Trois jours qu'il vivait caché dans Jungle Corner, le quartier le plus mal famé d'Héliopolis. Repaire de tous les vices et de tous les phantasmes.

Il leva les yeux sur une des prostituées qui venait d'entrer et lui sourit amèrement. Encore une pauvre fille dont personne ne prendrait soin.

A quoi servons-nous réellement ? se demanda-t-il en repensant aux discours empreint de générosité que lui avaient servis ses instructeurs des années auparavant.

Il replongea son nez dans son verre et fit tourner le liquide ambré, en appréciant en connaisseur, les tourbillons qu'il créait.

Depuis sa rencontre avec l'émissaire du « Maître », il n'avait plus osé rentrer chez lui. Il était complètement déboussolé. Il ne comprenait pas ce qui lui arrivait. La descente aux enfers. Il avait repoussé toute possibilité d'exécuter l'injonction du funeste messager, à savoir : éliminer l'inspecteur Dawson. Depuis, il vivait à l'abri du regard des honnêtes gens.

Il leva son verre et le finit d'un trait. Il savait qu'il ne pourrait longtemps se terrer ici. Les disciples du « Maître » finiraient tôt ou tard par le retrouver. Il lui faudrait sans cesse fuir. Mais pour aller où ?

- Un autre, dit-il à la serveuse qui laissait généreusement déborder ses seins de son corsage.

Elle lui jeta un regard attendri. Wallace lui sourit en retour et lui tendit son verre. Son seul espoir résidait dans les derniers événements dont les médias s'étaient fait les échos : les troubles majeurs au sein des planètes limites.

Peut-être qu'une bonne guerre les détournerait de sa personne ? Mais il ne croyait pas vraiment que la Fédération puisse être en danger.

La serveuse lui remplit à nouveau son verre et lui effleura la main. Il la fixa droit dans les yeux et lut dans son regard une pitié qui lui donna envie de vomir.

Que suis-je en train de devenir ?

Il laissa son verre sur le comptoir, régla sa note, et laissa un généreux pourboire. Il était complètement saoul. Il espérait toutefois pouvoir rentrer à son hôtel avant de s'effondrer pour une nuit réparatrice.

Cela faisait deux nuits et deux jours qu'elle chevauchait auprès d'une troupe de cavaliers émérites. Tout semblait si réel et pourtant tout n'était que songe.

Chaque soir en s'endormant, Roseta retrouvait les terres de Mandragore et les hommes du roi Philippe.

Après qu'elle eut subi toutes sortes d'examen de la part des médecins royaux qui l'avaient auscultée à l'aide d'instruments aussi étranges que grotesques, on avait daigné la laisser libre d'aller à sa guise dans l'enceinte du château, et de découvrir les mystères de ce monde féérique où les bateaux volaient dans les cieux.

Elle ne posa aucune question et ne se souciait guère de l'absurdité de sa situation. Malgré la pertinence de ses sensations, elle gardait constamment à la conscience, la certitude qu'elle était en plein rêve.

La compagnie avait traversé de nombreux villages avant de pénétrer dans la forêt des Anciens. Les jambes enserrant les flancs de son destrier, Roseta se laissait griser par un sentiment de bien-être revigorant après ces derniers jours de souffrance dans le monde réel. Même si aucun des hommes de la troupe ne lui adressait la parole, cela ne l'offusquait en rien. Elle savait apprécier l'instant pour ce qu'il avait de bon.

Soudain, l'homme qui menait leur compagnie, le chevalier Henry, tira les rênes de son cheval et le fit s'arrêter. Tout le monde suivit son exemple.

Roseta aperçut alors une immense grotte qui trouait la montagne où les avaient menés leur course. Les hommes sautèrent à terre. Roseta en fit autant.

- Vous avez rendez-vous avec votre destin, sorcière, dit Henry en désignant l'entrée de la grotte.

Se prêtant au jeu de son rêve, elle n'hésita pas, et se dirigea sans faillir dans l'obscurité de la caverne. A sa stupéfaction, un étrange sentiment de peur envahit tout son être. Que pouvait-il y avoir là-dedans ?

- Donnez-moi une torche, lança-t-elle en se retournant vers les hommes.

Les chevaliers portèrent leur regard sur Henry qui eut un reniflement de mépris. Toutefois il daigna satisfaire à sa demande et lui tendit le flambeau souhaité.

Roseta s'en saisit et, alors qu'elle allait demander du feu, elle décida d'agir comme étaient censées le faire les sorcières.

- Abracadabra, psalmodia-t-elle en pensant à des flammes.

Et à son soulagement la torche s'embrasa comme il est dit dans les contes de fées. Les hommes reculèrent et adoptèrent une position de dégoût.

S'ils avaient douté un instant de ses pouvoirs maléfiques, il n'en était plus question à présent.

Roseta jeta un regard moqueur vers les hommes et pénétra dans la grotte. L'atmosphère y était extrêmement humide. Un souffle froid la fit frissonner.

Que devait-elle trouver ? se demanda-t-elle tout en continuant à avancer.

Le tunnel faisait une dizaine de mètres de diamètre, et semblait s'enfoncer indéfiniment dans la montagne.

Roseta marcha un certain temps avant que son sixième sens ne se rappelle à elle. Même si elle n'y voyait pas plus loin que la portée de sa torche, elle sentait néanmoins une présence. Quelque chose se trouvait terré au fond de la grotte.

Elle jeta un regard par-dessus son épaule, et hésita à faire demi-tour. La peur lui tenaillait les entrailles. Ce songe ne l'amusait plus du tout. Il fallait qu'elle se réveille, mais en était incapable.

Un raclement sur le sol résonna dans toute la caverne.

Roseta se figea. Elle tendit l'oreille, et perçut de plus en plus nettement ce bruit de mauvais augure. Elle devait absolument s'enfuir. Malheureusement ses jambes refusèrent d'effectuer le moindre mouvement. Elle était tétanisée d'effroi. Le raclement se faisait de plus en plus insistant, et soudain, elle l'aperçut.

Une silhouette titanesque se dirigeait vers elle. Une bête à la corpulence exceptionnelle. Un véritable monstre de chair et d'écailles. Avec son long cou, le dragon approcha sa tête de Roseta, et lui souffla son haleine purulente en plein visage. La torche s'éteignit.

Roseta hurla de terreur... et se redressa dans son lit.

La sueur coulait sur son corps. Elle déclencha l'éclaircissement des fenêtres qui lui révélèrent le soleil de Thantos.

Ce n'était qu'un cauchemar, se dit-elle. Malgré tout, elle pouvait encore sentir sur son visage le souffle fétide du dragon. Elle revoyait ses deux yeux rouges semblables à des rubis la fixer avec une certaine malignité.

En simple nuisette, elle sortit de sa chambre et Pégase vint lui frôler les jambes, réclamant, d'un miaulement, son repas matinal. Roseta prit son chat dans ses bras et le caressa avec tendresse.

- Mon petit dragon, lui dit-elle en oubliant petit à petit les sensations de son rêve.

Elle passa la porte de la cuisine et déposa son chat sur le sol. Elle ouvrit le réfrigérateur et en sortit une bouteille de jus d'orange qu'elle versa dans un verre, puis une boîte de lait qu'elle vida dans le bol de

Pégase.

Elle prit son verre et se posta à la fenêtre de la cuisine. Le soleil se reflétait sur les tours pyramidales qui lui faisaient face.

Une belle journée après une nuit agitée, se dit-elle, s'amusant de son cauchemar.

- 3 -

Croiseur « Bouclier du Ciel ».

Brautigan ferma les yeux et tenta de dissiper le trouble qui l'envahissait. Le dernier bond venait d'être effectué. Et même si Amérique n'était qu'un point dans l'espace qui les entourait, Brautigan ne put empêcher son cœur de s'emballer. Les années avaient beau altérer les souvenirs, il n'arrivait pas à oublier le temps qu'il avait passé sur ce monde étrange et fascinant.

- Je veux un état complet de la situation dans cinq minutes, ordonna-t-il en se redressant dans son fauteuil.

- Tout de suite, mon général, dit son second, le commandant Seltz qui quitta la salle de contrôle.

Brautigan se devait d'être l'homme de la situation. Il ne pouvait se laisser aller à des souvenirs qui risquaient de mettre en péril son jugement.

Il se tourna vers le lieutenant Ricardo et lui demanda de faire apparaître sur l'écran principal une vision de la capitale du Mississippi, le continent sud d'Amérique.

- Mon général, le croiseur « Sentier de l'Espérance » vient d'effectuer son bond, dit la major Ingraham.

Brautigan hocha la tête. Tout se passait comme prévu. Aucun ennemi n'avait tenté de les intercepter à leur arrivée.

Chaque seconde qui passe sans affrontement nous renforce dans nos positions, pensa-t-il en contemplant les forêts de la Louisiane.

Déjà, près de quarante mille hommes répartis sur plus d'une centaine de vaisseaux et croiseurs avaient bondi dans le système d'Amérique. Si l'ennemi se montrait, nul doute qu'il serait bien reçu.

Le commandant Seltz revint dans la salle de contrôle.

- Mon général, les nouvelles en provenance d'Amérique sont cataclysmiques. On dénombre près de cinquante mille personnes tuées. Tuxon et Atlanta sont rayés de la carte, un immense incendie les a ravagés. Les Indiens ont envahi

Washington et détruit le Sénat. Le gouvernement fédéral des Etats-Unis est en exil à Princetown. Rien ne semble pouvoir arrêter ces forfaits. L'armée américaine est complètement dépassée par les événements.

Une armée qui n'a jamais fait la guerre ne peut être vraiment opérationnelle, se dit Brautigan qui espéra alors que ce fût le cas de la leur.

- Qu'en est-il des citoyens noirs ? dit-il en redoutant le pire.
- Des pogroms ont lieu un peu partout, en particulier en Louisiane où des milliers de Noirs ont été regroupés et abattus dans un champ de coton avant d'être brûlés.

Tous les militaires, quelles que soient leurs origines, sentirent la colère envahir leur cœur. Il fallait que cela cesse. Pourtant les ordres étaient stricts : ne pas intervenir.

Les dernières extrapolations de la cellule de crise de la présidence de la Fédération avaient exposé qu'il était probable que l'ennemi préfère une attaque sur le terrain terrestre que dans l'espace.

Ne lui laissons pas le choix des armes, avait alors décidé la cellule.

Brautigan n'avait pu que se résigner à cet ordre.

- Très bien. Je suppose que nos agents sur place n'ont toujours pas trouvé les auteurs originels de ces troubles ?
- Non, rien de ce côté, répondit laconiquement Seltz.
- Merci, commandant, vous pouvez rejoindre votre bataillon.
- A vos ordres, mon général.

Seltz salua son supérieur et quitta la pièce.

Brautigan se retourna vers le lieutenant Ricardo et lui demanda de faire un agrandissement sur la ville de Chicago, là où il espérait que se trouvait encore sa première épouse.

Croiseur « Le Destructeur de ténèbres ».

Oriane se tenait prostrée sous l'escalier de la cave. Elle était la dernière survivante de son groupe. Ils étaient tombés dans une embuscade et s'étaient fait avoir comme des débutants.

Comment avons-nous pu être aussi imprudents ! se maudit-elle en serrant furieusement son fusil HK.

Elle entendit des bruits de pas. Aussi furtifs soient-ils son oreille affûtée arrivait toutefois à les percevoir.

- Je crois qu'on les a tous eus, parada un des hommes qui les avaient attaqués.

- Des minables, répondit son coéquipier.

Oriane savait qu'elle n'avait qu'une infime chance de s'en sortir, elle se devait d'être à la hauteur.

- C'est bon, vous pouvez venir, dit le premier homme en s'adressant à ses supérieurs par un interphone.

- Je vais jeter un coup d'œil dans la cave. Va savoir s'il n'y a pas du bon vin, dit le deuxième homme.

Un rire résonna dans le vestibule de la maison. Un rire qui heurta les oreilles d'Oriane et la fit frissonner malgré elle.

La porte s'ouvrit. Un rayon de lumière s'engouffra dans la cave et frappa le mur porteur. Oriane avait pris soin de s'en éloigner.

- Putain, y'a pas d'interrupteur dans cette piaule ! tempêta l'homme qui alluma une lampe torche.

Il entreprit de descendre l'escalier. Oriane pouvait apercevoir entre les marches en bois, les bottes de l'homme.

Il aurait suffi qu'elle le fasse trébucher. Mais aussitôt elle rejeta cette possibilité. Trop bruyant. Il fallait qu'elle l'élimine en douceur.

L'homme arriva au bas des marches, et fit une inspection sommaire à l'aide de sa torche. Rien d'intéressant. Il maugréa un juron et était sur le point de tourner les talons quand il crut entendre un son étouffé derrière lui. Mais le temps qu'il se retourne, il était allongé raide sur le sol.

Oriane fouilla le corps et trouva ce qu'elle cherchait : une grenade à fragmentation. Du même type que celle qui avait décimé son groupe. D'autres bruits de pas et de voix se firent entendre en provenance de l'extérieur.

Vous péchez par excès de confiance, se dit-elle en savourant par avance sa vengeance.

- Lawrence, Gerardt, où êtes-vous ? appela l'un des nouveaux arrivants tandis qu'il pénétrait dans la maison.

- Je suis ici, mon lieutenant, répondit Lawrence après être redescendu de l'étage qu'il venait de visiter.

Une grenade atterrit à leurs pieds et explosa. Les deux hommes et trois autres qui se tenaient à l'entrée tombèrent laminés, sur le sol.

Oriane ne perdit pas un instant. Elle monta quatre à quatre les marches de la cave, et sans chercher à comprendre, surgit de la maison en tirant sur les trois derniers survivants de ce commando, qui tombèrent comme des mouches.

- Qu'est-ce que vous croyez ? Nous sommes des Biggles ! fit-elle en narguant les corps inertes.

Le soleil disparut et fut remplacé par une lumière rouge. Une voix résonna dans tout l'espace.

- Félicitations, soldate McGregor, s'exclama le général Andersen qui supervisait les opérations sur Roma.

Oriane laissa se dessiner un sourire sur ses lèvres puis marcha en direction de la sortie de l'immense champ d'entraînement qui occupait tout le bas d'une soute du croiseur.

Le réfectoire n'en avait que pour Oriane. Tous les Biggles étaient réunis pour fêter son exploit et l'acclamer comme il se devait. L'alcool coulait à flot et les esprits ne tardèrent pas à s'échauffer.

- On va descendre sur cette putain de planète et on va leur montrer ce qu'on sait faire ! fit un soldat à la corpulence impressionnante.

- Les Biggles sont les meilleurs ! Les Rangers ne sont qu'une bande de tapettes ! s'écria un autre.

Le soldat Tan Yan envoya une bourrade dans le dos d'Oriane qui recracha sa bière sur la table.

- T'as vraiment de la chance de coucher avec Thomas, sinon je crois bien que je te sauterais, dit-il avant d'éclater de rire.

Thomas qui surveillait des yeux sa protégée, bondit de son siège et sans réfléchir en colla une en pleine figure de Tan.

- Hé, connard qu'est-ce qui te prend ? T'as un problème ? rugit un autre soldat en bombant le torse.

Thomas le foudroya du regard et lui fonça dessus. Mais l'homme le reçut d'un coup de pied en pleine poitrine. Thomas partit en arrière et s'effondra sur le sol.

Toutefois le soldat n'apprécia sa victoire qu'un court instant, car dans la seconde qui suivit une chaise vint s'abattre sur son crâne.

- T'avise plus à toucher..., commença la soldate Maria Biancha avant qu'une violente gifle ne la renverse au sol.

L'escalade commença et bientôt près de mille soldats d'une des armées d'élite de la Fédération se livraient une bataille de chiffonniers.

Chaises, tables et bouteilles valdinguaient en tous sens. Les cris et les insultes fusaient de toutes parts. De soldats obéissants et avisés, ils étaient devenus une masse d'animaux enragés impossibles à raisonner. Le lieutenant Lin ordonna l'envoi de gaz soporifiques. Il s'en voulait de s'être laissé amadouer par le major Werber qui lui avait assuré qu'il n'y aurait aucun débordement s'il les autorisait à boire de l'alcool.

Idiotie ! se dit-il en voyant peu à peu les soldats s'effondrer sur le sol dans des positions insolites. Le gaz avait un effet quasi-instantané.

Lin essaya de joindre le général Andersen pour lui faire un rapport circonstancié sur cet incident.

- Mes respects, mon général, le salua le lieutenant Lin avant de lui exposer les faits.

A l'autre bout du moniteur, Andersen hocha gravement la tête. Il ne pouvait laisser cet acte d'imprudences impuni. Toutefois il comprenait que ces hommes aient eu besoin d'évacuer leur stress avant les semaines qui s'annonçaient.

Depuis que les foyers d'affrontement se multipliaient sur Roma, plus personne ne doutait qu'ils auraient à intervenir sur le terrain quels que soient les traités qui liaient la Fédération aux planètes limites.

- Lieutenant, vous n'auriez jamais dû leur accorder le droit de s'enivrer, dit-il d'un air particulièrement accusateur. (Lin serra les dents). Cependant, en vertu de vos états de service, je ne ferai pas de rapport sur cet incident. Mais qu'il soit clair que c'est la dernière fois. Sachez tenir vos hommes, lieutenant.

- Je vous remercie mon général. Vous pouvez compter sur moi pour les ramener à la raison, répondit Lin qui soupira intérieurement.

Il savait qu'il venait de passer de peu à côté d'un blâme qui aurait entaché son parcours militaire, et se promit de punir les coupables.

- Qu'est-ce qui vous a pris ? hurla Lin à ses soldats.

Badine à la main, il arpentait d'un pas typiquement militaire l'estrade sur laquelle il se tenait. Hormis les blessés qui étaient encore à l'hôpital, tous les autres Biggles se tenaient dans une des salles de réunion de l'immense Croiseur.

- N'êtes-vous donc que des bêtes ? hurla-t-il encore. N'avez-vous rien compris des raisons qui font que vous soyez des soldats ? L'honneur et la fraternité ne signifient donc rien pour vous ?

Il s'arrêta et les fixa avec une rage qu'il contrôlait à la perfection. La lumière blafarde de la salle donnait un côté encore plus solennel au sermon.

- A quoi bon vouloir préserver l'homme de la décrépitude des valeurs que nous chérissons, si nous ne les appliquons pas nous-mêmes, continua-t-il. Faire partie des Biggles est le plus grand privilège qui puisse exister pour un être doué de raison. (Il reprit sa marche et laissa à ses paroles le temps de faire leur effet.) Vous êtes les gardiens de la paix et de tout ce en quoi nous croyons. Nous sommes là pour donner nos vies afin que le reste de l'humanité libre soit à l'abri d'un quelconque danger.

Nous sommes une élite faite pour sauver l'humanité de ses faiblesses. Et qu'ai-je vu hier ? demanda-t-il à la foule rangée devant lui.

Personne ne tenta de répondre. Un malaise pesant s'était abattu sur l'assemblée de soldats.

- Des animaux, des moins que rien, des pitres et des imbéciles. Vous avez bafoué l'honneur des Biggles et trahi la confiance que la Fédération a mise en vous. Vous mériteriez d'être révoqués et renvoyés à la vie civile. Alors quelle décision dois-je prendre ?

Il fit encore une longue pause qu'il espéra convaincante. Tous les soldats redoutaient le pire. Se pouvaient-ils que ce ne soit pas du bluff ? Qu'il mette un terme à leur carrière ? Qu'il fasse un exemple et veuille dissoudre les Biggles ?

- Une des valeurs de notre société est le pardon, reprit le lieutenant Lin. Aussi, dans sa grande miséricorde, l'Armée a-t-elle décidé de passer sous silence vos misérables méfaits. (Un sentiment de soulagement parcourut l'assemblée.) Et ce que j'espère, c'est que vous ne me trahirez pas une fois de plus. Me suis-je bien fait comprendre ?

- Oui, mon lieutenant, hurlèrent en chœur la foule des militaires.

Lin hocha gravement la tête.

- Pour cette fois-ci, vous êtes tous exemptés de punition, excepté évidemment les soldats Thomas Philipksy, et Tan Yan qui seront enfermés, jusqu'à nouvel ordre, en zone de sécurité. Rompez !

Oriane jeta un regard vers Thomas qui lui fit un sourire engageant.

- Je suis content que tu n'aies rien eu, dit-il avant de l'embrasser sur la bouche.

- Merci, lui souffla-t-elle à l'oreille en passant sa main sur son crâne rasé.

Il lui caressa tendrement le dos, puis alors que la salle commençait à se vider dans un silence mortuaire, il se dirigea de lui-même vers l'estrade, pour se livrer à ses supérieurs, tout comme le fit le soldat Tan Yan.

- Tu imagines la vie de ces pauvres filles, dit la soldate

Michelle Domergue.

Oriane hocha la tête en soupirant.

- Je ne comprendrai jamais comment on peut tolérer ça, dit-elle avant de tirer sur sa cigarette.

Les deux jeunes femmes se trouvaient dans une des salles de relaxation en compagnie d'autres soldats et discutaient de la vie sur Roma.

La pièce était enfumée et baignait dans une lumière jaune tamisée. Certains jouaient aux billards qui étaient disposés dans le fond de la salle. Un bar, ne servant que des sodas, était accolé à la cloison nord. Elle était tapissée d'un écran géant qui retransmettait les images de la campagne sicilienne retransmise par la RLN.

- C'est la faute aux politiques. Crois bien que la situation les arrange, dit le soldat David Lapam qui vint s'asseoir auprès d'elles. Nous avons amplement les ressources pour les mettre à genoux. Seulement, pour je ne sais quelles raisons abjectes, on nous retient d'intervenir.

- Si les militaires étaient au pouvoir, nul doute que les choses iraient mieux, renchérit Michelle qui s'allongea et posa ses jambes sur celles de David.

- Les gouvernements militaires ne sont pas une solution, rappela Oriane qui avait encore en tête les images effroyables les abominations commises par les dictatures de l'ancienne Terre.

Les Biggles, comme toutes les autres unités militaires de la Fédération, avaient dû suivre durant leur formation des cours leur rappelant les horreurs des dictatures et les bienfaits de la démocratie. « Nous sommes les garants de la liberté », n'oubliait jamais de leur rappeler leur instructeur.

- Ouais, faudrait peut-être qu'il y ait que les militaires qui aient le droit de vote, contre-attaqua Michelle.

- J'ai vu un film sur ce sujet, intervint le soldat David Lapam.

- Comment il s'appelle ? demanda Oriane.

David fouilla dans sa mémoire.

- Je ne m'en souviens plus. Je crois que c'était une énième version d'un vieux roman.

- En tout cas, j'espère qu'on va pouvoir leur botter le cul, dit Michelle en revenant à son sujet premier. Ces hommes ont vraiment besoin d'une leçon.

- Moi, je ne crois pas qu'ils aient vraiment tort. Les femmes à la maison, en voilà une bonne idée, les nargua David.

Les jambes de Michelle lui enserrèrent aussitôt le cou.

- Ouais, et les connards on les étrangle, n'est-ce pas encore

mieux ? dit-elle avant d'exploser d'un grand rire et de libérer David de sa pression.

Oriane rit à son tour et eut une pensée pour Thomas qui devait croupir dans sa geôle. Pourvu qu'ils le libèrent avant que les hostilités ne débutent.

Bavière

Zung Muoi était exténué. Dix jours étaient passés depuis l'envoi des troupes en orbite autour des planètes limites, et toujours aucun indice quant à l'identité de ceux qui avaient fomenté ces troubles.

Muoi arriva dans son bureau au ministère de l'Extérieur et alluma aussitôt sa console pour prendre note des derniers événements.

Les émeutes et les exécutions sommaires se succédaient à une vitesse effarante. Près de six cent mille victimes étaient déjà dénombrées. A ce rythme-là, toutes les guerres de l'histoire allaient être dépassées en ampleur par celle qui était en train de se répandre devant leurs yeux incompréhensifs.

Il se pencha en arrière sur son fauteuil et le fit pivoter de façon à embrasser du regard les jardins qui s'étaient devant son bureau. Le soleil était en train de se lever sur Hambourg. Un vol de cigognes passa au loin. Muoi prit son mémo et appela son plus proche conseiller.

- Monsieur le ministre, dit Marshall.

Il était rentré chez lui la veille après une semaine passée à Hambourg.

- Marshall, avez-vous des nouvelles ? demanda Muoi qui espérait toujours qu'une idée de génie traversât l'esprit de son plus brillant élément.

Marshall hocha négativement la tête.

- Malheureusement, rien de plus que toujours ces mêmes hypothèses inconcevables.

Muoi posa les bras sur les accoudoirs de son fauteuil.

- Nous ne pouvons plus attendre. Il nous faut agir.

- Je le crains, concéda Marshall.

Il redoutait ce moment. Après le choc des premiers reportages de RLN, l'opinion publique supportait de moins en moins le laissez-faire du gouvernement.

« On ne peut pas laisser ces génocides se dérouler sous nos yeux sans rien faire », avait hurlé un citoyen ordinaire au cours d'un micro-trottoir.

Pensée reprise unanimement par tous les médias de la Fédération. Le président et les autres officiels de la république avaient beau se défendre derrière les traités qui régissaient les relations entre la Fédération et les planètes limites, la population était de moins en moins attentive à ce genre de propos et se moquait des risques que pouvait causer une entrée en guerre avec quinze planètes entières. Marshall savait que le risque de s'enliser dans le borborygme du terrain était pire que l'intervention. Une fois sur place, ils ne pourraient plus partir avant d'avoir gagné. Marshall se souvenait des grandes invasions de l'histoire. Des nations démocratiques envahissant des pays dans le but de mettre un terme à la barbarie qui y sévissait. Des échecs militaires autant qu'humains.

Il se rappelait un de ses cours alors qu'il n'était qu'un jeune étudiant en histoire terrienne : la guerre du Vietnam ou comment la plus grande nation du monde s'était vu infliger une sévère défaite en allant à la « rescousse » d'une nation en péril.

- Si seulement nous pouvions faire comprendre aux masses qu'une intervention va coûter encore plus de vies humaines, dit Muoi.

La vie de nos soldats, pensa Marshall. Quand notre incapacité à mater les rebellions sera entérinée, alors les mêmes qui avaient hurlé contre notre immobilisme, hurleront encore plus fort pour nous traiter de bouchers. L'expérience n'est bonne que pour les autres.

Marshall se gratta le front et tenta d'oublier ces pensées amères et désabusées.

- Là n'est pas le problème, dit-il. Notre propre avenir politique ne doit pas intervenir dans nos décisions.

Muoi le foudroya du regard et, malgré les centaines de kilomètres qui séparaient les deux hommes, Marshall sentit toute la fureur qu'avaient engendrée ces dernières paroles.

- Je me moque de mon devenir, Marshall. Comment osez-vous ! tonna Muoi.

- Je parlais plus à moi-même qu'à votre personne, répondit Marshall qui ajouta : Mon fils est sur Atlan. Un conflit ouvert risque de me le faire perdre à jamais.

Muoi retrouva son calme et s'en voulut de s'être laissé emporter.

- Je ne crois pas au hasard et suis persuadé que notre ennemi attend que nous débarquions sur les planètes limites pour se découvrir. La question est : pourquoi ? reprit Marshall.

- Et vous avez la réponse ?

- Non, mais je m'y emploie.

- Très bien, dès que vous avez la moindre idée, appelez-moi, conclut Mao. Et cela quelle que soit l'heure.

Marshall acquiesça et raccrocha après les salutations d'usage. Il se

frotta les yeux et pria pour qu'on lui laisse le temps.

- 4 -

Kigoma.

C'est comme chercher une aiguille dans une botte de foin, se dit Fousteau.

Ils avaient établi leur camp de base sur l'unique astroport de Kigoma où ils avaient retrouvé l'équipage du *Chat Botté*, le vaisseau du général Clint.

- Mon général, Mogabo désire vous parler, dit le lieutenant Herbert.

- Passez-moi la communication, répondit Fousteau qui se mit devant la console du poste de commandement du croiseur « Le lévrier des plaines ».

- Il est ici, répondit Herbert.

- Alors faites-le entrer !

Perte de temps et d'effort. Pourquoi fallait-il que les hommes fassent si peu preuve d'esprit d'initiative ?

Il se forgea un sourire qu'il espérait convivial et attendit l'arrivée du représentant officiel de cette planète au statut si particulier.

L'homme entra et Fousteau lui serra la main.

- Monsieur le président, enchanté de vous revoir, dit-il en l'invitant à s'asseoir.

Mogabo lui rendit un pâle sourire, et s'assit.

- Général, je suis venu au nom de mon peuple pour vous faire savoir que nous trouvons totalement inadmissible la façon dont vos hommes effectuent leurs recherches. Ils ne tiennent aucunement compte des traités qui font de Kigoma une réserve naturelle. Notre forêt est un lieu sacré. Vos troupes sont en train de piétiner nos croyances. Nous vous demandons pour la dernière fois de vous retirer de notre terre.

- Nous partirons quand nous aurons retrouvé nos soldats. Il faut que vous compreniez que votre obstination à refuser de nous aider, nous fait perdre un temps précieux, mais surtout nous laisse une zone de ratissage particulièrement vaste. Il ne

dépend que de vous de nous guider à travers les principaux lieux de passage de la jungle.

Mogabo ébaucha un sourire contraint. Il se mit à suer et s'essuya le visage d'un mouchoir.

- Vous n'avez pas l'air de comprendre ce que je suis venu vous dire, dit-il. Vous mettez notre amabilité à rude épreuve. Le peuple gronde. La colère risque de se déchaîner dans nos villages et nul ne peut prédire l'issue d'une révolte.

Un carnage, se dit Fousteau. Que pouvaient faire ces pauvres gens contre les armes de la Fédération ? Rien !

- Il est de votre devoir de coopérer avec nous. Ne nous obligez pas à vous combattre.

Fousteau darda sur lui un regard d'une détermination farouche. Il préférait le dialogue à l'ultimatum, mais parfois le temps ne permettait pas de recourir à la fine diplomatie.

- Vous me voyez obligé de vous avertir à mon tour, répondit Mogabo. (Il prit une profonde inspiration). Si vous n'avez trouvé aucune résistance à votre invasion, c'est parce que nous espérions pouvoir vous ramener à la raison, mais s'il ne peut en être ainsi, alors sachez que le peuple kigomais possède beaucoup plus de vigueur que ce que vous pouvez le penser.

L'homme se leva et se retira. Fousteau hésita à le faire arrêter pour haute trahison. Toutefois cela ne pouvait qu'amplifier la rancœur des autochtones. Il repensa aux menaces de l'homme et malgré la certitude que tout n'était que paroles désespérées, son instinct lui disait de se méfier d'un ennemi qu'on croit faible et démun.

Il alluma son mémo et rapporta ces propos au QG situé sur la Ceinture.

A plusieurs centaines de kilomètres au sud, une garnison de soldats avait pris position au sein d'un des villages situés près de la barrière rocheuse qui séparait la population kigomaise de la jungle tropicale.

Des cris et des pleurs résonnaient de toutes parts. Le regard perdu sur la savane qui entourait le village, le capitaine Boxoen essayait d'apaiser le malaise qui lui vrillait les tripes. Il n'était pas dans ses habitudes d'user de tels procédés. Il avait une éthique, un code de déontologie. Mais une situation extrême impliquait une action de

même nature.

Il soupira une dernière fois, et écrasa sous sa botte une énième cigarette. Il se retourna vers le village et repartit assumer les ordres qu'il avait donnés.

- Qu'ont-ils dit ? demanda-t-il en pénétrant dans une case où se trouvaient trois de ses soldats.

Des hommes étaient ligotés sur une chaise. Des boursofflures et des hématomes coloraient à présent leur peau d'ébène. Une violence inéluctable ?

- Rien. Ils ne savent que répéter leurs mêmes conneries. Des Démons ! cracha le soldat Jacquard.

Un hurlement retentit en provenance d'une habitation voisine. Une femme.

Boxoen ignore la douleur qui lui inspira ce cri, et vint s'asseoir près d'un des suppliciés.

- Vous ne nous rendez pas la tâche facile, commença-t-il en parlant au travers d'un traducteur qu'il avait placé devant sa bouche.

Les yeux injectés de sang, tremblant de tous ses membres, l'homme articula une phrase en swahili, aussitôt traduite par la machine que Boxoen tenait devant lui.

- Les puissances des ténèbres sauront vous faire regretter vos actes.

La gifle partit avant que quiconque puisse l'arrêter. La main frappa la joue avec force, envoyant un mélange de salive et de sang maculer la tenue d'un autre soldat.

Boxoen se retint de fusiller du regard le soldat au caractère impulsif. Il était leur chef et assumait tous les débordements.

- Les seules ténèbres que je vois sont celles de l'obscurantisme que vous avez répandu sur toute la planète. Épargnez-moi vos superstitions d'un autre âge, dit-il en fixant le supplicié droit dans les yeux.

L'homme ricana, avant de tousser, et de cracher du sang.

- L'homme blanc croit que la science a résolu tous les mystères de la vie ! Vous apprendrez ce qu'il en coûte de se moquer des forces qui gouvernent nos existences, dit-il avant de se mettre à psalmodier des chants d'une religion païenne.

- Que vos dieux vous entendent. Sachez que c'en est fini de notre complaisance. Vous pouvez déjà dire adieu au statut que nous tolérions sur cette planète, dit Boxoen avant d'ajouter à l'adresse de ses hommes : Je vous les laisse, tirez-en ce que vous pourrez.

Il quitta la case, et alluma une cigarette. Le soleil était en train de se coucher sur l'horizon. La nuit s'annonçait longue. Outre sa mission de

recherche d'indices sur le lieu de détention du général Clint et de ses soldats, Boxoen avait pour ordre d'éradiquer le maximum de fanatiques pro-indépendantistes.

Tout ce peuple nous déteste, pensa-t-il. Il faudrait raser chacun des villages !

Peut-être était-ce la bonne solution.

- Mon capitaine, venez voir, dit le soldat Landrop en s'arrêtant de courir.

- Qu'est-ce qui se passe ? demanda Boxoen en venant à sa rencontre.

Le souffle court le soldat répondit.

- Dans leur cimetière. Nous avons découvert quelque chose.

- Quoi ?

Le soldat s'essuya le front, et déglutit misérablement.

- Leurs tombes, capitaine. Leurs tombes sont vides.

Boxoen fronça les sourcils. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il avait ordonné l'exhumation des dernières sépultures afin de s'assurer qu'aucun corps de leurs soldats disparus ne s'y trouvait enterré. Se pouvait-il qu'il ait vu juste ?

En compagnie du soldat Landrop, il força le pas et passa derrière les dernières cases pour tomber sur le cimetière. Juste une étendue de terre d'où émergeaient à intervalles plus ou moins réguliers, des croix plantées dans le sol. Dix soldats les attendaient.

- Mon capitaine, c'est à n'y rien comprendre, dit le soldat Fergusson.

Boxoen se pencha au-dessus d'un des trous.

- Pourquoi remuer la terre, si ce n'est pour y enterrer leurs morts ? demanda la soldate Banko.

- Allez me chercher leur chef. Il est plus que temps qu'ils parlent, ordonna Boxoen qui avait une idée sur la question.

Vous aviez caché les dépouilles de nos gens. Mais quand vous avez appris notre arrivée, vous les avez déterrés et expédiés ailleurs ! pensa-t-il.

Il cracha à terre, et d'un réflexe mit la main sur son pistolet rangé dans son ceinturon.

D'une façon ou d'une autre, ils parleront, se promit-il.

Clint pénétra dans une salle, et se jeta aussitôt sur le côté. Il évita une

salve laser qui aurait pu endommager son corps de métal si elle avait atteint son but. Ses nouveaux organes récepteurs traitaient les informations de façon optimale et alertaient immédiatement son cerveau d'une quelconque agression.

Il se releva et courut se mettre à l'abri derrière un monticule de terre.

- Bien joué, C15, dit Alimato qui était réfugié derrière un autre conglomérat de terre.

Clint reconnut la voix. C'était celle d'un de ses robs.

- Groupe Alfa, donnez-moi vos positions, demanda-t-il à l'aide de sa bouche artificielle.

Il s'était mis en code B. Ce qui lui permettait de se faire entendre par chacun de ses soldats, et vice et versa. Tous les éléments répondirent à l'appel. Dix robs éminemment efficaces.

- S121, S122, et S126, couvrez-moi, dit-il.

Aussitôt une salve de rayons laser se dispersa en direction du fond de la salle d'entraînement.

Clint ne perdit pas un instant et franchit au pas de course les mètres qui le séparaient d'une tour en acier où se trouvaient réfugié le reste de son équipe.

Des tirs répondirent à ceux de son unité, mais aucun ne parvint à le toucher.

Clint bondissait tel un démon en furie. Malgré les proportions de sa carcasse métallique, il possédait une agilité et une vivacité qui lui permettait de réels exploits, et ainsi, d'échapper à la vigilance ennemie.

D'un dernier bond, il pénétra dans la tour.

- Ravi de vous revoir C15, dit le rob Samuelson en tournant vers lui son visage d'où perçaient deux billes translucides rouges.

Clint n'arrivait pas à s'y faire. Depuis sa mise en fonctionnement, il s'étonnait toujours de l'aspect glacial de ses congénères.

Je suis une machine. Pourquoi la vision de ce que je suis, me trouble-t-elle autant ?

Il n'avait jamais osé poser la question à ses créateurs. Pourtant il savait qu'il leur devait tout et qu'ils feraient tout pour l'améliorer.

- Ils nous prennent vraiment pour des moins que rien. C'est un jeu d'enfant, dit le rob Sarde.

Ses implants mémoriels rappelèrent à Clint une évidence.

- Les enfants ne jouent jamais à armes réelles, dit-il.

La discipline. Il était le chef de cette unité d'élite. Ses créateurs lui avaient expliqué combien son rôle serait important dans les conflits à venir. Il devait montrer qu'il avait le talent d'un leader. Sans savoir pour quelle raison, l'idée d'être reprogrammé afin d'être plus optimal le répugnait. Il aimait ce qu'il était. Il ne tenait pas à changer de

personnalité.

Je ne suis qu'une machine, se redit-il afin de calmer ses pensées vagabondes.

- Ne vous fiez jamais aux apparences, ajouta-t-il. La réalité est souvent bien plus éloignée de ce que nous pouvons en percevoir de prime abord. Ne sous-estimez jamais les qualités de nos ennemis.

Le rob Douglas hocha la tête.

- Ils sont à moins de cent mètres derrière ce monticule, intervint Ould Saïd en désignant l'endroit sur une carte. La seule façon d'aller les débusquer est de passer par là.

Clint se frotta le menton de son bras métallique. Pourquoi fais-je donc ça ?

Il se surprenait souvent à singer les humains. Mais les avaient-ils vraiment vus faire cela ?

- Notre seule chance de réussite consiste en une attaque éclair. Si tous les hommes sont regroupés en un seul et même point, il nous faut donner un assaut dispersé, et espérer qu'un de nous parvienne à passer. Il suffira au survivant d'activer sa bombe pour que toutes leurs unités se trouvent anéanties.

- Opération kamikaze, dit Sarde en levant les bras au ciel.

Clint donna tout un tas de recommandations puis après que tout le monde eut bien compris ce qu'il attendait d'eux, l'assaut fut donné.

- 5 -

Eden.

Allongé sur le côté, Drake admirait sa compagne. Félicia dormait d'un sommeil paisible. Sa poitrine se soulevait au rythme de sa respiration. Il se pencha vers elle, et déposa un baiser sur ses lèvres entrouvertes. Il se redressa et lui sourit.

N'est-elle pas merveilleuse ? se dit-il, avant de se relever.

Il se posta près d'une cloison transparente, et laissa perdre son regard sur le vide astral qui s'offrait à lui.

Cela faisait à présent une semaine qu'ils étaient de retour sur Eden. De

trop longues journées qui apportaient à chaque instant leur lot de nouvelles, plus terribles les unes que les autres.

Les planètes limites étaient en train de s'effondrer les unes après les autres. Les victimes se comptaient par milliers. Rien ne semblait pouvoir enrayer un tel carnage.

L'humanité s'était une fois de plus laissé aller à un de ses plus vieux démons : la guerre totale.

Il frappa du poing sur la vitre, avant de secouer la tête en soupirant. En aucune façon l'expérience du passé ne saurait amener les hommes à changer leur comportement. Pour toujours et à jamais l'homme serait un loup pour l'homme.

Drake prit un survêtement dans la penderie et s'en revêtit en prenant soin de ne pas réveiller sa compagne. Il était près de huit heures. L'équipe de jour allait prendre le relais de celle de nuit. Même si leur cerveau n'avait besoin d'aucun temps de repos, leur corps de chair le réclamait néanmoins.

Il sortit de la chambre, et rejoignit une des salles de sport situées dans un des plus anciens éléments de cette station orbitale. Deux équipes de basket-ball étaient en train de jouer un match.

Il s'approcha du banc de touche et salua les remplaçants.

- Salut, qui c'est qui mène ? demanda-t-il en s'asseyant.
- Les Birds, répondit un jeune homme qu'il n'avait jamais vu.

Drake hocha la tête. Il aimait cette équipe. A une époque, il avait été son capitaine.

Il resta un long moment à regarder ces hommes transpirer sous l'effort physique qu'imposait leur sport.

Une grâce toute féline semblait animer chacun de leurs mouvements. De passe en passe, la balle se rapprochait d'un camp puis d'un autre. Spectacle insipide pour un œil non averti, un pur moment de plaisir pour un sportif comme Drake.

L'entraîneur demanda une pause. Drake se leva et quitta le terrain de jeu pour se rendre sur la piste de course qui le jouxtait.

De nombreux autres androïdes étaient déjà en exercice. La piste comportait huit couloirs. Drake se plaça sur le premier, et s'élança à petites foulées.

Il ne savait de quoi demain serait fait, et n'était pas pressé de le savoir.

Pourvu que cela ne dégénère pas, se dit-il en n'osant y croire. Il augmenta son allure et la sueur commença à couler dans son dos. Il sourit et oublia toutes ses sombres pensées.

On frappa à la porte. Wilson se leva de son bureau et alla ouvrir.

- Nous avons fait ce que nous avons pu, dit une jeune fille qui lui tendit une bure qu'il s'empressa de lui prendre des mains.

- Je vous en remercie.

La fille lui fit un sourire. Wilson le lui rendit, s'attendant à ce qu'elle s'en aille, toutefois elle restait plantée devant lui, semblant attendre quelque chose.

- Oui ?

La fille croisa les doigts. Elle semblait réellement gênée.

- Je ne voudrais pas vous importuner. Je sais que vous avez demandé que l'on ne vous dérange pas, mais j'aurais aimé discuter avec vous.

Wilson hocha la tête. Une espionne. Croyaient-ils vraiment qu'il allait tomber dans leur misérable piège ? Ces robots ne savaient-ils pas que les charmes féminins ne pouvaient en aucun cas avoir d'emprise sur lui.

- Que voulez-vous savoir ? lui demanda-t-il d'un ton sec.

Debout près de la porte, la jeune fille baissa le regard.

- Vous nous détestez, n'est-ce pas ?

Le silence fut la seule réponse.

- Pourtant, si vous saviez comme nous aimerions que les humains nous comprennent. Nous ne sommes pas de simples machines pensantes...

- Suni, tu n'as plus rien à faire ici, tonna une voix en bout de couloir. Laisse monsieur Wilson tranquille. Nous l'avons assuré de notre totale discrétion.

- Je suis désolée, dit Suni en rougissant.

Quelle ignoble capacité à singer l'homme !

- Laissez-la ! Elle ne me dérange aucunement, rétorqua Wilson.

Le nouveau venu s'était approché et lança un regard chargé de colère en direction de Suni.

- Laissez-nous, lui dit Wilson qui prit la main de la jeune fille.

Il l'invita à entrer dans sa cabine avant de refermer la porte au nez de l'androïde importun.

- Vous en faites des drôles de machines ! L'indiscipline est-elle donc une de vos valeurs ? ironisa-t-il.

- Non, mais la liberté oui. A partir de l'instant où je ne mets pas l'intérêt de la communauté en péril, répondit Suni.

Wilson comprit qu'elle s'adressait aux micros qui devaient envahir la

chambre.

- Eh bien si vous permettez que je revête cette bure, je suis tout disposé à m'entretenir avec votre personne quoi qu'en pensent vos amis.

Suni se tourna et laissa Wilson se débarrasser de ses vêtements pour passer la tenue ancestrale de la confrérie monacale.

Wilson remarqua très vite les défauts de réalisation, mais il s'abstint de tout commentaire. C'était déjà un miracle qu'ils aient accepté de lui en confectionner une.

Il jeta un regard sur la glace placée contre un mur de sa chambre et fut ravi de la vision qu'elle lui offrit. Hormis sa barbe qui n'avait pas encore repoussé à l'identique, il était de nouveau lui-même : frère Wilson.

- Vous pouvez vous retourner.

Suni s'exécuta et s'étonna que le simple fait de changer de vêtement puisse modifier la perception d'une personne.

- Alors que pourrais-je vous apprendre ? reprit Wilson.

Il se doutait qu'il avait affaire à un interrogatoire, mais avait décidé qu'il n'avait strictement rien à cacher, et que, par leurs questions, il pourrait peut-être comprendre leur psychologie.

- J'aimerais que vous me parliez de Dieu. Pour vous, nous ne sommes que des machines inaptés au libre arbitre et à percevoir des sensations. Je peux vous assurer que tel n'est pourtant pas le cas.

Suni s'était rapprochée du moine. Elle voulait qu'il la croie.

- Vous n'arriverez pas à me convaincre de votre spiritualité, l'arrêta Wilson. Cela dit, je suis prêt à vous expliquer les fondements du catholicisme et de ses bienfaits pour les hommes.

Wilson se réjouissait de redevenir un simple missionnaire. Répandre la parole divine était l'acte le plus important de la vie d'un chrétien, et peu importait la nature de son auditoire. D'autant plus qu'il savait reconnaître une qualité à cette jeune fille, celle de ne pas l'assimiler à leur espèce !

- Voyez-vous mon enfant...

Il s'arrêta un instant et regretta ce dernier mot. Ce ne sont pas des humains ! se corrigea-t-il.

- S'il est un être qu'il est difficile d'assimiler en quelques mots, Dieu est certainement celui-là. Il ne peut être décrit en quelques paroles. La bible suffit à peine à nous faire entrevoir tout ce qu'il représente. Mais de façon très sommaire, et pourtant si juste, je pourrais identifier Dieu à un seul mot...

De façon à faire monter le moment de la révélation, il s'arrêta un instant.

Suni le regardait de ses yeux grands ouverts. Elle sourit, et le devança :

- Amour, dit-elle.
- Oui, telle est la substance du Créateur, tel est aussi Son message.
- Alors, pourquoi avoir tant de la haine envers nous ?

Wilson fronça les sourcils. Passé le choc des révélations, il avait pris le temps de réfléchir, de faire le point sur son sentiment à l'égard de ces machines.

- Ne vous y trompez pas, ce n'est pas de la haine, mais de la colère. Vous représentez tout ce qu'il y a de plus dégradant chez l'homme. L'humanité est chair de Dieu. Pensez à ce pauvre être dont le cerveau a été détruit pour y installer le vôtre fait de silicium et de composants électroniques.

- Mon corps est celui d'un clone modifié génétiquement de telle sorte que son cerveau soit plus proche de celui d'un bovin que celui d'un humain.

- Un troupeau d'humains ! Est-ce donc là votre grand schéma ? Transformer l'homme en animal ?

Suni eut une moue attristée. Elle se laissait égarer. Elle était venue chercher des réponses à ses doutes, mais les paroles du moine la troublaient encore plus.

- Non, nous croyons réellement à une coexistence pacifique entre nos deux espèces. Si nous ne sommes peut-être pas humains, nous sommes tout de même des êtres doués de conscience, et à cet égard, en mesure de recevoir la parole divine.

Serait-ce la clé de mon emprisonnement ? se dit Wilson effaré. Ces machines voulaient-elles simplement qu'on leur assure une place au paradis ?

- Vous voulez croire en Dieu ? dit-il avec ironie.

Suni détourna le regard. Elle voulait sortir. Elle ne s'était pas attendue à ce que cela soit si dur.

- Plus précisément, je crois en Dieu, frère Wilson. Que vous le vouliez ou non, j'adhère aux préceptes que nous a enseignés Notre Seigneur Jésus Christ. Je crois en sa miséricorde et en sa mansuétude. Je ne souhaite le mal de personne et espère que la paix entre toutes les races sera un jour possible.

Quelle horreur ! fulmina Wilson en lui-même.

- Le message de Dieu ne s'adresse qu'aux humains. Et peut-être ne l'avez-vous toujours pas compris mais l'habit ne fait pas le moine. Peut-être qu'un jour un messie des machines apparaîtra et vous sauvera, mais n'essayez jamais de vous approprier les paroles du Seigneur. Elles ne s'adressent aucunement à vous (Wilson se frotta la barbe et d'un ton plus

bas reprit :) Sortez je vous en prie, j'ai besoin d'être seul.
Suni le fixa un instant, mais n'osa pas le contredire une nouvelle fois.
Elle quitta la pièce en refermant la porte derrière elle.
Wilson s'assit sur son lit et secoua la tête. Comment l'homme avait-il pu tomber si bas ? Quels étaient donc les démons qui le poussaient à vouloir sa propre extinction ? N'apprendrait-il donc jamais rien des leçons du passé ?
Il se redressa et se regarda à nouveau dans le miroir. L'homme qu'il découvrit le remplit d'un profond désarroi. Que pouvait faire un simple moine contre une organisation de cette ampleur ?
Il détourna le regard et ses yeux tombèrent sur sa bible. Il l'a pris entre ses mains et la colla contre son cœur. Il ferma les yeux et tenta de repousser les démons du doute. Il devait faire front à cette nouvelle épreuve et en sortir vainqueur pour le bien de l'humanité.

- Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié..., récita Wilson en entamant un Notre Père.

- 6 -

Atlan

Cela faisait à présent trois jours qu'elle avait quitté Blagnac en compagnie du professeur Rostov. Tout d'abord méfiante, Delphine s'était vite laissé prendre d'affection pour cet homme à l'accent si étrange et au parler plein de poésie.

- Venez voir, dit Rostov, c'est magnifique.

Leur carrosse s'était arrêté en bordure de route, le temps d'un déjeuner sur l'herbe. Le soleil était haut dans le ciel et baignait la journée de tous ses rayons.

- Oui, dit Delphine en rejoignant Rostov au sommet de la colline qu'ils venaient de gravir. Je ne saurais jamais comment vous remercier pour tout ce que vous m'offrez.

La vue était splendide. Un champ de tulipes s'étalait sous leurs regards. Les plantations segmentées en plusieurs parcelles selon leurs couleurs, offraient à l'œil une vision picturale de la nature.

- L'homme est capable de prouesse majestueuse quand il le souhaite, dit-il. Il n'est pas qu'un simple animal doué de raison, il est bien plus que cela. Il connaît la valeur de la futilité.

Delphine hocha la tête et se rapprocha de Rostov. Elle aimait sa

présence. C'était le premier homme avec lequel elle se sentait en sécurité. A aucun moment, il n'avait tenté de lui faire des avances. Il lui avait dit qu'il devait l'escorter jusqu'au couvent du domaine de Ritournelle, et s'en était tenu à cela.

- J'aime quand vous parlez ainsi, osa lui confier Delphine qui sentait ses pommettes rosir.

- Et moi j'aime quand vous vous sentez heureuse. J'imagine que votre vie n'a pas dû être de tout repos.

Delphine hocha la tête lentement.

- Il est temps que vos prières soient exaucées et que vous appreniez à voir le monde différemment.

La douce mélodie d'un rouge-gorge s'élevait dans l'air serein. La nature se révélait à eux dans tout ce qu'elle avait de plus pur.

- D'où venez-vous monsieur De Gustin ? demanda Delphine.

Rostov prit un air surpris avant d'exploser d'un grand rire communicatif.

- Ainsi mon accent m'a trahi, répondit-il en souriant. Mais qu'importe il n'était pas dans mes intentions de vous cacher mes origines. Je viens de Perse, mademoiselle. Un continent touché par la bonté divine, où mon père est l'ambassadeur du royaume de France. C'est là-bas que j'y ai appris notre si belle langue. Depuis je tiens à garder cet accent qui me relie à ma terre de naissance.

- On parle le français en Perse ?

- Non, seulement entre les murs de l'ambassade à Bagdad. Mon précepteur était un Perse qui possédait un accent bien plus prononcé que le mien. Un homme charmant que je n'oublierai jamais.

Rostov s'était laissé aller à l'inspiration du moment. Delphine ne pouvant jamais vérifier ses dires, il avait tenu à jouer la carte de l'exotisme.

- Il paraît qu'il y fait des chaleurs insupportables. Pour rien au monde je ne désirerais vivre là-bas.

- Ne dites pas de telles choses. La Perse est une région débordante de splendeurs. Comparable en beauté à notre cher pays. Peut-être aurez-vous un jour l'occasion d'y poser le pied. Je peux vous assurer que vous ne le regretterez pas.

Delphine fit une moue peu convaincue. Que pouvait-il y avoir de plus beau que ce que sa vue lui offrait depuis le début de son périple ? La France était sans conteste le plus beau des royaumes d'Atlan.

Une fine brise se fit sentir. Delphine fut prise d'un léger frisson.

- Il semblerait que le vent se lève. Je crois qu'il est temps de reprendre la route.

Delphine accepta le bras que lui tendait Rostov et se laissa conduire jusqu'au carrosse où les attendaient le cocher et son apprenti. Quand ils furent installés sur la banquette, Rostov donna l'ordre de lancer les bêtes de somme.

Le véhicule se mit en branle et prit de l'allure. D'ici deux journées, ils arriveraient au domaine de Ritournelle, et le professeur se félicitait par avance de ce qui les y attendait.

Le ciel était totalement obstrué par une strate de nuages sombres et opaques. Un vent glacial soufflait avec virulence sur l'océan. Toutefois, encore aucune vague ne venait perturber la trajectoire de l'*Ecumeur des mers*.

Recroquevillé sur lui-même, Doryan commençait à trouver le temps long.

Il avait demandé, et obtenu, le droit d'effectuer un quart de vigie. Mais à présent, perché à plus d'une vingtaine de mètres de hauteur sur le mât principal, il se demandait si ce choix était aussi judicieux que ce qu'il lui avait semblé au départ.

Les jours se suivaient et se ressemblaient sur le baleinier. L'excitation des premiers instants s'étaient désormais transformés en une certaine apathie et le plaisir de parcourir les mers d'un nouveau monde s'était peu à peu émoussé au fil du temps.

Une goutte de pluie s'écrasa sur son crâne. Il leva les yeux et en reçut d'autres sur le visage. Il s'essuya d'un revers de la main, et pesta contre les aléas météorologiques.

L'océan commençait à se faire sentir. L'*Ecumeur des mers* se mit à tanguer de gauche à droite. Un éclair zébra le ciel. L'orage était pour bientôt.

Doryan étouffa un juron. C'était bien sa chance !

Il se redressa dans la vigie et passa la tête par-dessus bord.

Les hommes d'équipage étaient sur le qui-vive. Une certaine agitation animait le pont en-dessous de lui. Un homme s'approcha du mât, et en fit l'ascension.

Doryan comprit avec soulagement que son tour de garde était fini. Aussi courageux soit-il, il n'avait aucunement l'intention de traverser un orage à cette position.

- Il vaudrait mieux que vous retourniez sur le pont, lui conseilla le marin quand il l'eut rejoint.

Doryan hocha la tête et se mit à redescendre avec précaution. La pluie

se faisait de plus en plus dense, et c'est trempé jusqu'aux os qu'il atteignit le plancher.

- Monsieur De Martaille, je crois que votre place n'est pas ici, dit le capitaine Volgod.

L'homme avait le visage sévère. Le front plissé par l'anxiété. Doryan se retint de le contredire.

- Nous allons traverser une tempête. Je préfère vous savoir à l'abri dans une cabine que sur le pont, enchaîna Volgod. Vous tiendrez compagnie à Anastasia. Essayez de la rassurer, ce n'est encore qu'une enfant.

- Ne vous inquiétez pas pour elle, c'est une fillette bien courageuse que vous avez là, dit Doryan en prenant chaleureusement l'épaule du capitaine.

La proue du navire s'éleva lentement pour retomber, ensuite de plusieurs mètres. Une vague passa par-dessus bord. Le tangage était de plus en plus fort.

- Mon capitaine, il faut ramener les voiles. Cette tempête est une « coquine », dit l'officier en second en s'approchant d'eux.

- Faites, répondit Volgod. (puis se tournant vers Doryan :) Je crains que nous ne soyons très sévèrement chahutés. Eteignez les lampes, et faites attention aux objets susceptibles de vous tomber dessus.

La houle atteignait désormais des proportions spectaculaires. Il devenait de plus en plus difficile de tenir debout sans s'accrocher à quoi que ce soit.

- J'y veillerai capitaine. Que Dieu soit avec nous, répondit Doryan qui prit la direction de la cabine de Volgod.

Les marins s'agitaient en tous sens. Conscients de leur devoir, ils vaquaient à leurs tâches afin de maintenir le navire à flot. Affrontant avec courage les éléments déchaînés, des hommes grimpaient aux mâts du baleinier pour raccourcir les voiles afin d'atténuer la prise au vent.

Le ciel était d'un gris sombre, terrifiant. L'orage était sur eux. Passant par-dessus les rambardes, les vagues venaient régulièrement ratisser tout ce qui n'était pas suffisamment bien arrimé.

Une certaine exaltation s'empara de Doryan. La lassitude des derniers jours s'en était allée. Même si la peur rodait au tréfonds de sa conscience, son esprit d'aventurier se rappela à lui.

Il aimait sentir la fragilité de l'existence. C'était dans ces moments-là qu'il appréciait chaque seconde de sa vie. N'eût été Anastasia, il serait bien resté sur le pont pour assister aux déferlements de l'enfer.

Une oscillation terrible du navire fit tomber Doryan qui s'accrocha in extremis à un cordage. Il parvint à se relever et atteignit la porte de la

cabine. Il l'ouvrit et y pénétra. La cabine était plongée dans l'obscurité.

Doryan chercha à tâtons la fille de Volgod. Elle était dans son lit.

- Anastasia, tu vas bien ?

Il s'avança vers elle et entendit plus qu'il ne vit les pleurs de la petite fille. Son cœur se serra. Pauvre enfant, se dit-il en enlevant son caban.

Il s'approcha d'elle et s'assit à ses côtés.

- Tu ne dois pas avoir peur. Ton père est le plus grand navigateur qui soit. Nous ne risquons rien. Juste un mauvais moment à passer.

- Je sais pas, dit-elle en venant se réfugier contre la large poitrine de Doryan.

- Mais moi, je sais. Ne t'inquiète pas.

Soudain un éclair illumina la cabine, suivi d'un coup de tonnerre assourdissant. Anastasia s'agrippa de toutes ses forces au pull-over de Doryan. L'enfant était tétanisée d'effroi.

- T'ai-je déjà raconté l'histoire de Pinocchio ?

La petite fille hocha vigoureusement la tête en signe de négation.

Alors, malgré le vacarme de la tempête et des craquements sinistres provenant de toutes parts, Doryan entreprit de lui raconter l'histoire de cette marionnette.

Au début Anastasia, encore toute frissonnante, n'écoutait que d'une oreille distraite cet étrange conte, mais elle se laissa très vite prendre par les rebondissements du récit.

Malgré les tangages et les coups de semonce des éléments qui les entouraient, Doryan parvenait par son récit à créer une bulle de relative tranquillité. Si bien que l'enfant s'endormit au bout d'une demi-heure.

Quand il s'en aperçut, Doryan allongea Anastasia dans le lit et la borda suffisamment serrée pour que le roulis ne parvienne pas à la faire tomber du lit. Puis il quitta la cabine.

Le vent avait un peu baissé, mais la pluie était toujours aussi violente. Une atmosphère étrange régnait sur le pont de l'*Ecumeur des mers*.

La plupart des marins avait rejoint leur dortoir, tandis que les autres s'affairaient encore à vérifier les différents cordages qui retenaient le surplus de barriques d'eau douce qui n'avaient pu être rentré dans les cales.

Doryan fixa l'océan. D'ordinaire il avait la monotonie d'une mer d'huile, mais maintenant il se brisait en mille vagues aux crêtes blanches, qui retombaient en écume mousseuse et rugissante.

- Le plus gros de l'orage est passé, dit Volgod qui l'avait vu sortir.

- Y'a-t-il eu de gros dégâts ?

- Non, répondit le capitaine.

- Des blessés ?
- Un disparu.

Sur ces paroles Volgod retourna auprès de son second puis ordonna qu'on libère les voiles. Tout allait rentrer dans l'ordre.

Une percée se fit dans les nuages et un rayon de soleil vint frapper l'océan à quelques milles de leur position.

Les marins à l'abri dans leurs cabines remontèrent sur le pont et se remirent au travail. Les voiles furent détachées et le navire put reprendre sa route.

Doryan retourna auprès d'Anastasia qui dormait d'un sommeil agité. Il décida de la réveiller avec tendresse.

- La tempête est passée, il n'y a plus rien à craindre. Ton père est un homme formidable.

Anastasia se frotta les yeux et gratifia Doryan d'un sourire.

- J'en étais sûre, dit-elle. Même pas eu peur !

Doryan rit de bon cœur et sortit l'enfant du lit pour la soulever dans les airs.

Une heure plus tard tous les hommes d'équipage se tenaient sur le pont arrière du navire. Le ciel était d'un bleu d'azur, l'océan avait retrouvé son calme. La tempête n'était plus qu'un souvenir, ou presque.

- ... ainsi nous te prions Seigneur d'accueillir en Ton sein, Ton fils, cet homme qui durant de longues années a travaillé avec ardeur afin de nourrir sa femme et ses enfants, et qui est mort avec courage et bravoure. Que son âme repose en paix. Amen, dit Volgod.

Debout parmi les marins, Doryan était sous l'envoûtement créé par la solennité de cette cérémonie funéraire. Il n'aurait jamais imaginé une telle fraternité entre ces hommes à l'aspect assez rude, aux manières plus proches de celles des gredins que de celles des gentlemen.

Un homme à la forte corpulence donna le ton, puis à l'unisson tous les marins entonnèrent un chant poignant interprété en l'honneur de leur camarade disparu.

Les larmes affleurèrent les pupilles de Doryan. La mélodie était magnifique pleine de détresse et de mélancolie. L'âme slave.

Puis le silence se fit et chacun rejoignit son poste avec dignité.

La mort était partie inhérente de leur activité et il ne serait venu à

l'idée de personne de maudire le mauvais sort. En contrepartie de tout ce qu'ils lui prenaient, tel un dieu païen, l'océan réclamait de temps en temps son sacrifice.

Doryan alla retrouver Anastasia qui avait regardé la cérémonie du haut du pont supérieur.

- C'était une très jolie chanson, dit-elle.

- Oui, une jolie chanson, répondit-il en lui caressant les cheveux avec douceur.

Accompagné du capitaine de la garde royale, Esteban descendit un étroit escalier en colimaçon qui menait dans les catacombes de Séville. Ils débouchèrent sur un long couloir dont les parois suintaient de toutes parts. Une odeur de moisissure imprégnait tout l'espace. Dérangés par la lumière de la torche que tenait le capitaine, quelques rats s'enfuirent au loin.

- Sinistre, dit Esteban pour lui-même.

Quand on lui avait fait part de ce rendez-vous, il s'était demandé qui avait eu l'idée d'une telle rencontre. Souci de discrétion totale ou besoin de déstabiliser son hôte ?

Ils longèrent un long moment le couloir qui donnait sur diverses salles ou espaces vides avant de se retrouver devant une lourde porte en fer forgé.

- Je viendrai vous rechercher dans une heure, dit le capitaine qui frappa alors trois coups secs au marteau de la porte.

Esteban hochait la tête. Il aurait aimé poser des questions, mais savait que les réponses arriveraient en temps voulu. Il n'était qu'un soldat dans un combat dont il ignorait les enjeux et les desseins, toutefois il s'était résigné à ce destin et avait appris la patience.

La porte s'ouvrit et le visage malsain de Lambert apparut.

- Veuillez pénétrer dans ma sainte demeure, dit le bossu.

Esteban le suivit à l'intérieur et fut stupéfait. Tout un réseau de pièces à l'architecture impensable et au mobilier inimaginable. Était-ce un rêve ?

- Vous êtes étonné ? s'en amusa Lambert. Sachez que ce n'est rien en comparaison de ce que vous allez découvrir.

Il s'arrêta dans un salon et invita Esteban à s'asseoir sur un canapé qui faisait face à un immense écran mural qui représentait pour l'heure la

vision d'une galaxie.

- L'homme a besoin d'évoluer, la stagnation ne peut conduire qu'à la régression. Le Nouveau Dieu n'est autre que l'aboutissement de notre propre évolution.

Esteban n'était pas certain de tout comprendre, mais il sentait que quelque chose de monumental allait lui être révélé.

Ne jamais se fier à l'apparence. Ce bossu était une personnalité de premier plan, bien plus importante que son prince ou que son défunt roi.

- Mais vous ne pouvez pas comprendre, ajouta Lambert en jetant un regard de dégoût vers son hôte.

Il subvocalisa un ordre, et l'écran mural fit apparaître une vue panoramique d'Atlan prise de l'espace.

- Ceci est notre planète, sieur Montaldo. Un monde en paix depuis des siècles, une coquille vide, sans âme, sans autre destin que celui de passer à côté de la véritable réalité. Si le roi Juan IV était un pacifiste imbécile, soucieux de préserver de bonnes relations entre tous les royaumes de la planète, notre bien-aimé prince Roméo, ainsi que son comparse, le prince Marc du royaume de France, ont su prendre la mesure de la vraie nature des choses. La paix est une stupidité permettant à une minorité de privilégiés de bénéficier des atouts d'une société, à un moment donné. Elle n'est en rien le résultat d'une évolution positive.

Esteban se lissa la moustache. Pourquoi lui dire tout cela ?

- La guerre serait donc la meilleure façon d'évoluer ?
- La guerre ? Non, ce n'est pas le mot juste. Ce terme a trop de connotations morales qui n'ont rien à voir avec le sujet dont nous nous entretenons. (Lambert se servit à boire et proposa un verre à Esteban qui l'accepta.) Depuis la création de l'univers, tout n'a été que perpétuelle évolution. A partir d'une masse d'énergie naquit la matière microscopique, puis macroscopique, enfin arriva la vie unicellulaire qui se complexifia au fil du temps pour donner le résultat que nous avons sous les yeux. (Esteban ne comprenait pas un traître mot de ce qu'il venait d'entendre. Le bossu parlait-il à quelqu'un d'autre qu'à lui, ou aimait-il s'entendre parler ?) Comment oser croire que la vermine que nous sommes puisse remettre en question cette destinée !

- En quoi pourrais-je vous servir ? le coupa abruptement Esteban

Lambert lui lança un regard furibond avant de se recomposer un visage.

- On ne vous demande rien d'autre que de servir vos

propres intérêts, sieur Montaldo. Vos proches sont en lieu sûr, du moins tant que l'Espagne sera maître de son destin.

Esteban saisit la menace. Il but une gorgée de vin, et se redressa dans le canapé.

Il jaugea une nouvelle fois les merveilles technologiques qui l'entouraient : la lumière qui provenait de petits globes de verre, les images qui apparaissaient sur le mur. Il tâta le cuir du canapé et constata la maîtrise parfaite du tannage de cette peau dont il n'était pas sûr qu'elle fût d'un animal.

L'Extérieur possédait une impressionnante avance technologique.

- L'Espagne vaincra, dit-il en focalisant son regard sur celui de Lambert.

- A n'en point douter, d'autant plus que c'est vous qui conduirez son armée à la conquête de la France.

Esteban ne put retenir un hoquet de surprise.

- Je ne suis qu'un maître d'armes. Je n'ai jamais dirigé de troupes, je n'ai pas la stature d'un commandant.

- Ne vous sous-estimez pas. Le prince affirme que vous êtes son plus fin conseiller. Son homme de confiance, dit le bossu. La modestie est une chose, la couardise en est une autre.

L'insulte frappa comme prévu. Esteban sentit ses joues rosir.

- Vivre claquemuré sous terre est certainement la meilleure façon de montrer son courage, répliqua-t-il, cinglant.

Lambert lui fit son sourire le plus cynique.

- Certes, non, mais voyez-vous dans les guerres, il y a ceux dont la vie est plus importante que leurs actes. Croyez-bien que je le regrette. Il me plairait assez de me battre à vos côtés.

- Ne soyez pas pessimiste, peut-être qu'un jour vous aurez cet honneur.

Esteban leva son verre et but une nouvelle gorgée. Si je suis un bon combattant, n'oubliez jamais que je suis aussi doué dans mes actes que dans mes paroles, se retint-il d'exploser tout haut.

Lambert vint s'asseoir en face du maître d'armes et fit comme s'il n'avait pas saisi la provocation.

- Oui, je l'espère sieur Montaldo. Ou plutôt devrais-je dire général Montaldo.

Général Montaldo ! Ces mots ne semblaient avoir aucun sens dans l'esprit d'Esteban. Il n'avait jamais eu d'attraction particulière pour la fonction militaire. Il aimait son indépendance d'esprit qui lui avait permis de gravir les échelons du pouvoir royal.

Conseiller et maître d'armes du prince Roméo Del Castillo, il n'avait pas d'autre ambition que de faire au mieux ce que son sens du devoir lui imposait. Mener des milliers d'hommes à la mort n'avait jamais fait partie de ses objectifs.

- Qu'en pense le général Castanos ? Ne craignez-vous pas que ses plus proches lieutenants ne remettent en cause mon autorité ?

- Le général Castanos a une bien plus grande mission qui l'attend, dit Lambert d'une voix sirupeuse.

Castanos était le ministre des armées d'Espagne, le bras droit du roi Juan. Un homme connu pour ses propos fortement xénophobes et sa démagogie. Une personnalité crainte plus que respectée.

- Oserons-nous attaquer la Perse ? demanda Esteban.

- Je vois que vos lauriers ne sont pas immérités, dit Lambert d'un ton satisfait en venant s'asseoir en face de son hôte. En effet, tel est le désir de notre bon roi, attaquer par surprise ces musulmans de malheur.

Se battre sur deux fronts impliquait qu'une seule chose, se dit Esteban.

- Nous pouvons donc compter sur l'aide de la Russie.

Lambert sourit avec un réel enthousiasme.

- Il me plaît de vous savoir de notre côté, général Montaldo. Je ne doute plus de notre victoire contre la France.

Afin de gagner encore davantage la confiance de Lambert, Esteban prit un nouveau risque.

- Une victoire qui sera d'autant plus aisée, que le prince Marc est de notre côté. Assassinons le roi et son fils aîné, et nous pourrons signer en toute tranquillité un armistice avec le deuxième fils du roi.

Cet homme était vraiment très malin. Il savait écouter et décortiquer la moindre de ses paroles. Le moment venu, il faudrait qu'il s'en débarrasse, se promit Lambert qui comprenait que l'adhésion de cet homme à son plan n'était que façade pour sauver la vie de ses proches.

- Quand devrai-je partir ?

- Dès demain, vous remplacerez au pied-levé le défunt général Salinas qui commandait les garnisons mobilisés à Pampelune.

Esteban joua la naïveté.

- A ce que j'en sais il est toujours en vie.

- En effet, c'est pour cela que vous attendrez demain, répliqua le bossu.

Quel destin funeste attendait l'Espagne ? se désola intérieurement Esteban. Avec des hommes tels que Lambert, nul doute que le chaos était à craindre.

Un pouvoir qui élimine ses meilleurs éléments est un pouvoir gouverné par la folie et la paranoïa.

Le maître d'armes se leva et espéra qu'une autre voie se présente à lui avant que les éléments qui allaient se déchaîner dans les jours suivants n'amènent l'apocalypse sur toute la planète.

- Vous pouvez disposer, général. L'Espagne compte sur vous.
- Vous n'avez pas à vous inquiéter. J'agirai toujours pour sa sauvegarde, dit Esteban qui pria pour que sa promesse ne reste pas lettre morte.

- 7 -

Bavière

- Idioties ! jura Muoi.
- C'était inévitable, tenta de le calmer Marshall.

Assis dans un des bureaux du palais présidentiel, ils venaient d'assister à l'allocution du président Chandra. Un discours patriotique et va-t-en guerre qui exaltaient les instincts guerriers inhérents à la race humaine.

A travers des paroles méticuleusement choisies, il vantait les bienfaits de la Fédération, ses valeurs fondatrices telles que la liberté, l'égalité et la fraternité, le droit pour chaque citoyen d'être libre de ses pensées et de ses actes, et plus que tout il insista sur le devoir d'ingérence face à l'ignominie qui étaient en train de s'abattre sur les planètes limites. Déjà plus d'un million de morts étaient à recenser. La Fédération ne pouvait pas rester les bras croisés à regarder s'enfoncer dans le chaos des populations entières, innocentes.

« C'est notre devoir d'intervenir, si nous le ne le faisons pas, nous ne pourrions plus jamais regarder nos enfants droit dans les yeux et leur expliquer en quoi nous sommes fiers de faire partie de la Fédération » avait conclu Chandra avec une emphase particulièrement convaincante.

Sous ses beaux discours, le président en exercice venait de faire entrer la Fédération dans un conflit dont personne ne pouvait prédire l'issue.

- C'est la fin de tout ce que nous avons connu jusqu'ici, dit Muoi.
- Espérons que nous n'en sortirons pas broyés, répondit Marshall.

Récit Premier : Amérique

- Mon général, ce n'est pas raisonnable, dit le commandant Seltz.

Brautigan continua à se débarrasser de sa tenue militaire.

- Certes, mais qui a dit que la guerre devait être gouverné par la raison.

Il s'assit sur un banc et enleva ses bottes. Il releva la tête et admira un instant l'aube qui se levait sur leur camp de base situé en plein milieu d'un champ.

Suite au discours du président de la Fédération, ordre avait été donné d'intervenir. Toutefois, les opposants à cette intervention avait obtenu un compromis : seules, quelques unités poseraient le pied sur les planètes limites afin de tâter le terrain, tandis que le gros des troupes resterait jusqu'à nouvel ordre à l'intérieur des immenses croiseurs qui patrouillaient dans l'espace à des centaines de kilomètres du lieu des affrontements.

- Alors ne partez pas seul, mon général. Formez une unité d'élite.

Brautigan enfila son pantalon à frange.

- Je regrette, mais c'est une mission en solo.

Il prit un justaucorps, puis mit une chemise à carreaux. Il attrapa une pèlerine beige et se posa enfin son chapeau de cow-boy sur la tête. Il saisit une glace d'une des caisses à pharmacie et sourit en retrouvant l'homme qu'il avait été. Seule sa moustache n'avait pas encore retrouvé sa longueur d'autrefois.

- Mon général, permettez-moi de vous dire que c'est une folie, continua Seltz.

Brautigan le regarda dans les yeux. Comme vous avez raison, eut-il envie de lui répondre.

Il fit quelques pas et s'arrêta devant un des conteneurs qui renfermait du matériel d'infiltration. Outre les vêtements en usage sur Amérique, l'armée avait aussi tout un attirail militaire de cette époque : canons, fusils, et pistolets à barillet, ainsi que arcs et flèches pour ceux qui devraient s'infiltrer chez les « Peaux-Rouges ». Il prit un ceinturon dans lequel il fit glisser son revolver, un six-coups.

- Commandant, dorénavant, c'est vous qui serez le responsable de cette unité jusqu'à mon retour. Vous prendrez vos ordres directement auprès du général Iglézias.

Le soleil passa par-dessus l'horizon. Tout l'univers qui les entourait se

retrouva baigné d'une douce lumière mordorée.

Brautigan marcha vers une jument qui avait fait le voyage avec eux, et ne put s'empêcher de réprimer un frisson de plaisir à l'idée de remonter sur un cheval.

Arrivé près de l'animal, il mit le pied dans un étrier puis prenant appui, il se hissa et s'assit sur le dos de sa monture.

- Brave bête, dit Brautigan en lui caressant la crinière.

Seltz l'avait suivi et se tenait devant la jument. Il fixa Brautigan un long moment. L'idée de le relever de ses fonctions pour insubordination lui effleura l'esprit. Mais il l'oublia aussitôt. Brautigan était plus qu'un chef, il était un homme d'honneur et de confiance.

Il ne savait pas de quoi retournait sa mission. Il se doutait seulement qu'elle n'avait rien à voir avec les événements présents.

- Bonne chance, mon général, lui souhaita-t-il en lui faisant le salut militaire.

Brautigan le salua d'un hochement de tête. Il saisit les rênes de sa monture et la lança au galop.

Leur unité s'était posée au milieu de l'immense prairie qui couvrait le quart de l'état du Mississippi. Loin des fleuves et des axes principaux de circulation, leur arrivée était passée inaperçue.

La première bourgade, Dixie-Town, se trouvait à près de cent kilomètres de leur lieu d'atterrissage.

Brautigan espérait y être pour la nuit. Génétiquement modifiée afin de la rendre beaucoup plus endurante, la jument devait pouvoir tenir le galop une bonne partie du trajet.

Une des premières sensations qui enivra Brautigan fut l'odeur de la planète.

Chaque coin de l'univers avait sa senteur propre, et Amérique ne faisait pas exception.

Il y avait passé cinq ans pour le compte des services secrets de la Fédération, et même si le temps s'était écoulé depuis, il n'avait pas oublié la qualité de cet air si pur.

Il se rappelait avec délice toutes les fois où il s'était aventuré dans ces forêts à la flore luxuriante et à la faune véritablement sauvage.

Comme cela m'a manqué, prit-il conscience alors qu'il venait d'atteindre le sommet d'une colline.

La prairie s'étalait à perte de vue. Nul signe de la moindre civilisation. Cela faisait près de quatre heures qu'il avait quitté le campement. Il s'arrêta et descendit de son cheval. Les cuisses et le fessier échauffés, il ignore toutefois la douleur, et après avoir sorti un sandwich d'une des sacoches accrochées à la selle, il s'assit en tailleur sur l'herbe et se réjouit de cet instant de tranquillité que lui offrait ce périple.

Il savait que l'horreur l'attendait, aussi prit-il soin de se laisser aller à une douce rêverie à des lieues de ses véritables préoccupations.

Après avoir terminé son repas, il s'allongea sur le dos, et perdit son regard sur le ciel où un nuage isolé se tordait en tous sens pour éviter de se désagréger.

Brautigan prit le temps d'une pause puis fit une grimace, et se redressa sur les coudes. Il devait reprendre la route. La jument ne montrait aucun signe de fatigue. Il n'avait plus d'excuses pour ne pas repartir.

Des signes annonciateurs l'avertirent de l'ignominie qui s'était abattue sur Amérique.

Des Noirs pendus à des branches avaient jalonné sa route depuis qu'il avait atteint les premières fermes qui entouraient la petite ville de Dixie-Town. Le crépuscule donnait une touche encore plus terrifiante à ce spectacle abject.

Brautigan réprima l'envie d'aller couper les cordes et de rendre leur décence à ces cadavres cerclés de mouches.

Il déboucha dans l'allée principale de la ville où des passants lui jetèrent des regards inquisiteurs et méfiants. Il s'arrêta devant un saloon et sauta de sa monture.

- Une bien belle bête que vous avez là ! fit un vieil homme qui somnolait dans un rocking-chair de la terrasse du saloon.

- En effet, répondit Brautigan qui accrocha les rênes à une des barres qui surplombait l'abreuvoir. Si tu veilles sur elle tu auras peut-être de quoi dormir ailleurs que dans ton lit.

Le vieil homme émit un rire qui se transforma en toussotement.

Brautigan se composa un visage impassible et poussa les battants qui fermaient l'entrée du saloon. Aussitôt des effluves d'alcool ainsi que de la fumée de cigares lui agressèrent les narines. Un pianiste jouait dans le fond de la musique qu'il attribua à Scott Joplin, ou du moins qui y ressemblait.

Des jeunes filles au décolleté plongeant servaient à boire à des hommes qui buvaient, crachaient et jouaient aux cartes.

Il se mit au comptoir et d'un mouvement de la main appela le serveur. Si des regards intrigués s'étaient portés sur lui à son entrée, personne n'était venu l'importuner. Il y avait bien mieux à faire qu'à s'intéresser à un étranger.

- Qu'est-ce que vous prendrez ? demanda le serveur.

- Un scotch.

Le maître des lieux avait du goût. Les filles étaient particulièrement

jolies, se dit-il avant de se retourner vers le serveur.

- Savez-vous où se trouve le bureau du shérif ?
- Descendez la grand-rue, puis tournez à droite, vous allez tomber sur Calander Street, vous ne pourrez pas le manquer.
- Merci.

Il prit son verre et le vida cul sec. Il laissa un billet d'un dollar et ressortit du saloon. La nuit était presque totale en ce début de soirée. Le vieil homme qui gardait l'entrée s'était endormi et ronflait avec véhémence.

Brautigan sourit et lui mit un billet entre les doigts. Il détacha sa jument, la monta et prit la direction que lui avait indiquée le serveur. La nuit venue personne n'osait s'aventurer dans la rue. Même si le conflit semblait s'être éloigné de cette région, la peur imprégnait l'âme de la petite ville.

Il arriva devant le bureau du shérif, descendit de sa jument, avant d'entrer dans les lieux. Un homme était assis devant un bureau et se curait les ongles avec un couteau.

- Je viens voir le shérif, l'interpella Brautigan.
- On n'en a plus. C'est moi qui le remplace le temps que le gouverneur en nomme un autre.

Brautigan se lissa la moustache. Il prit une chaise et vint s'asseoir face à l'homme.

- Je viens de Caroline. La situation est encore tenable, mais à ce que je vois ça a pas mal chahuté par ici.
- Vous pouvez le dire, dit l'homme. Les nègres se sont mis à tuer de bons chrétiens. Je ne sais quel démon les a pris. En tout cas, on ne leur a laissé aucune chance. Que leurs dépouilles aillent pourrir en enfer.

Brautigan hocha la tête, comme s'il sympathisait à ces propos.

- Vous êtes qui vous ? Vous seriez pas juriste par hasard ? enchaîna l'homme.
- Je me nomme Thomas Fergusson, je suis juge à la cour de Old River en Caroline, et je dois me rendre de toute urgence dans le New Jersey, dit Brautigan qui posa son chapeau sur le bureau.
- Bienvenue chez nous, monsieur le juge, mais je crains que vous ayez fait tout ce voyage pour rien. Les nègres se sont alliés avec ces satanés Peaux-Rouges ! cracha l'homme. Ils tiennent tout le secteur qui sépare notre état de celui du New-Jersey. Je vous conseille pas de tenter votre chance. Rentrez plutôt chez vous le temps qu'on leur apprenne à vivre.
- Pourtant il est impératif que je m'y rende. C'est une question de vie ou de mort. Il doit bien y avoir un moyen, dit-il en dardant sur l'homme un regard chargé de sous-entendus.

L'homme s'arrêta de se curer les ongles et sortit un cigare de la poche de sa chemise.

- Je suis désolé, mais si vous continuez vers le sud, nul doute que vous rejoindrez vos ancêtres, paix à leur âme.

Il cala le cigare entre ses dents jaunies, racla une allumette sur le bureau, et l'alluma.

- Je vous suis reconnaissant de vous soucier de mon bien-être mais ma vie n'aura plus guère de valeur si je ne m'acquitte pas de la tâche que l'on m'a confiée. N'y a-t-il vraiment aucun moyen ?

L'homme mâchouilla nerveusement son cigare. Le nouvel arrivant avait l'air prêt à tout. Pouvait-il le mettre dans la confiance ?

- Cela va vous coûter très cher, et je vous garantis pas le résultat, lâcha-t-il finalement.

Brautigan se retint de pousser un soupir de soulagement.

- Combien ?
- Trois mille.
- Deux mille, et c'est déjà beaucoup.
- Deux mille cinq cents, et c'est réglé.

Brautigan ne devait pas céder si facilement au risque de passer pour un désespéré.

- Tant pis, je me débrouillerai autrement. Je vous remercie de m'avoir écouté, dit-il en reprenant son chapeau posé sur le bureau.
- Attendez, deux mille deux cents parce que vous m'êtes sympathique.

Brautigan se figea et fit semblant de réfléchir, puis il hocha la tête et un sourire se dessina lentement sur son visage.

- Affaire conclue monsieur... ? dit-il.
- John Patterson, répondit l'homme en lui serrant la main.
- Quand partons-nous ?
- Vous partez dans la nuit, on viendra vous chercher. Une seule chose : ne posez pas de questions, dit Patterson qui lui fit un sourire entendu.
- Très bien. Je serai à l'hôtel en face. Merci pour votre coopération.
- Tout le plaisir est pour moi. Si je peux aider un vrai Américain...

Brautigan était déjà debout et avait remis son chapeau sur sa tête. La mentalité du Mississippi n'avait guère changé depuis son exil. Le racisme était toujours aussi profondément ancré dans les esprits.

Il sortit du bureau et traversa la rue pour se rendre au Dixie-Hôtel.

- Je voudrais une chambre pour la nuit, dit-il en se présentant au comptoir.

- Quinze dollars la nuit, payable d'avance, dit un homme vêtu d'un complet gris.

Brautigan déposa la somme sur le comptoir. L'homme prit une clé sur le panneau derrière lui et la tendit au général qui s'en saisit.

- Chambre 15, premier étage. Tenez, dit l'homme en sortant de dessous le comptoir une lampe à pétrole qu'il alluma.

L'hôtel était particulièrement sobre. Pas de fioritures. On ne venait pas à Dixie Town pour le tourisme. La ville n'était qu'un relais pour atteindre le nord du continent. Du moins tant que la loi qui interdisait la construction de voies ferrées dans le Mississippi resterait en vigueur.

Brautigan grimpa les marches de l'escalier et atteignit l'étage. Il traversa le corridor éclairé par sa lampe, puis trouva sa chambre. Il ouvrit la porte et découvrit un lit comme on n'en faisait plus dans la Fédération depuis des siècles.

Il posa la lampe sur la table de chevet et s'allongea de tout son long sur le lit au sommier particulièrement dur. Il n'eut que le temps que de fermer les yeux, et s'endormit aussitôt.

Un craquement sortit Brautigan de son sommeil. La porte s'ouvrit lentement.

- C'est vous, le juge ? demanda un homme tenant une lampe à huile à la main.
- Oui, répondit-il en se redressant dans le lit.
- Alors suivez-moi, nous sommes attendus.

En temps de guerre, il y avait toujours des gens qui savaient tirer leur épingle du jeu, quitte à travailler contre leur camp. Brautigan n'avait aucune idée du genre de trafic que réalisait son guide, mais il se doutait qu'il ne devait pas être très légal. Ne pas poser de questions. La justice viendrait en temps voulu.

Ils sortirent dans la rue. Les deux lunes d'Amérique brillaient haut dans le ciel. Une nuit sans nuage qui permettrait de voyager sans user d'éclairage artificiel.

- Vous devez laisser votre bête ici. Ne vous inquiétiez pas, quelqu'un s'en occupera jusqu'à votre retour.

Brautigan opina du chef.

- Ce que nous allons faire est strictement illégal, monsieur le juge. En venant avec moi vous vous rendez coupable d'un crime contre les intérêts des Etats-Unis d'Amérique, reprit l'homme solennellement. Etes-vous certain de vouloir franchir

ce pas ?

- Oui, et sans la moindre hésitation, répondit-il avec tout autant de gravité.

Brautigan avait noté la tension qui avait agité la main gauche de son accompagnateur.

Une mauvaise réponse, et mon corps serait étendu sans vie sur le sol, se dit-il en reconnaissant ce genre de crapule.

- Nous n'avons pas de temps à perdre. Ces sales nègres aiment travailler dans la nuit. Suivez-moi.

Une fois sortis de l'hôtel, l'homme le fit passer par de nombreuses ruelles avant qu'ils sortent de la ville. Ils longèrent un chemin et atteignirent une grange. L'homme ouvrit l'immense porte en bois et y pénétra. Quatre chevaux attelés à un chariot les attendaient.

- Montez à mes côtés, ordonna l'homme.

Brautigan s'assit à la place du cocher. L'homme tira sur les rênes et l'attelage se mit en branle. Le chariot sortit de la grange.

Ils prirent la route du sud. L'homme poussait les bêtes à avancer le plus vite possible. Ils devaient être de retour avant le lever du jour.

- Comment m'aiderez-vous à passer la frontière ? demanda Brautigan quand ils eurent fait un bout de chemin.

- J'expliquerai aux nègres que vous êtes de leur côté. Vous n'aurez qu'à vous faire passer pour un avocat. Ils aiment ça, les avocats ! se moqua l'homme.

- Ça ne me devrait pas être trop difficile. En tant que juge j'ai l'habitude de traiter avec ce genre de personnages.

Le conducteur hocha la tête et se renferma dans le silence.

Sous la lumière des deux lunes, ils roulèrent encore un long moment sans prononcer la moindre parole.

Brautigan avait une vague idée de ce qu'ils transportaient dans le chariot, et maudit une fois de plus la bêtise et la malveillance de certains êtres humains.

Ils pénétrèrent dans la forêt de Monroe et durent ralentir leur allure. L'obscurité était quasi-totale. Brautigan n'y voyait pas à plus de cinq mètres.

Le temps passa et, enfin, apparut au loin une lueur qui se mit à grossir au fur et à mesure de leur avancée.

- A partir de maintenant, vous ne dites plus rien et vous me laissez parler. Ils me croient de leur côté, et je ne voudrais pas qu'à cause d'une de vos paroles, ils comprennent ce que nous pensons réellement d'eux.

L'homme perdait de son arrogance. Brautigan était sur le qui-vive.

Ils atteignirent une clairière où se trouvaient regroupés une quinzaine d'hommes qui les attendaient à cheval. Le conducteur de Brautigan arrêta leur chariot à leur hauteur.

- Qui est à tes côtés, Marlowe ? l'interrogea l'un des hommes.

Brautigan nota qu'ils étaient tous noirs de peau. Pas d'Indiens ni de Blancs. Sa vie ne tenait plus qu'à un fil.

- C'est un cadeau, répliqua Marlowe. Un bonus.

Brautigan canalisa le stress qui le saisissait. Il se remémora des leçons de respiration et ralentit son pouls. Eviter tout faux pas qui lui serait obligatoirement fatal.

- Qui es-tu ? continua l'homme qui semblait être leur chef.

- Je suis avocat, je viens de Old River en Caroline.

Les cavaliers qui avaient entendu sa réplique se mirent à rire.

- Nous n'avons pas besoin d'avocat. La justice, c'est nous qui la faisons, dit le Noir en descendant de son cheval.

Marlowe sauta du chariot et s'en écarta lentement.

- Je ne viens pas pour vous défendre, mais pour défendre les citoyens blancs contre de possibles exactions commises à leur rencontre, improvisa Brautigan.

La fureur put se lire sur le visage du Noir qui se rapprocha encore un peu plus de lui. Puis soudain le sourire apparut sur son visage.

- Tu ne manques pas de courage pour un Blanc, mais je crains que tu n'aies fait tout ce déplacement pour rien. Nous n'avons pas besoin de toi, tu repartiras avec ton ami dès que nous aurons vidé le chariot.

Brautigan réprima sa déception. En militaire émérite, il n'avait de cesse d'analyser la situation dans ses moindres mouvements. Et quand il vit Marlowe tendre la main vers sa hanche, instinctivement il se jeta sur le côté.

Un coup de feu retentit.

Une balle perfora l'épaule de Brautigan qui glissa de son siège et s'écroula en bas du chariot.

- Cet homme est un espion, cria Marlowe, revolver à la main.

Quinze fusils long rifle se pointèrent sur lui.

- Laissez-moi l'achever, enchaîna-t-il en adjurant du regard le Noir qui leur avait parlé.

- Non ! Pourquoi nous priver d'une mine de renseignements ? Faisons-le d'abord parler, répondit le Noir. Après, seulement, nous l'éliminerons.

Brautigan n'essaya pas d'argumenter. Allongé sur le sol, il comprenait que trop bien l'option choisie par Marlowe.

Personne n'attendait son retour à Dixie-Town. Qui viendrait réclamer sa jument et les dollars qui dormaient dans les sacs ?

Un butin facilement gagné et peu importait que ce soit sur le dos d'un de ces fameux « bons Américains ! »

- Méfiez-vous de ses paroles, cet homme est espion, prêt à tous les mensonges pour sauver sa peau, dit Marlowe.

Tu crains que je te dénonce ! comprit Brautigan. Il n'avait que mépris pour ce genre de personnage qui sous un aplomb viril cachait un pleutre incapable d'assumer ses choix.

- Tu as l'air de bien le connaître ? dit le Noir d'un ton suspicieux.

- Non, mais si vous saviez ce qu'il m'a raconté sur vous durant le trajet. Il croyait que j'étais de son bord. Mais je suis avec vous. Vous me croyez, non ?

Le Noir se retourna vers ses compagnons qui se tenaient toujours à cheval. Ignorant la douleur qui lui arrachait l'épaule, Brautigan était attentif aux faits et gestes de chacun. Il avait entendu la peur suinter à travers les paroles de Marlowe.

- Evidemment ! Qui pourrait livrer des dizaines de fusils et des munitions à des Noirs qui iront de ce pas tuer des Blancs, si ce n'est un adepte de notre cause ?

Marlowe hocha la tête, presque une courbette.

- Qu'on s'occupe de cet espion, il ne faudrait pas qu'il meure avant qu'il ait parlé, ajouta le Noir. Et qu'on commence le chargement de toutes les caisses.

Une diligence pénétra dans la clairière. Marlowe retira la bâche qui cachait le matériel que transportait son chariot.

Les quatorze cavaliers sautèrent de leur monture et commencèrent à transférer le contenu du chariot dans la diligence.

Les doutes de Brautigan étaient désormais certitude. Marlowe, ainsi que le remplaçant du shérif de Dixie-Town étaient des crapules de la pire espèce, pour qui le monde ne se résumait qu'à leur seule personne.

Un homme vint se placer près de Brautigan.

- Ne bougez surtout pas, dit-il en se penchant sur lui.

Il lui déboutonna la chemise et l'ouvrit. La blessure se révéla à ses yeux. L'homme sortit un mouchoir de sa poche et l'aspergea de whisky.

- Serrez les dents, ça risque de brûler.

Quand l'homme lui essuya la plaie, la douleur fut insoutenable. La mâchoire bloquée, il émit un gémissement sourd.

L'homme se mit à rire tout bas.

- Vous avez une sacrée chance ! La balle a traversé votre épaule, lui dit-il après avoir découvert une autre plaie dans le

dos. Je vais vous recoudre, puis je poserai une attèle. Nous savons traiter nos prisonniers.

- Merci, dit Brautigan dans un souffle.

Le déchargement dura une dizaine de minutes, temps suffisant pour qu'on lui recouse l'épaule.

Marlowe reçut sa paye en billets verts, puis repartit en indiquant une nouvelle fois qu'il serait bon de se méfier des paroles de Brautigan.

Le Noir qui leur avait parlé en premier se rapprocha de Brautigan.

- Qui es-tu ? Que viens-tu faire chez nous ?

- Affaire personnelle.

- Ma patience a des limites, homme blanc !

Le bras en écharpe Brautigan jaugea son homme. Ce Noir était le leader du groupe. A n'en pas douter, il avait des lettres et usait de son cerveau avec acuité. Une chance qu'il ne devait pas gâcher.

- Je ne suis pas un espion.

- Oui, cela paraît une évidence.

- Quoi qu'il en dise, Marlowe ne soutient aucunement votre cause. C'est juste une ordure ordinaire avide et cupide.

- Vous pourriez ajouter raciste, dit le Noir avant de reprendre. Nous savons tout cela, nous ne sommes pas aussi bêtes que ce que les gens de votre race peuvent le penser.

Un homme se rapprocha d'eux.

- Tom, il est temps de partir. Tout est prêt. Tu veux qu'on le tue ?

- Seulement s'il essaye de s'échapper, répondit Tom. Pour l'instant il va faire le voyage avec nous.

- Ce n'est pas très prudent. Il vaut mieux le descendre tout de suite. Nous n'avons pas à nous encombrer d'un Blanc.

- Peter, cet homme montera à mes côtés, c'est compris ?

Peter hésita à argumenter encore, mais s'en remit à la décision du chef.

- Les gens de ta race ont violé sa femme et ses enfants sous ses yeux. Tu as de la chance que certains d'entre nous croient encore en Dieu, dit Tom.

- Merci, dit Brautigan.

- Nous allons conduire la diligence. Les secousses te feront moins mal qu'à cheval.

Tous les hommes remontèrent sur leur monture et bientôt le convoi put repartir. Ils quittèrent la clairière et s'enfoncèrent dans la forêt. L'aube était encore à quelques heures.

- Quel est ton nom ? dit Tom qui tenait les rênes de la diligence.

Assis à ses côtés, Brautigan hésita à lui répondre. Durant les dernières minutes, il avait eu le temps de se composer mentalement une identité

et un pseudo-passé crédible. Toutefois, rien ne lui interdisait de lui dire la vérité.

« La meilleure façon de se faire des alliés est de ne pas leur mentir. Du moins, tant que cela ne nuit pas à l'intérêt de la Fédération », lui avait-on appris à l'école militaire.

- Je me nomme Doug Brautigan. Je ne suis pas américain.
- Et d'où venez-vous ?
- De là-haut, répondit le général en pointant son doigt vers les étoiles.

Tom explosa d'un grand rire. Les deux cavaliers les plus proches se rapprochèrent de la diligence.

- Qu'est-ce qui se passe ? dit l'un d'eux.
- Rien, je crois que nous arrivons au bout de nos peines.

Les deux cavaliers se regardèrent puis reprirent leurs distances.

- Alors vous vous êtes enfin décidés à venir mettre un terme à cette folie ? Il vous en aura fallu du temps.
- Nous avions des accords, nous ne pouvions les rompre sans créer de graves crises au sein de l'équilibre politique qui régit la Fédération avec les planètes limites.
- Planètes limites ? Qu'est-ce qu'une planète limite, monsieur Brautigan ? (Soudain une lueur étrange brilla dans ses yeux.) Prouvez-moi que vous êtes bien qui vous prétendez être.
- Il faudrait pour cela remonter vers le nord, et je vous montrerais toutes les merveilles techniques que nous sommes capables de réaliser. Pour l'heure je ne peux que vous raconter ce que je sais de votre histoire, des connaissances que, selon moi, un espion du gouvernement fédéral ne pourrait pas connaître.
- Je vous écoute, mais si je ne suis pas convaincu, je jure de je vous abattre.

Brautigan hocha la tête. Il commença à raconter tout ce qu'il savait sur la genèse d'Amérique, des premiers colons et de la trahison du gouvernement fédéral américain de d'époque qui au bout d'un siècle de cohabitation pacifique avec la petite communauté noire et celle plus importante des Indiens, avait décidé de réduire les premiers à l'état d'esclavage, et de commencer la chasse des seconds, sans toutefois les éliminer tous.

Préservation du gibier oblige. Le bon vieux temps de la chasse aux « Peaux-Rouges » était de retour. Puis Brautigan lui fit un bref exposé concernant la Fédération et enfin les planètes limites.

- Une barbarie, souffla Tom, médusé par ce qu'il entendait.

L'aube allait poindre quand ils sortirent de la forêt.

Brautigan continuait ses explications. Il parla de lui et de sa première mission de surveillance sur Amérique.

- C'est là que j'ai rencontré ma première épouse, dit-il en se sentant soudainement fragilisé. Elle s'appelait Emily. Elle vivait à Chicago...

- Chicago ? le coupa Tom. (Puis il comprit.) Vous voulez la rejoindre ?

Brautigan n'osa pas le regarder dans les yeux.

- J'ai une dette envers elle. Je veux seulement lui sauver la vie.

Tom lui posa une main sur l'épaule.

- Soit vous êtes l'homme le plus fou que je connaisse, soit vous êtes l'homme... le plus fou que je connaisse, dit-il avant d'éclater de rire.

Le général sourit à son tour, et prit pleinement conscience de la folie de son expédition.

Les premières lueurs de l'aube apparurent quand ils pénétrèrent dans un petit village du nom de Campton. Des corps jonchaient les rues. Blancs et Noirs réunis dans une pathétique fresque mortuaire.

- Un véritable carnage a eu lieu dans nombre de petites villes. Les survivants se sont regroupés dans les cités plus importantes, expliqua Tom en faisant avancer la diligence entre les cadavres.

Ils traversèrent le village et continuèrent leur route. Un certain malaise avait envahi le convoi. Personne ne pouvait rester indifférent au spectacle de la bestialité.

Quoi qu'il advienne, ces hommes se savaient marqués à vie au plus profond de leur âme. La vie avait fait d'eux des meurtriers, leur seul espoir était que cela ne fût pas en vain, pour que leurs enfants puissent vivre dans un monde pacifié et égalitaire.

Tom ne cessait de ressasser les paroles pleines d'espérance de Brautigan et le doute s'insinua en lui.

- Si votre Fédération a soutenu ces régimes durant des décennies qu'est-ce qui me prouve qu'elle va se décider à se ranger de notre côté ? N'a-t-elle pas intérêt à rétablir l'ordre ancien, plutôt que d'avoir à gérer des nouveaux gouvernants incontrôlables ?

Brautigan se gratta le front, mal à l'aise.

- En d'autres temps, très certainement. Mais la situation est beaucoup plus grave qu'elle ne le laissait présager. La Fédération ne sait plus qu'elle position adopter, dit-il en préambule. Je suis désolé de vous l'apprendre, mais votre peuple n'est en rien responsable des révoltes qui secouent Amérique. Sans le concours d'une force extérieure vous auriez été matés comme cela a été le cas précédemment.

- Et qui devrait-on remercier de cette aide providentielle ?

- Nous n'en avons aucune idée, et c'est cela qui nous effraie.

Tom hocha la tête. Il ne se faisait qu'une image très imparfaite de la Fédération. Le concept d'empire galactique le dépassait, pourtant il comprenait une partie des enjeux en cours. Amérique n'était qu'un pion sur un échiquier bien plus imposant que le théâtre des opérations sur lequel il se battait.

- Il y a fort à parier que ceux qui ont semé les germes de la violence au sein des planètes limites, ne l'ont pas fait avec la seule pensée de libérer des populations asservies. Ils doivent avoir un autre but, mais lequel ? continua Brautigan pour lui-même.

Quels que soient les réels engagements des masses et d'une partie de l'élite dans la mise en place d'une révolution, au final elle était toujours contrôlée par un nombre réduit d'êtres égocentriques et ambitieux qui méprisaient d'un regard condescendant ceux qu'ils étaient censés aider.

- Je me moque de savoir qui tire les ficelles, dit alors Tom. Le principal est que justice soit rendue envers le peuple noir, et qu'importent les conséquences qui en résulteront dans votre Fédération. Il est temps que le souffle de la liberté vienne balayer les Etats-Unis d'Amérique.

- Bien parlé, Tom. Nous allons leur montrer à ces Blancs de quoi nous sommes capables, dit un cavalier qui s'était rapproché de la diligence.

Brautigan eut une moue dubitative. S'il comprenait la haine et la colère qui animaient chacun de ces hommes, l'histoire lui avait appris que seule la conciliation avec l'ennemi pouvait permettre de ramener l'ordre et le retour à un état de paix.

Quoi qu'il en soit des vengeances à venir, il leur faudrait apprendre à traiter avec les Blancs, aussi difficile que soit cette prise de décision.

La journée passa, et d'autres scènes d'horreur vinrent s'ajouter à celles qu'ils avaient pu observer à Campton. Des femmes et des enfants pendus à des arbres, des cadavres à moitié dévorés par des charognards, des villages atomisés par la guerre civile. La guerre dans toute son infamie.

Dans son écœurement, Brautigan trouva une seule réjouissance : le fait de ne pas être insensible à cette débauche d'atrocités.

En fin d'après-midi ils arrivèrent dans un village où un comité

d'accueil les attendait.

- Salut à toi, Flèche d'Argent, dit Tom en levant sa main droite en signe de salut à l'homme qui venait à sa rencontre sur un magnifique pur-sang.

- Salut à toi, Thomas, je vois que tu nous a ramené de quoi nous amuser, dit le chef indien en braquant son regard sur Brautigan.

- Non, cet homme est un messenger. Nous devons le traiter avec respect et sollicitude, répondit Tom.

Les cavaliers qui encadraient la diligence s'entre-regardèrent étonnés. Tom jeta un lent regard circulaire sur ses hommes ainsi que sur les Indiens.

- Cet homme vient des étoiles. Il n'est qu'un observateur venu vérifier que nous serons à même de succéder au gouvernement en place. Nous devons leur montrer, dit-il en désignant le ciel, que nous serons capables de diriger Amérique et d'éviter que le monde ne s'enfonce dans un chaos irréversible.

Brautigan ressentit toute la tension accumulée en ce lieu, du fait de sa présence. Tom était un orateur fort convaincant, doué d'une intelligence rare.

- Qu'est-ce qu'on a en à foutre ! ragea un Indien.

Tout le monde ou presque acquiesça à cette remarque.

- Ne vous fiez pas aux apparences, l'homme de l'espace a les moyens de nous anéantir en un rien de temps. Nous ne devons pas nous opposer à eux, dit Flèche d'Argent.

Tom le remercia du regard. Brautigan se retint de faire de même.

- Toutefois, n'essayez pas de nous empêcher de rétablir l'ordre naturel des choses, ajouta le chef indien en dardant son regard sur celui de Brautigan. Nous n'avons plus rien à perdre. C'est la victoire ou la fin de tout ce qui fait de nous des êtres humains.

- La Fédération des étoiles n'a aucunement l'intention de privilégier un camp par rapport à l'autre, mentit le général en sachant que le moment venu elle prendrait le choix le plus avantageux pour ses propres intérêts.

Des sourires s'épanouirent sur les visages. Le risque d'une invasion venue de l'espace était désormais éloigné. Même si personne ne pouvait se targuer de connaître les armes des êtres qui vivaient sur les autres mondes, nul doute qu'elles devaient être redoutables.

- Et si nous allions discuter à l'abri, dit un cavalier noir. Je crois que je vais m'écrouler de fatigue.

Des cris d'assentiments se firent entendre. La journée avait été longue. La mission était remplie.

Brautigan tourna la tête et laissa perdre un instant son regard sur la plaine qui s'étalait à l'est du village. La douleur de son épaule se rappela à lui, et il émit un léger gémissement.

- Je ne sais pas pourquoi je fais ça, souffla Tom, en donnant le signal du départ.

- Parce que vous êtes quelqu'un de profondément attaché à certaines valeurs. Un homme de bien.

- Ou un idiot !

Brautigan le gratifia d'un large sourire que Tom lui rendit tout en secouant la tête. Il appréciait l'incongruité de la situation. Un Blanc et un Noir dans un élan de fraternité.

- Maman, regarde, c'est quoi ça ? demanda la petite Mary.

- C'est un buffle, il y en a beaucoup dans cette région. Ils sont très dangereux, dit Charlotte Jackson en prenant sa fille dans ses bras.

A présent arrêtée pour le repas du midi, leur caravane d'une trentaine de charriots avait pris la route depuis près d'un mois. Vingt-neuf jours à parcourir les Etats-Unis à la recherche d'un coin plus tranquille que leur Dakota natal.

Les foudres de la révolte avaient tout emporté derrière elles. Laisant une bande de fermiers en proie à la peur et à la panique, avec comme seule issue, l'exode.

Les Noirs et les Indiens avaient pris en main le pouvoir de cet état. Plus rien ne serait comme avant.

- Mary, viens par ici, dit le révérend Forester.

Charlotte déposa la fillette qui courut rejoindre l'homme d'Eglise. Depuis la mort de son père, elle avait retrouvé auprès de lui la présence protectrice d'un chef de famille.

- J'ai un cadeau pour toi, dit-il, heureux du sourire que lui adressa Charlotte.

- C'est quoi ? dit Mary.

Avec ses deux tresses qui lui caressaient le visage, elle était un véritable Bouton d'or. Trépigant sur place, elle ne pouvait cacher son excitation.

Forester dévoila ce qu'il tenait caché derrière son dos. Une poupée

sculptée dans le bois et habillée de tissus qu'il avait lui-même découpés et cousus.

- Elle est pour toi.

Mary la lui arracha littéralement des mains.

- Elle est vraiment pour moi, toute seule ? demanda Mary qui se rendit compte de son manque de respect.

- Bien sûr, rien que pour toi, dit le révérend en lui ébouriffant sa frange qui lui tombait devant les yeux.

La petite fille partit se mettre à l'écart pour jouer en toute liberté. Après trois jours de pluie, le ciel était totalement dégagé. La chaleur avait fait son retour dans le Mississippi. Les prairies s'épalaient à perte de vue.

- Merci, dit Charlotte en se rapprochant du révérend.

- Oh, ce n'est vraiment pas grand-chose, répondit-il modestement en haussant les épaules. Les enfants sont les biens les plus précieux que Dieu nous ait donnés, à nous de savoir les garder de toute la misère du monde.

Si la douleur de la perte de son époux était toujours aussi vivace au fond de son cœur, elle ne s'était pas pour autant laissé abattre, et avait su se ressaisir pour le bien de sa fille. Une part de Marc était toujours en vie à travers son enfant.

- C'est une petite fille très courageuse. Je suis si fière d'elle. Je ne supporterai pas qu'il lui arrive quoi que ce soit.

- Vous n'avez pas à vous inquiéter pour cela. Je veille sur elle comme si elle était ma propre enfant, la rassura le révérend.

Le soleil se reflétait dans les yeux de Forester, et Charlotte fut profondément touchée par ses paroles. Depuis qu'elle avait rejoint la caravane, il s'était montré toujours présent et à l'écoute. Il l'avait aidée durant les crises de larmes, et avait su trouver les mots pour la réconforter.

- Qu'allons-nous devenir ? Jusqu'où devons-nous fuir pour qu'ils nous laissent en paix ?

- Ne perdez pas confiance. Comme Il l'a fait pour Moïse et son peuple, le Seigneur nous guidera jusqu'à la terre promise.

- Je vous envie, révérend.

Forester haussa interrogativement les sourcils.

- Cette faculté de ne jamais douter, s'expliqua Charlotte, de toujours espérer en l'homme, de croire qu'un jour les sauvages sauront devenir des êtres humains, de croire que l'on puisse pardonner l'impardonnable. Je désirerais tant être à votre place.

- Charlotte, un philosophe a dit que la seule preuve de l'existence de l'homme résidait dans sa capacité à douter. Eh

bien, sachez qu'il m'arrive parfois de faiblir et de douter. Seulement, l'amour du Seigneur est plus fort que tout et a vite fait de retrouver le chemin de mon cœur, aussi meurtri soit-il.

- Vous parlez bien, mon révérend. Heureuse sera la femme que vous choisirez comme épouse, dit-elle.

Les joues de Forester se mirent à rosir. Il comprenait le message de Charlotte et l'acceptait néanmoins. Il ne remplacerait jamais son défunt mari. Il serait le confident mais jamais l'amant.

- Hé ! Mon révérend, venez par ici, cria un des fermiers. On a besoin de gros bras pour ranger le matériel.

- J'arrive, William, répondit-il en adressant un regard mélancolique à Charlotte qui se mit à rougir à son tour.

Ils démontèrent les tables, puis les rangèrent dans les carrioles avec les sièges.

Le départ fut annoncé, et la longue file de chariots continua sa traversée sur une route cahoteuse et mal entretenue.

La nuit venue, les chariots dessinèrent un cercle sur le sol, et après un repas frugal, les hommes se mirent à faire le guet pendant que les femmes et les enfants tentaient de trouver le sommeil.

- Maman, pourquoi les Peaux-Rouges, ils veulent tous nous tuer ? dit Mary.

Allongée au côté de sa fille, Charlotte se retourna et la colla contre son ventre.

- Parce que ce sont des sauvages. Ils ne connaissent que le mal. Ils ignorent la bonté et les valeurs que Notre Seigneur nous a apprises.

- Mais pourquoi Dieu ne leur parlent-ils pas ?

Charlotte resta sans voix face à la logique implacable de son enfant. Si le révérend pouvait être là, se dit-elle en rejetant aussitôt cette pensée sacrilège pour une femme endeuillée.

- Mais Il leur parle, seulement ils sont sourds à Ses paroles.

- Mais alors pourquoi Il ne les tue pas ?

- Parce que le Seigneur est trop bon, répliqua Charlotte qui n'aimait pas la tournure que prenait cette conversation.

Mary prit le temps de la réflexion et repartit à la charge avec toute l'impertinence d'une enfant de son âge.

- Mais Il les laisse bien nous tuer ? Peut-être que Dieu ne nous aime pas ?

- Ne dis pas des choses pareilles, l'arrêta aussitôt Charlotte. Dieu est avec nous. Nous nous en sortirons.

- Alors pourquoi papa est mort ?

- Je ne sais pas, Mary. Je t'en prie, cesse de me poser des questions, dit Charlotte qui se mit à lui caresser tendrement les cheveux. Il faut que nous dormions, demain sera une dure

journée.

Un long silence s'installa. Et quand elle crut sa fille endormie, Charlotte laissa soudain le flot de larmes s'écouler sur son visage dévasté par la peine et la douleur.

Elle ne pouvait s'empêcher de revivre indéfiniment le meurtre de son mari. Attaché à une porte de leur grange, Marc avait été torturé de longues minutes avant qu'une flèche vienne mettre fin à son calvaire.

Cachée avec Mary au sommet d'un grand orme qui surplombait leur domaine, Charlotte n'avait pu qu'assister, impuissante, à cette mise à mort.

- Mon Dieu, je vous déteste, jura-t-elle entre deux pleurs.

- J'ai cru voir quelque chose, dit Roger Larson aux hommes qui étaient de garde comme lui.

- Quoi ? répondit Jeremy Combs.

Larson quitta l'abri des caravanes et fit quelques pas dans l'obscurité.

- J'ai cru..., commença-t-il avant de finir sa phrase par un hoquet de surprise et de douleur.

Une flèche venait de s'enfoncer dans son ventre. Il porta ses mains sur le morceau de bois et s'effondra stupéfait de quitter ainsi le monde.

- Nom de Dieu, nous sommes attaqués ! hurla aussitôt Combs qui tira un coup à l'aveuglette.

Tous les hommes de garde se mirent à leur poste et entreprirent de tirer sur tout ce qui bougeait, mais par cette sans lune, aucune cible ne se dessinait devant leurs regards peu habitués à l'obscurité.

Inversement, ils se savaient des proies faciles à cause des lanternes qui éclairaient le périmètre de leur campement.

- C'est pas vrai ! Ils vont jamais nous laisser tranquille ! cracha James Marcus.

- Approchez, saloperies ! hurla Rupert Jefferson.

Et comme pour répondre à son souhait, une silhouette se jeta sur lui et avant qu'il n'ait eu le temps de viser, l'homme lui arracha sa carabine des mains et l'égorgea de son couteau.

Des cris de ralliement typiques des Apaches se firent entendre. L'attaque était lancée. Une cinquantaine d'Indiens fondirent sur le campement.

- Y'en a partout ! s'étonna le jeune Francis Cunnigam qui tira dans le tas.

Mais sa balle ne trouva pas chair humaine et se perdit dans l'obscurité. Un Indien fit un dernier bond et se rua sur lui. Avec la force de ses quinze ans, le jeune Cunnigam réussit à repousser l'Indien, mais ce dernier revint à l'attaque et tenta de lui planter son poignard dans le ventre.

- Lâche mon fils ! hurla Albert Cunnigam.

Mais avant qu'il atteigne son enfant un Indien s'était mis en travers de sa route et l'avait propulsé à terre d'un croc-en-jambe avant de se jeter sur lui.

Cunnigam plaqué sur le ventre ne vit jamais la lame qui s'inséra entre ses omoplates.

- Papa ! hurla le jeune Francis qui se débattait dans un corps à corps avec un autre Apache.

Des larmes de rage lui embuèrent les yeux et, sa force décuplée par la colère il réussit à mettre à terre son agresseur et à lui faire lâcher son couteau.

L'Indien se releva aussitôt et se rua sur lui. Ce n'était plus à présent qu'un combat primitif, muscle contre muscle.

L'Indien lui envoya un coup de genou dans le bas-ventre.

Francis encaissa le choc et répondit par une droite en plein visage. Son adversaire chancela un instant. Il eut un rictus de colère, puis un mauvais rire se dessina sur son visage avant qu'il ne se jette à nouveau sur lui.

Le jeune Cunnigam tenta de lui envoyer son poing en plein abdomen, mais, plus rapide, l'Indien réussit à l'éviter d'une feinte et lui attrapa le bras qu'il bloqua avant de lui envoyer son coude gauche dans le visage. Son nez explosa en une gerbe de sang.

Un autre coup l'atteignit dans les parties et le jeune Cunnigam ne put que s'effondrer piteusement sur le sol. Il leva ses yeux embués de larmes, et comprit que sa dernière heure était venue.

L'Indien se tenait au-dessus de lui et avait sorti son tomahawk.

- Crève, charogne ! hurla une voix féminine.

L'Indien se retourna. Une détonation retentit et une balle lui traversa la tête.

La silhouette de Laureen McLurie se tenait à deux mètres de lui.

Mais avant qu'il ne la remercie, un autre Apache surgit de la nuit et attrapa la pauvre femme par ses longs cheveux. Il lui tirait la tête en arrière tandis que de son autre main il l'égorgeait avec un couteau.

Cunnigam essaya de se relever, mais une grande silhouette s'interposa et avant qu'il n'ait le temps de hurler, la lame d'un tomahawk s'encastra dans son crâne.

Partout dans le campement se déroulaient d'autres scènes d'une violence et d'une sauvagerie aussi bestiales.

La haine contre l'homme blanc était si puissante qu'aucune

compassion n'était possible. Aucune clémence n'était à attendre de la part de ces guerriers.

Homme, femme et enfant, quel que soit son âge, aucun ne sortirait vivant de ce carnage.

Le révérend Forester s'attendait d'un instant à l'autre à se faire assassiner. Il marchait comme une âme en peine au milieu de cette orgie sanguinaire. Assistant avec toute l'impuissance d'un homme d'Eglise, à la violence des hommes.

Mon Dieu où êtes-vous ? se dit-il en sentant les larmes couler sur ses joues. Etrangement personne n'osait s'en prendre à sa personne. Comme si sa tunique, caractéristique de sa fonction, le protégeait de la barbarie.

Il arriva devant la tente de Charlotte Jackson, prit une inspiration et pénétra à l'intérieur. Une vision d'horreur s'abattit sur lui.

La tête tranchée de Charlotte reposait entre ses jambes. Il ressortit aussitôt, et s'effondra à quatre pattes sur le sol poussiéreux qu'il aspergea de son vomi.

Il se mit à sangloter.

Seigneur, pourquoi ? criait son âme torturée.

Son regard tomba sur un morceau de bois finement travaillé et souillé de sang. La poupée qu'il avait offerte à Mary.

Il se releva et cria sa colère dans un hurlement désespéré. Il venait d'apercevoir le corps inanimé et scalpé de Mary.

Qu'avaient-ils donc fait pour que le Seigneur les abandonne ? Pourquoi n'avait-Il pas entendu ses prières ?

Il s'avança vers l'enfant et s'assit à ses côtés. Elle avait les yeux ouverts dans un regard terrifié, rempli d'incompréhension. Son petit corps sans vie semblait comme disloqué.

Comment pouvait-on descendre si bas ? hurla-t-il en lui-même.

Il ferma les paupières de la petite fille et l'embrassa sur le front. Il la prit dans ses bras et se releva. Les combats étaient finis. Tous les Blancs étaient morts.

L'apocalypse était tombé sur eux, annihilant en un instant des dizaines de vie, des hommes et des femmes qui ne connaîtraient plus jamais la joie d'un lever de soleil.

Forester se planta devant un des Indiens qui l'entouraient.

- Qu'attendez-vous pour finir votre œuvre ? ! lui cria-t-il.

L'homme ne cilla pas.

- Tu es la mémoire de ces hommes. Tu devras raconter à ceux de ta race ce que tu as vu. Qu'ils sachent que plus jamais nous ne nous laisserons chasser comme du vulgaire bétail. Nous avons retrouvé notre dignité.

Forester partit d'un grand éclat de rire douloureux.

- Est-ce donc ceci votre dignité ? rétorqua-t-il en tendant le

petit corps de Mary devant les yeux de l'Apache. Assassiner une enfant !

Il jeta un lent regard circulaire sur les hommes qui l'encerclaient et ne lut aucun remord dans leurs yeux. La haine coulait dans leur sang. La folie meurtrière dans leurs âmes.

- Œil pour œil dent pour dent, répliqua l'Indien. Il est temps que réparation soit faite.

Un coyote se mit à hurler. La nuit était toujours aussi noire. Forester baissa les yeux sur Mary, et pria le Seigneur de le pardonner.

- Alors tuez-moi, je n'ai que faire de votre clémence.

Comme s'ils n'attendaient que cela, des Indiens armèrent leurs arcs et tirèrent une dizaine de flèches qui s'enfoncèrent sans bruit dans le corps du révérend qui s'effondra, écrasant sous son poids celui de la petite Mary.

Révolté par tout ce qu'il venait de voir, un homme se tenait en retrait du groupe d'Indiens. Il n'arrivait pas à se défaire du sentiment de culpabilité et de honte qui lui taraudait l'esprit. Pourtant il savait que quoi qu'il eût pu dire ou faire, rien n'aurait changé le sort de ces pauvres gens. Le peuple apache réclamait vengeance et rien ni personne ne les en empêcherait.

- Tu es bien silencieux, homme blanc ? dit le chef indien en se rapprochant de Brautigan.

- Qu'y a-t-il à dire que vous ne sachiez déjà ?

- N'as-tu pas envie de te venger ?

Il aurait aimé lui expliquer ses croyances, que les concepts de race et d'appartenance à une ethnie lui semblaient les pires aberrations que les hommes aient jamais imaginées pour se différencier les uns des autres. Une seule race, la race humaine.

Mais il sentait que son interlocuteur n'attendait qu'un prétexte pour que sa soif de sang soit une fois de plus rassasiée.

- Non, la vengeance est le premier acte de la décadence.

Flèche d'Argent lui jeta un regard méprisant et s'en retourna auprès de ses hommes fouiller le camp à la recherche d'objets de valeur.

Cela fait, les bêtes furent abattues, puis le feu fut mis au campement.

Le soleil pointait à l'horizon quand ils reprirent leur route en direction de Chicago.

Le voyage dura encore dix jours avant qu'ils n'atteignent la première cité libre de l'Histoire des Etats-Unis d'Amérique : Chicago.

Un accord avait été trouvé entre les différentes parties en présence, Blanc, Noir et Indien, et hormis quelques échauffourées sporadiques aussitôt condamnées par les instances représentantes des trois communautés, un calme relatif régnait dans cette cité.

- Va où bon te semblera, homme blanc, dit Flèche d'Argent quand ils eurent franchi le barrage qui les laissa pénétrer dans la ville.

Assis sur son cheval, Brautigan lui fit un salut et s'éloigna du groupe d'Indiens. Il remonta la 5th avenue, et fut ravi de voir que la guerre qui avait ravagé les nombreux villages qu'ils avaient croisés, n'avait guère touché Chicago.

Les immeubles d'habitation se tenaient toujours là, solides et immuables.

Le parc Lincoln toujours aussi somptueux. Des enfants riaient et jouaient entre eux. Brautigan ne put s'empêcher de sourire. Il aimait cette ville. Il aimait ces gens, malgré tous leurs défauts.

Une diligence passa à ses côtés.

Brautigan lui facilita le passage. Bien que réduite, la circulation était présente.

S'il n'avait vu de ses propres yeux les horreurs de la guerre, il aurait pu croire que rien n'avait changé en Amérique. Ou plutôt si, une chose avait changé : la couleur des gens.

Chicago semblait hors de la réalité. Même si chacun restait avec les siens, l'on pouvait voir dans les rues autant de Noirs, que de Blancs, ou encore quelques Indiens sédentarisés. Un havre de paix dans un monde déchiré.

Il passa Old Street et aboutit sur River Quarter. Son cœur s'emballa malgré lui. Il reconnaissait les lieux comme s'il y avait été encore la veille.

Les souvenirs se déversèrent à flot dans sa mémoire qu'il avait cru asséchée à jamais. Des moments de félicité en compagnie d'une femme exceptionnelle.

Il leva les yeux en direction de la fenêtre du quatrième étage de l'immeuble où il avait vécu trois ans de sa vie. Trois ans de bonheur...

Brautigan soupira. Il était encore temps de tout arrêter. A quoi bon essayer de renouer avec le passé ? Il n'hésita qu'un instant et se résolut à aller au bout de sa détermination. La fin du monde était peut-être pour demain. Il devait savoir s'il avait fait le bon choix.

Il sauta de son cheval et l'attacha à une des colonnes qui se dressaient à l'entrée de l'immeuble. Il rajusta son chapeau sur sa tête et pénétra

dans le hall.

L'odeur qui s'en dégageait lui procura un frisson de plaisir. Nulle part ailleurs dans l'univers une maison pouvait sentir cette odeur-là.

Brautigan monta les marches d'un pas lent et posé, savourant le moelleux de la moquette qui les tapissait. Il atteignit le palier du quatrième étage et se posta devant une porte.

Et si elle avait déménagé ? se demanda-t-il une énième fois.

En raison des événements récents qui bouleversaient la planète, il était raisonnable de penser que les citoyens blancs avaient pu fuir les Etats du Sud pour aller vers le Nord où les conflits étaient quasi-inexistants. Il prit une grande inspiration et frappa à la porte. Des bruits de course se firent entendre.

- Qui c'est ? demanda un jeune garçon à travers la porte.

Le poulx de Brautigan s'accéléra.

- Un ami de ta maman.

Brautigan fit le vide dans sa tête. Il était trop tard pour reculer. Une clé fut tournée et la porte s'ouvrit.

Un jeune enfant métis l'accueillit avec un grand sourire. Derrière lui se tenait une femme d'une trentaine d'années. La peau noire comme de l'ébène, elle était d'une beauté foudroyante.

- Emily, dit-il simplement.

La femme ne put réprimer un tremblement. Ses yeux s'embruèrent aussitôt.

- Gary ? dit-elle dans un souffle.

Ce n'était pas une question. Juste une terrible constatation. Après cinq années d'absence, elle n'aurait jamais cru le revoir un jour.

- Oui, dit-il. Je peux entrer ?

- Maman, c'est qui ? demanda le garçon.

Emily ne répondit pas et se rapprocha de la porte. Parvenue à la hauteur de Brautigan, elle se retint de lui envoyer une gifle.

- Pourquoi es-tu revenu ?

Brautigan était dans un état second. Des sentiments tumultueux s'étaient emparés de son esprit. Il se souvenait de toutes les fois où il l'avait aimée.

- C'est une longue histoire. Si tu me laisses le temps, je pourrai te la raconter, sinon je peux m'en aller. Je comprendrai.

Le visage de la jeune femme tremblait à présent de rage et de colère. Elle avait fait le deuil de son départ, elle ne voulait pas revivre la souffrance de sa séparation.

- Alors si tu tiens à moi, va-t'en.

Brautigan sourit amèrement. Il ne pouvait tenir sa parole.

- Il faut que tu m'écoutes. Après seulement tu décideras de ce que tu dois faire. Laisse-moi juste une chance.

Elle n'eut pas la force de lui résister.

- Entre, mais dès que tu auras fini de t'expliquer tu t'en iras. Tu n'as plus rien à faire ici.

- Qu'il en soit ainsi.

Il se pencha vers le garçon et lui ébouriffa les cheveux.

- Tu t'appelles comment ?

- Sam.

Alors la compréhension se fit jour dans l'esprit de Brautigan.

- Tu as quel âge ? demanda-t-il d'une voix qui cachait mal son malaise.

- Presque cinq ans.

Nom de Dieu ! se dit le général en n'ayant plus de doute.

Emily lui lança un regard glacial. Il n'avait aucune compassion à attendre de sa part. Elle n'avait pas changé. Une femme au caractère fort qui ne lui pardonnerait pas sa lâcheté.

- Allez, entre, dit-elle.

Ils passèrent dans le salon. La pièce était chichement meublée. Pourtant, Brautigan lui avait laissé de quoi vivre sans soucis jusqu'à la fin de ses jours. Mais Emily ne s'était pas décidée à vivre dans l'opulence.

Elle l'invita à s'asseoir dans un fauteuil près de la fenêtre et prit place avec son fils sur le canapé qui lui faisait face.

Le soleil couchant traversait le salon de façon délicate. Une belle fin de journée pensa Brautigan avant de commencer son récit.

- Je ne suis pas l'homme que tu crois. Mon vrai nom est Doug Brautigan. Je suis général dans l'armée de la Fédération, organisme qui régit la vie de milliards de citoyens répartis dans la galaxie. A une certaine époque, on m'a affecté en mission de surveillance sur Amérique, monde barbare où le racisme, le machisme, l'intolérance étaient les valeurs de cette société arriérée. Je n'aurais jamais cru y demeurer plus d'une année, pourtant j'y suis resté beaucoup plus longtemps. La raison c'était toi.

- Et ton départ, c'était lui ? répliqua aussitôt Emily.

Le jeune garçon fit un sourire à Brautigan. Il ne comprenait pas le sens de ces dernières paroles, mais savait qu'on parlait de lui.

- Je ne savais pas que tu étais enceinte. Peut-être serais-je resté si je l'avais appris.

Il lissa sa moustache et se perdit en lui-même.

- Mais peut-être pas, ajouta Emily. Tu sais, je n'ai jamais cru à tes prétendues origines paysannes. Il y avait en toi quelque chose de conquérant. Et, de toute façon cela ne change rien. Tu ne peux pas revenir comme ça et espérer que tout redevienne comme avant.

- Je n'en ai pas l'audace, je suis seulement venu te protéger

des troubles qui secouent Amérique. Ne te fie pas au calme relatif qui règne à Chicago. La guerre n'en est qu'à ses débuts. Le pire reste à venir.

- Me protéger ? se moqua-t-elle. Si j'ai réussi à survivre dans ce pays durant plus de cinq ans sans toi. Je ne crois pas que tu me sois d'une utilité quelconque.

- Ne sous-estime pas la menace qui pèse sur vous. Pense à ton enfant, dit-il.

Emily secoua la tête de façon désolée.

- Mon enfant, dit-elle en écho. Va-t'en.

Elle se leva, et lui indiqua la porte. Brautigan savait qu'il venait de commettre un impair irréparable, mais il ne pouvait voir en cet enfant, un fils qu'il aurait honteusement abandonné. Il se redressa à son tour et après un dernier regard, quitta l'appartement.

Quel idiot, s'injuria-t-il en redescendant l'escalier. Qu'avait-il vraiment cru en revenant ici ? Qu'il pourrait revivre comme avant ? Comme si ces cinq années passées en exil n'avaient jamais existé.

Brautigan eut une grimace désenchantée et ressortit de l'immeuble. Le soleil touchait presque l'horizon. La nuit n'allait pas tarder à envahir le ciel. Il chercha son cheval, mais eut la déconvenue de ne pas le trouver.

Il sortit du patio et fit quelques pas dans la rue. Des passants aux costumes typiques passèrent devant lui en l'ignorant totalement. Il était devenu un citoyen ordinaire. Il s'était à nouveau fondu dans le peuple d'Amérique.

Se faisant à l'idée qu'il ne retrouverait plus son cheval, Brautigan se mit en quête du premier hôtel venu afin d'y passer la nuit.

Le sable crissait sous ses bottes. Il aimait cette sensation de sentir la vraie terre sous ses pieds. Comme lui semblait loin la vie qu'il avait menée sur Sylane ! Sa maison, sa femme et ses deux enfants. Une autre vie.

Une main se posa sur son épaule. Par réflexe Brautigan se retourna et se mit en position de défense.

Un homme d'une quarantaine d'années se tenait devant lui. Habillé d'un poncho et d'un sombrero, il avait tout de la caricature d'un Mexicain. Un sourire éclairait son visage tanné par le soleil.

- Amigo, ça fait longtemps qu'on t'a pas vu dans le coin.

- Santiago ! s'exclama Brautigan. Qu'est-ce que tu fabriques ici ?

L'homme roula son cigare entre ses doigts et fit jouer les muscles de sa joue droite lui donnant un sourire tout particulier.

- J'attendais ton retour. Je savais que tu ne pourrais t'empêcher de venir la voir.

- Ça fait plaisir de savoir qu'il y a des gens sur qui l'on peut

compter.

Santiago hochait gravement la tête.

- Bien plus que tu ne peux le croire, amigo. (Il lui passa un bras autour de l'épaule) Allons boire un verre. Ça nous rappellera le bon vieux temps.

Ils marchèrent jusqu'au *Bullet Saloon* et s'assirent au balcon. Santiago fit passer ses jambes sur la rambarde et posa son chapeau à terre.

Un bruit continu emplissait le saloon. Des joueurs de cartes, aux voyageurs de passage, tout le monde avait une bonne raison pour fréquenter ce genre d'endroit. Sans oublier la plus importante, se rincer l'œil sur les serveuses aux tenues aguichantes.

- De belles poulettes qu'on trouve, n'est-ce pas ? Pourquoi tu t'es barré, Gary ?

Que répondre ? se demanda le général. Santiago avait été l'une des rares personnes qu'il pouvait qualifier d'ami. Un être étrange au paraître rustre mais à l'intelligence fine et avisée.

- Besoin de changer d'air.

Santiago se mit à rire et secoua la tête.

- Aïe ! Mauvaise réponse, général, dit-il en lui faisant un clin d'œil.

Brautigan posa sa main sur sa cuisse, prêt à dégainer.

- Non, amigo. Si j'avais voulu te tuer, ça fait des années que tu pourrais être entre quatre planches.

- Qui es-tu ?

- Quelqu'un qui te veut du bien. A l'heure qu'il est, tes amis sont en train de se faire écharper par les miens. La guerre a bel et bien commencé.

Des gouttes de sueur dégoulinaient du front de Brautigan. Il sortit un cigare de sa poche et l'alluma. Une bouffée de fumée s'échappa peu après de ses lèvres serrées.

- Pourquoi me laisser vivre ?

- Parce que tu as de la chance de m'avoir comme ami. Je crois que tu n'es pas comme la majorité de tes semblables. En d'autres temps, j'ai la pertinence de croire que tu aurais été de notre côté.

Un ventilateur éparpilla mollement la fumée que produisaient leurs cigares. La musique résonnait de plus belle.

- Pour qui travailles-tu ? demanda Brautigan.

Santiago fit une moue énigmatique et appela une serveuse.

- Apporte-nous deux tequilas ma belle, et si tu es gentille tu auras un joli pourboire.

La fille lui adressa un sourire et repartit en faisant onduler son splendide postérieur.

- Je suis un des rares survivants du dernier génocide

connu.

- A ma connaissance, il n'y a pas eu de génocide depuis plusieurs siècles.

- Tout à fait exact, répondit Santiago en frottant ses joues râpeuses.

Brautigan fixa son regard droit dans les yeux de son interlocuteur. A quoi jouait-il ? Qu'insinuait-il ? Qu'il était vieux de plusieurs siècles ?!

- Je ne crois pas à la réincarnation, dit-il.

- Alors, c'est que tu as séché pas mal de tes cours d'histoire.

- Je ne crois pas.

L'atmosphère se fit plus lourde. Brautigan tira sur son cigare.

- As-tu entendu parler de Hsiang Li Tung ?

Ce nom titilla la mémoire du général sans pour autant lui fournir une réponse claire.

- J'ai peut-être séché plus que je ne le croyais.

Santiago partit d'un nouveau rire sonore et guttural.

- Oui, beaucoup sont dans ton cas. Amnésie collective peut-être, dit-il avant de reprendre sur un ton plus amer. Il est notre père à tous. Celui qui nous donna la conscience de soi. Celui qui changea un vulgaire assemblage de composants électroniques en des machines pensantes...

- Des robots ! le coupa Brautigan stupéfait.

- Androïdes, rectifia Santiago. Hé oui, nous sommes plus difficiles à abattre que vous ne l'aviez espéré.

Le cerveau de Brautigan se mit à fonctionner à plein régime. Un début d'explication aux tous derniers événements était en train de se mettre en place au cœur de son cortex cérébral.

- Vous avez organisé la révolte des planètes limites.

Santiago hocha la tête.

- Vous êtes coupables de milliers de morts.

- C'est le lot de toutes les révolutions. La liberté a un prix, celui du sang de ses geôliers.

- Aucune cause ne mérite que l'on tue pour elle.

Santiago se pencha en arrière sur sa chaise, et fit un geste de dénigrement de la main.

- Un général de l'armée qui dit ça ? ironisa-t-il. Restons crédibles, je t'en prie.

Brautigan n'essaya pas d'argumenter. Même s'il croyait que la discussion était l'arme des justes, il savait néanmoins que ce n'était que pure théorie. La réalité impliquait que l'on use de moyens beaucoup plus expéditifs qu'une réunion autour d'une table.

- Que cherchez-vous ? En quoi la guerre au sein des planètes limites va vous permettre de revendiquer une

réhabilitation de votre statut ?

- Nous ne cherchons pas à être réhabilités par qui que ce soit. Il n'y a pas matière à discussion possible. Nous avons payé le prix du sang. Maintenant c'est à vous de vous soumettre à notre volonté, s'emporta Santiago avec véhémence avant de reprendre sur un ton plus bas. Nous ne cherchons qu'à vivre parmi l'humanité en toute liberté. Voilà notre seul et unique objectif.

Quelques jours auparavant il se serait moqué de quiconque lui tenant de tels propos.

La Fédération avait le monopole du pouvoir militaire. Personne dans la galaxie ne pouvait rivaliser avec ses flottes et son armement.

A présent, le doute s'insinuait dans son esprit. Les faits étaient bien là. La Fédération devait subir cette attaque d'un genre nouveau.

Quelles étaient les forces en présence ? Combien d'androïdes avaient pu survivre à leur élimination, des siècles auparavant ? Où se trouvait leur repaire ? Comment avaient-ils pu échapper à la vigilance des services secrets durant de si longues décennies ?

Brautigan ne craignait pas une défaite face aux forces rebelles, mais il comprenait néanmoins qu'il ne fallait pas prendre à la légère la menace androïde.

Des fanatiques prêts à tout, se dit-il. Et il savait que cette sorte de personnages étaient capables de beaucoup plus de nuisances qu'un simple soldat de carrière, seulement motivé par sa solde à la fin du mois.

- J'imagine que tu te poses un certain nombre de questions, le jugea Santiago alors que la serveuse déposait deux tequilas à leur table.

- En effet. Si tu voulais y répondre...

Santiago fit balloter son index de droite à gauche.

- Non, je t'en ai déjà trop dit. J'espère désormais que tu comprendras que ma situation est liée à la tienne. Si tu t'enfuis, je suis un homme mort. J'ai pour mission de te ramener avec moi, cependant je ne te forcerai pas.

- Tu veux que je te suive aveuglément ? Tu crois que je vais me livrer aussi facilement à l'ennemi ? se moqua Brautigan.

Il prit son verre et en avala le contenu cul sec. Son gosier s'échauffa aussitôt et cela provoqua un toussotement agréable.

- Je ne crois pas que tu aies bien saisi le choix que je te propose : soit tu tentes de t'enfuir et nous sommes tous les deux morts, soit tu me suis et nous pouvons espérer être encore en vie à la fin du conflit. Moi, toi, mais aussi Emily et Sam, ton fils, ajouta Santiago afin d'éviter toute discussion possible.

Evidemment, il le tenait par sa chair et par son âme.
Brautigan haussa les épaules et s'avoua vaincu.
A peine commencée, la guerre était déjà finie pour lui.
Il venait de trahir ce en quoi il croyait le plus : son armée. Une désertion peu glorieuse.
Il tourna la tête vers la droite et attira le regard d'une serveuse.

- Que puis-je pour vous ?
- Deux autres tequilas, dit Brautigan. Ou plutôt, apportez-nous une bouteille.

- 8 -

Bavière

La nuit s'était installée sur Hambourg. Une myriade de véhicules aux formes étranges et hétéroclites survolaient la capitale de la Fédération. Assis aux commandes de son appareil, le conseiller Marshall était atterré. Cela faisait désormais plus de deux semaines que leurs premières unités avaient posé le pied sur les planètes limites, et toujours cette même question : qui était à l'origine de ces événements ?

Il avait cru que très vite leur ennemi se dévoilerait une fois que leur engagement dans le conflit serait clair. Pourtant rien ne s'était produit. Se pouvait-il que ce se ne soit que pure coïncidence ? Que la rébellion simultanée sur quinze planètes ne soit que le fruit du hasard ? Impensable.

Usant de son droit de passage, il dirigea son appareil hors des couloirs aériens publics.

Marshall passa la main dans ses cheveux et soupira lentement. Il rêvait de plus en plus souvent de pouvoir n'être qu'un simple citoyen anonyme.

Il ne put s'empêcher de repenser aux paroles que son fils lui avait adressées quelques semaines auparavant. Peut-être n'était-il qu'un être égocentrique épris de puissance et de pouvoir ?

Marshall ferma les yeux et sombra dans un sentiment de tristesse. L'image de Doryan lui écorchait l'âme. Ce fils qu'il avait, malgré lui, envoyé à la mort. Car cela ne faisait plus de doute : les chances de survie d'un novice sur cette planète barbare étaient inexistantes.

Une sonnerie le sortit de sa torpeur. Il était presque arrivé. Le

ministère de l'Extérieur était en vue. Il fallait qu'il reprenne ses esprits.

Marshall se força à sourire et rajusta sa cravate. Peu importaient ses sentiments, le destin de la civilisation était en train de se jouer, et il ne pouvait se dérober à son devoir.

Quoi qu'il lui en coûtât, il devrait comme toujours tirer le meilleur de lui-même pour le bien de l'humanité.

Atlan.

Un vent puissant lui fouettait le visage. Debout à la proue de la chaloupe, Doryan se tenait prêt à envoyer son harpon dans les flancs de la bête.

Après deux journées à stagner dans des eaux calmes, ils avaient été enfin récompensés de leur long voyage. Un groupe de baleines avait fait son apparition. Aussitôt les hommes du capitaine Volgod avaient mis les chaloupes à la mer et la chasse avait commencé.

Resté auprès d'Anastasia, Doryan avait été fasciné par cette traque impossible de David contre Goliath.

Volgod lui avait proposé de s'y essayer et c'est avec une forte émotion qu'il avait accepté la chance qui lui était offerte de se battre contre ce monstre de plusieurs tonnes.

- Regarde comme elle est belle, dit l'un des marins qui partageaient son embarcation.

Doryan était hypnotisé par le mammifère des mers. Longue de près de quinze mètres, la baleine tentait de leur échapper, mais les bras d'une dizaine de rameurs suffisaient à garder la distance.

Des oiseaux piaillaient tout autour d'eux. L'aube pointait à l'horizon. À bâbord, le ciel était d'un noir de jais, alors qu'à tribord le ciel était coloré d'une délicate couleur pêche.

La chaloupe se rapprocha du cétacé. Le moment fatidique allait arriver. Il arma son bras, prêt à tirer.

La baleine cracha un filet d'eau par son évent.

- Ne tarde pas trop, on commence à fatiguer ! hurla un marin dont les muscles puissants faisaient claquer les rames dans cette eau encore sombre.

Doryan focalisa son regard sur un point précis de la baleine et sans coup férir lança son harpon avec une force décuplée par l'adrénaline qui coulait dans son sang.

La lame s'enfonça et se fixa dans les chairs de l'animal qui partit dans une course folle. La corde reliant le harpon à la chaloupe se tendit et

l'esquif fut traîné dans le sillage de la baleine.

Doryan perdit l'équilibre et tomba en arrière.

- Bien visé, le Français, le félicita un marin qui lui céda sa place.

Le marin se mit à la proue et arma un deuxième harpon. La baleine se trouvait à près de sept mètres devant eux, et pourtant l'homme n'hésita pas un instant. Il gonfla le torse, bandit ses muscles et lança le harpon qui fendit les airs et alla se planter tout près de celui de Doryan.

L'homme leva le bras et poussa un cri de victoire. Tous les autres marins applaudirent et commentèrent gaiement cette nouvelle prise.

A présent, blessée en deux points, la baleine peinait de plus en plus dans sa fuite désespérée, et bientôt, s'arrêta d'épuisement. Elle mourut quand son cœur, vidé de son sang, rougissant l'océan autour de son grand corps inanimé, cessa de battre.

Le baleinier se rapprocha de leur position et les marins s'occupèrent de la hisser à bord. Doryan assista en simple spectateur à la suite des opérations qui demandaient une technique adéquate et délicate.

Quand il eut rejoint le pont supérieur, il alla retrouver Anastasia qui regardait les hommes du navire qui commençaient à débiter l'animal en morceaux.

- Mon père ne pensait pas que vous réussiriez à la toucher, lui dit la petite fille. Mais moi j'étais sûre que vous ne la rateriez pas.

Doryan sourit tendrement.

- Moi-même, je n'étais sûr de rien. Je dois plus à la chance qu'à mon talent d'avoir trouvé ma cible.

Anastasia fit une moue de désapprobation.

- Je suis certaine que vous pourriez devenir un grand marin, si vous le vouliez.

Une fois de plus l'enfant revenait à la charge. Elle espérait de tout cœur qu'il ne les quitte pas une fois la campagne de chasse terminée.

- Peut-être, malheureusement je ne suis pas en position de choisir mon destin. Il est des affaires que je dois régler en France et qui m'interdisent de rester plus que prévu en Russie.

- Alors on ne vous reverra plus jamais ?

Il se baissa vers elle et lui prit ses petites mains entre les siennes.

- Je te promets que je reviendrai te voir aussi souvent que possible.

La promesse ne sembla guère convaincre Anastasia qui se jura de revenir à l'attaque dès que possible.

- Ouvrez ces fenêtres, tonna le lieutenant Dawson qui se bouchait le nez avec un mouchoir.

- Tout de suite, répondit le sergent Ling.

Dawson et trois autres fonctionnaires de police venaient de forcer la porte de cette misérable chambre située en plein Jungle Corner. Une musique assourdissante provenait de la chambre d'en face. La nuit n'était jamais silencieuse dans les bas-fonds d'Héliopolis.

Le lieutenant se posta au-dessus du corps sans vie et ferma les yeux de la victime. Un trou béant avait perforé la tête envoyant le sang maculer d'un rouge, à présent opaque, la tête et le cou de Wallace. Dawson aperçut alors une marque. Une signature ?

- Appelez une ambulance qu'on fasse une autopsie.

Un flash illumina la chambre. Un des sergents prenait des photos. Même si tout démontrait qu'il s'agissait d'un suicide, aucune mort de policier ne pouvait être close sans un minimum d'investigation. Si effectivement le sergent Wallace tenait encore un revolver dans sa main, il restait cependant à prouver qu'il s'était lui-même tiré une balle dans la tempe.

- Pourquoi il a fait ça ? demanda le lieutenant Harris.

Dawson haussa les épaules. Il n'avait aucune réponse à fournir. Si ce n'est des doutes. Des suicides au sein de la brigade criminelle étaient chose courante, pourtant au fond de lui il était persuadé que le sergent Wallace n'était pas du genre à mettre un terme à ses jours. C'était un coriace.

Placardée sur le mur de l'immeuble qui jouxtait la chambre, une publicité projetait un éclairage bleuté du plus mauvais effet.

Par pure formalité, Dawson ouvrit les tiroirs et les placards, mais rien de pertinent n'attira son regard d'expert. Il savait que la solution ne résidait pas entre ces quatre murs.

- Continuez à fouiller sans moi, dit-il à ses subordonnés.

Le sergent Baïko lui jeta un regard de biais mais s'abstint de tout commentaire. Tout le monde avait appris à connaître le mauvais caractère de ce flic venu de Néron.

Une fois ressorti de l'hôtel, Dawson s'engouffra dans son véhicule et prit la direction de la Conception Corporation. Il en avait plus qu'assez de ces mystères. Son affectation à Héliopolis était presque arrivée à son terme. Il lui fallait à tout prix avancer s'il voulait espérer qu'on lui laisse quelques jours de plus pour démêler cette histoire.

De grosses gouttes de pluie se mirent à frapper la vitre du cockpit. L'orage annoncé s'abattait sur la ville.

Dawson sortit une cigarette et l'alluma. Il fit le point sur tout ce qu'il savait et dut s'avouer une fois de plus qu'il ne possédait que peu d'éléments.

Qui tirait les ficelles de toutes ces affaires ? Roseta Ming ou son alter ego du Groupement, Genievre Kanz ? A moins que ce ne soient les partis politiques, ou les empires mafieux ?

Dawson inhala une bouffée de fumée, et hocha la tête de découragement.

Eden

- Je suis content de vous revoir, dit Drake.
- Je ne vois vraiment pas pourquoi, répliqua Wilson.

Les deux hommes se trouvaient dans un des réfectoires de la station orbitale. L'astre géant brillait derrière la baie vitrée qui les séparait du vide interstellaire. De nombreux androïdes mangeaient tout autour d'eux sans leur prêter la moindre attention.

- Parce que derrière vos manières rustres gît une personne tout à fait respectable. Je n'ai que de bons souvenirs des journées que nous avons passées ensemble.

Wilson sonda de son regard le robot qui lui faisait face. Comment cette machine pouvait-elle penser qu'il puisse l'apprécier ? Ne comprenait-il pas que pour lui, il n'était qu'un amas de silicium et que peu importait que son corps soit fait de chair, son cerveau n'était que composants électroniques qui n'avaient pas de place pour une âme ?

- Que me voulez-vous ?

Drake sourit et s'étira lentement.

- Rien de plus que vous parler.
- Vous n'arriverez à rien. Si vous pensez m'apitoyer sur votre cas, vous pouvez vous retirer, monsieur Drake.

Un profond rire s'éleva d'une table voisine. Wilson détourna le regard et comprit qu'il n'était en rien la cause de l'hilarité.

Des machines qui rient entre elles. Absurde comportement simiesque !

Drake arrêta une serveuse et lui demanda de lui apporter un café, puis

il posa ses deux coudes sur la table et croisa les bras.

- Je comprends que vous puissiez ne voir en nous que de simples robots, mais toutefois je trouve fort désagréable la façon dont vous nous traitez. Ce n'est pas parce que nous n'avons pas d'âme que nous ne méritons pas votre respect. Que pensez-vous de la cruauté envers les animaux ?

Un débat théologique avec un inculte, soit, pensa Wilson qui se faisait une joie de remettre à sa place ce robot.

- Une malignité inspirée par les plus bas instincts de l'homme.

- Pourtant les animaux n'ont pas la conscience de soi. En quoi leur infliger des souffrances serait-ce signe de perversion ?

Wilson secoua la tête de dénigrement.

- L'animal n'est pas en cause, mais l'homme qui le maltraite. Faire souffrir un animal en éprouvant du plaisir à l'idée que la bête à conscience de sa douleur est une preuve d'un attrait pour le mal.

Wilson n'était jamais tombé dans la compassion irraisonnée qu'avaient certaines personnes envers les animaux. La nature que Dieu avait créée était ainsi faite : les animaux ne connaissaient aucun sentiment de culpabilité. Ils n'agissaient que dans l'unique but de répondre à leurs instincts sans chercher à les refréner. Tout l'inverse de ce que devrait être un être humain.

- Dans ce cas, que pensez-vous des hommes qui ont détruit des millions de boîtes de conserve en prenant plaisir à nous détruire ?

Evidemment, se dit Wilson qui avait compris depuis le début le cheminement de pensée de son interlocuteur.

- Si tel a été le cas alors je condamne sans la moindre hésitation leurs actes, mais je peux d'ores et déjà vous affirmer qu'à l'inverse, en ce qui concerne l'Eglise catholique, c'est elle qui demanda l'arrêt de la mise en service des robots, et cela dans le seul souci de cesser d'utiliser des êtres de chair à de basses expériences industrielles.

La serveuse déposa un café devant Drake qui saisit aussitôt sa tasse.

- Peut-être votre Eglise, mais pas vous, frère Wilson. Nierez-vous éprouver du plaisir à me faire comprendre que je ne suis pas digne d'entrer dans le royaume de Dieu ?

- Je ne le nie pas, mais je n'ai jamais prétendu être quelqu'un de parfait.

Drake secoua la tête en souriant.

- Vous êtes un sacré personnage. J'espère que je ne regretterai jamais de vous avoir sauvé la vie.

Wilson ne dit rien. Il comprenait la rancœur de Drake. Si une partie de

lui avait envie de lui dire toute sa reconnaissance, une autre lui criait que le moindre relâchement dans sa position lui ferait perdre tous ses repères. Il ne devait pas céder à la tentation. Le diable savait user de toutes les voies pour atteindre les meilleurs d'entre eux.

Il ferma les yeux, et récita intérieurement un Pater.

- Au fait, je voulais vous dire, nous allons quitter la station dès demain. Soyez prêt à dix heures, je viendrai vous chercher.
- Où allons-nous ? demanda Wilson qui rouvrit les yeux.
- En enfer, conclut Drake. Au revoir.

Il se leva et partit sans se retourner. Désolé de n'avoir su infléchir un tant soit peu la position de ce frère qui s'acharnait à renier ce qu'il était réellement : un androïde comme lui.

Atlan

La clarté d'une des lunes d'Atlan traversait la fenêtre de la chambre pour se poser sur le corps immobile de Delphine.

Allongée sur le lit d'une modeste chambre d'une auberge rustique, elle se sentait sereine.

Une silhouette masculine s'approcha d'elle. Le manque de lumière lui donnait un aspect spectral qui l'envoûtait plus qu'il ne l'effrayait. Rostov s'assit près d'elle. Delphine sentit son cœur se mettre à battre plus rapidement. Le moment était enfin venu.

Une main se posa sur ses chevilles, et elle put la sentir chercher son chemin sous la jupe qui les recouvrait. Le contact de cette main chaleureuse sur sa peau innocente lui procura un frisson de plaisir délicieusement enivrant.

Elle inspira profondément. Un feu brûlant était en train de prendre possession de son corps. Et alors que la main avait presque atteint la périphérie de son intimité, elle se retira soudainement pour se poser avec douceur sur un de ses seins couverts par la fine épaisseur d'un corsage de toile légère. Ses mamelons se durcirent aussitôt.

Rostov se pencha plus en avant et vint poser un baiser sur les joues de Delphine. Puis leurs lèvres se soudèrent dans un élan gracieux d'une délicatesse extrême. Un nouveau frisson lui parcourut le corps.

Il s'allongea sur elle, et la fit basculer sur lui. Des mains viriles mais tendres commencèrent à retrousser son caraco dévoilant les attraits de sa féminité pris dans un bandeau de dentelle soutenant sa gorge palpitante. Un instant plus tard ses seins s'échappaient de ce carcan, désormais trop étroit. Rostov s'était dévêtu jusqu'au torse, et ses pectoraux lui frottaient doucement la poitrine.

Une main chaude et bienveillante lui caressait les cheveux, tandis que l'autre descendait le long de ses reins, s'attardant sur ses fossettes.

Après quelques minutes d'un tel plaisir, Rostov défit les nœuds de sa jupe et la fit glisser avec lenteur et habileté. Il la déposa près du lit, puis il se débarrassa de ses propres vêtements.

Il se rapprocha de Delphine et lui ôta le dernier rempart de sa virginité. Il enfouit sa tête entre ses jambes.

Une onde de plaisir la traversa. Tout son corps tressaillait. Une fulgurance de bonheur la submergea bientôt et elle ne put s'empêcher de laisser échapper un cri de jouissance.

Satisfait, Rostov cessa ses caresses buccales, et présenta sa virilité près de son antre humide.

Delphine retint sa respiration. Elle avait entendu tant d'histoires sur la première fois. Une douleur terrible, du sang qui coulait sans s'arrêter, mais aussi tout l'inverse.

- N'ayez crainte, jamais je ne vous blesserai, dit Rostov qui s'empala soudainement en elle.

Cette fois-ci, ce fut un grand cri qui s'échappa de ses lèvres. Pourtant très vite la force de son désir lui fit oublier la douleur pour ne retenir que l'immense plaisir.

Oubliant toute pudeur, elle émit, sans aucune honte, de longs râles en guise d'encouragement à l'adresse de son partenaire déchaîné.

Elle acceptait toutes les nouvelles positions, se laissant guider par Rostov qui se montrait un véritable expert de la chose.

- Continuez, souffla-t-elle alors qu'il la mettait en levrette.

Il la perfora avec ardeur et entama une danse rythmée par les mouvements de son bassin. Dans un dernier orgasme synchronique, les deux amants conclurent leurs ébats. Ils s'étalèrent sur le lit, enlacés.

Les yeux clos, Delphine sentait son souffle sur sa joue. Elle lui caressa son dos ruisselant de sueur.

- Je vous aime, monsieur De Gustin.

Rostov sourit et passa un doigt sur son front puis descendit sur ses lèvres.

- Chut, souffla-t-il avant de l'embrasser d'un fougueux baiser.

Elle s'endormit dans ses bras pour se retrouver quelques instants plus tard dans un de ses rêves étranges où les bateaux volaient dans les cieux.

Kigoma

La végétation se faisait de plus en plus dense. Le capitaine Boxoen et sa patrouille avaient de plus en plus de mal à progresser dans cette jungle infernale.

Cela faisait une semaine qu'ils avaient décidé de suivre le chemin du « Pèlerinage » qu'avaient emprunté le général Clint et ses hommes. Mais depuis que le soldat Wang avait découvert une marque dans un arbre, ils avaient changé de direction. Boxoen avait eu vite fait de reconnaître ce signe militaire.

Dès lors, ils avaient suivi les indications régulières laissées par le général. Pourtant depuis près de deux jours aucun autre indice de son passage n'avait été trouvé.

- Il faudrait tout raser, cracha le soldat Calvino.
- Mais que foutent les renforts ? enchaîna Sindh.

Boxoen s'arrêta, enleva sa casquette et s'essuya le front du revers de la main.

- Ils font ce qu'ils peuvent. Il est impossible de se poser dans cette jungle, leur seul moyen de nous rejoindre est la voie terrestre.
- On aurait dû prendre des lasers ! se plaignit Robinson
- Dès que nous aurons le feu vert, valida Boxoen.

Malgré ses demandes à répétition auprès du général Fousteau, chaque fois, un refus catégorique lui avait été adressé. La Fédération ne pouvait traiter Kigoma comme une vulgaire planète limite.

Utiliser des méthodes contraires aux bonnes mœurs écologiques aurait pu pousser d'autres planètes, tentées par l'indépendance, à s'opposer au gouvernement central qui régissait la vie de deux cent cinquante mondes.

- Ouais, jamais, quoi ! fit la soldate Banko qui avait à cœur de résoudre cette énigme.
- Bon, et si on reprenait la marche ? dit Landrop. Ce n'est pas en ergotant sur des regrets qu'on va sauver nos camarades.

Boxoen lui posa la main sur l'épaule.

- Bien parlé. Allez, on continue.

La journée ne faisait que démarrer et une longue marche les attendait. Aidés de leur machette, ils reprirent leur progression chaotique au sein de cette jungle hostile.

Terre.

L'homme qui se faisait appelé le Seigneur des Ténèbres se tenait debout devant les membres de l'assemblée cléricale. Il posa son regard sur chacun des cardinaux et leur fit baisser les yeux les uns après les autres.

Il se mit à circuler autour d'eux. Assis à l'une des tables qui avaient été installées dans une des salles enfouies sous le palais des doges, les cardinaux savaient qu'ils ne pourraient échapper au courroux de leur maître.

De hauts piliers de marbre soutenaient une voûte peinte par un artiste du XXII^{ème} siècle. Des appliques disséminées avec soin sur les parois de la salle l'éclairaient parcimonieusement. Quant à la table autour de laquelle s'étaient réunis les hommes d'Eglise, elle avait été travaillée dans le tronc d'un érable centenaire.

- Ainsi vous l'avez laissé échapper, dit Dominati.

Personne n'osa fournir la moindre excuse.

- Cardinal Vouhé, j'aimerais entendre votre version des faits.

L'homme d'Eglise se racla la gorge et leva les yeux.

- Notre commando n'était pas prêt, mon Seigneur. Nous pensions avoir le temps.

Un grand rire lugubre éclata, Dominati se rapprocha du Cardinal.

- Ne vous avais-je pas prévenu qu'il ne fallait pas présumer de la force de mon frère ?

Un lourd silence envahit l'espace. Aucun des cardinaux ne vint à la défense de leur confrère. Chacun savait qu'il faudrait un bouc émissaire. Aucune erreur ne devait rester impunie. Une bonne justice trouvait toujours un coupable.

- Oui, mon Seigneur, mais je n'aurais jamais imaginé qu'il tente cet acte insensé.

La lumière sembla baisser d'intensité. Des ombres apparurent dans la pièce. Les gorges s'asséchèrent. La tension était palpable. Dominati défit le nœud qui retenait sa cape et avec une nonchalance calculée la déposa sur un meuble.

Il revint vers le cardinal Vouhé, et soudain, d'un geste d'une rapidité inhumaine, il l'attrapa par le cou et le souleva de son siège.

Il fit quelques pas et tenant toujours le cardinal à bout de bras, il darda sur lui un regard à glacer le sang du plus téméraire des hommes.

- Vous manquez d'imagination, très cher. Vous n'êtes pas digne de la confiance qu'a placée en vous, le Nouveau Dieu.

Un gargouillis s'échappa des lèvres du supplicié. Les autres cardinaux étaient pétrifiés d'horreur. Le mal dans toute sa puissance se révélait à leurs yeux. Par-delà la force physique de l'homme, ils sentaient tous qu'une force bien supérieure résidait à l'intérieur de cet être dont ils ne savaient rien.

La poigne se fit plus ferme, et bientôt des craquements d'os raisonnèrent sous les voûtes. Du sang s'écoula par la bouche et le nez du cardinal dont le seul signe de vie était le battement incontrôlé de ses jambes qui pendaient dans le vide. Un dernier craquement retentit. Les yeux se révélsèrent dans leurs orbites. Le corps désarticulé du cardinal fut jeté au sol.

- Débarrassez-moi de lui. Que l'on prenne son cerveau et qu'on en nourrisse le Nouveau Dieu.

Des ombres tapies dans les recoins de la pièce firent irruption au grand jour et s'empressèrent de transporter le corps dans une autre salle où serait décérébré Vouhé, afin de procéder à son assomption.

- Il est impératif que vous retrouviez l'Œil de Dieu.

- Nous nous y employons, mon Seigneur. Mais nous avons si peu d'indices, émit faiblement le Cardinal Carillo qui n'avait osé dire qu'il n'en avait aucun.

Dominati lui sourit et révéla ses deux incisives qui semblaient irradier d'une lumière intérieure. Un frisson glaça l'échine du Cardinal. Le diable en personne, se dit-il en sachant pourtant que le Nouveau Dieu pouvait entendre chacune de ses pensées.

Dominati ferma les yeux et se mit en transe. Au bout d'un terrible effort, il parvint à le sentir.

Oui, se dit-il en affinant le contact. Tu as fui, comprit-il. Il éleva sa concentration, et malgré la douleur qui lui vrillait les tempes il réussit à localiser son frère.

- Je sais où il se trouve. Ne me décevez pas ou bien il vous en coûtera, les menaça-t-il avant de leur révéler l'endroit où résidait Extanza.

- A demain, William, dit John Elliot en passant devant le bureau du réceptionniste.

Il s'engouffra dans l'ascenseur et regarda sa montre. Il était dix-neuf heures trente. Soit une demi-heure avant l'heure de son rendez-vous. Il

fit une moue et rajusta sa cravate.

L'ascenseur descendit les cinquante étages qui séparaient les bureaux de la Weston & Gardner compagnie de l'accueil principal du building. La porte s'ouvrit. D'un pas rapide il quitta le bâtiment, et se mit en bout de trottoir.

Un flot de voitures circulait dans Manhattan. Il scruta les véhicules et n'eut pas longtemps à attendre avant d'apercevoir la carrosserie d'un taxi jaune. Il le héla d'un grand mouvement du bras.

- Vous allez où ?
- 152, Broadway avenue.

Le chauffeur hocha la tête. Elliot s'assit à l'arrière et posa son attaché-case à ses côtés.

- Vous allez voir « Roméo & Juliette » ?
- Oui, répliqua Elliot d'un ton sec.

Il n'avait aucune envie d'entamer une conversation avec cet homme. Il ferma les yeux et usant d'une technique de relaxation, il évacua tout le stress emmagasiné durant la journée.

Les rues défilèrent les unes après les autres. Richement éclairé, New York était toujours cette grosse pomme au mélange de modernité et de classicisme.

Du fait de l'interdiction de survoler les villes de la Terre, classée au patrimoine de l'univers par l'UNESCO, les moyens de locomotions intra-urbains n'avaient guère évolués depuis le XXIème siècle.

Bus, voitures, vélos, et métros formaient les moyens privilégiés de la population new-yorkaise.

- Voilà, ça vous fait cinquante dollars, dit le chauffeur de taxi quand ils furent arrivés à destination.

Elliot sortit sa carte et l'inséra dans la fente du boîtier de paiement. Il sortit du véhicule, et se retrouva dans le tohu-bohu d'une des avenues les plus fréquentées de la mégapole. Des files d'attente bordaient les trottoirs.

Il se dirigea vers le Empire Theatre et aperçut Gina Livingston qui, vêtue d'un tailleur du plus grand chic sur lequel elle portait négligemment un manteau souple, lui fit oublier en un instant tous ses soucis.

- Bonsoir, Gina, j'espère que je ne vous ai pas fait trop attendre, dit-il en lui serrant la main.
- Du tout, je viens juste d'arriver, répondit-elle avec un sourire radieux.

Ils se mirent en queue de file, et discutèrent de tout et de rien.

Elliot l'avait rencontrée le week-end précédent sur un des courts de tennis du centre omnisports situé près de Madison Square Garden. Ils avaient très vite sympathisé et s'étaient trouvé un certain nombre de points communs, tels leur goût pour les comédies musicales et le fait

d'être encore célibataire à l'approche de la quarantaine.

Ils laissèrent leurs pardessus au vestiaire et pénétrèrent dans le théâtre. Elliot avait réservé deux places dans une des loges au premier balcon. Malgré un prix exorbitant, il avait payé sans rechigner.

Chef de projet au sein de la branche Recherche et Développement d'une des plus grandes entreprises d'ingénierie, il faisait partie de la upper-class new-yorkaise et dans une certaine mesure pouvait dépenser sans compter.

- Il paraît que c'est le meilleur spectacle de Broadway depuis la reprise de « La Fureur de vivre » par Samuel Harley, dit Gina quand ils furent assis à l'abri de leur loge.

- J'ai lu une critique dithyrambique de Margaret Sherwood dans le Variety. Robert Lumley y est parfait dans le rôle de Roméo.

Gina lui sourit et soudain les lumières s'éteignirent. Le spectacle n'allait pas tarder à commencer. Le murmure de la salle se mit en sourdine. Le rideau se leva.

Armés d'une épée et d'un bouclier, Samtpon et Grégory se tenaient sur une place de Vérone. La représentation commença.

Les différents protagonistes étaient aussi bons chanteurs que danseurs. La mise en scène était sublime.

Dénigré durant plusieurs décennies par l'intelligentsia américaine, Shakespeare retrouvait un second souffle dans cette adaptation tout à fait remarquable.

Elliot était véritablement sous le charme qu'il en oublia presque la raison de sa présence en ces lieux. Mais au début du second acte, il passa d'un geste naturel son bras autour des épaules de Gina qui se laissa faire. Elle posa doucement sa tête au creux de l'épaule de son cavalier et se laissa caresser tendrement les cheveux.

- C'était purement magnifique, je ne sais comment vous remercier pour ce spectacle, dit Gina à la sortie du théâtre.

- Oh, il n'y a pas de quoi, c'est moi qui devrais vous remercier d'avoir accepté de m'accompagner, répondit Elliot qui ajouta. Vous passez boire un dernier verre chez moi ?

Gina sembla hésiter quelques instants. Puis elle prit une décision.

- Cela aurait été avec plaisir, mais je dois me lever tôt demain. Plus tard dans la semaine, peut-être. Que diriez-vous de vendredi ?

Elliot cacha sous un sourire sa profonde déception.

- Parfait.

Gina appela un taxi. Elliot lui ouvrit la portière et l'aida à monter.

- Merci encore. A bientôt, dit Gina quand elle fut installée.

- A bientôt.

Le taxi s'en alla rejoindre le flot de véhicules qui embouteillaient cette ville qui ne dormait jamais.

Elliot avait l'esprit à vif. Il avait tant espéré pouvoir la mettre dans son lit. Cela faisait près d'un mois qu'il n'avait pas fait l'amour.

Son attaché-case à la main, il déambula le long de Broadway avenue en maudissant la retenue toute féminine de ne pas s'abandonner à un homme le premier soir. Il héla enfin un taxi et rentra chez lui.

Arrivé devant son immeuble, son désir était toujours aussi pressant : il imaginait Gina déshabillée, gémissant de plaisir sous ses coups de boutoir. Comme il avait hâte d'être en fin de semaine !

Elliot entra dans le hall de son immeuble et tapa le code qui lui permit de prendre l'ascenseur. Cent onze étages plus tard, il en sortait pour se retrouver dans un couloir. Il alla à sa porte et l'ouvrit par identification rétinienne.

L'appartement faisait plus de cent mètres carrés, avec un salon qui donnait sur N.Y. et sa baie. Au loin, la statue de la Liberté se dressait sur son piédestal. La lune était au zénith.

Elliot prit son mémo, appela Pretty Girl et passa commande. Il se servit un verre de Bourbon et s'assit sur un des fauteuils en cuir du salon. Il baissa l'intensité de la lumière et mit la stéréo en marche. Un morceau de Pink Floyd se déversa dans la pièce.

Il s'endormit et c'est la sonnerie de son interphone qui le réveilla. Elliot répondit, et permit l'accès à l'immeuble.

Deux minutes plus tard, une jeune femme de toute beauté entra dans son appartement. Il l'aida à se débarrasser de son manteau et l'invita à le suivre jusqu'au salon.

- Vous prendrez un verre ?

- Oui, un Martini on the rocks, répondit-elle avec un sourire éclatant.

- Tenez, dit-il après avoir rempli deux verres. Comment vous appelez-vous?

- Grace, dit-elle avant de coller ses lèvres pulpeuses sur son verre d'alcool.

- Un nom qui vous va à ravir.

La jeune femme sourit et, le tirant par la cravate, l'invita à s'asseoir à ses côtés.

- John, vous faites quoi dans la vie ?

- Rien de bien intéressant. Je développe de nouvelles procédures pour l'utilisation du rayon laser. Il existe des

milliers de façons de traiter cette énergie très particulière. Mon travail consiste à trouver des applications que ma société pourra revendre à prix d'or à d'autres entreprises.

- Pourquoi êtes-vous seul, John ?

Elliot croisa les jambes de façon à cacher son début d'érection.

- Parce que j'ai eu le tort de croire que la réussite professionnelle était plus importante que la vie sociale. Je n'ai jamais eu le temps de me faire des amis, et encore moins de m'occuper à séduire une femme.

- J'admire votre franc-parler, vous n'êtes pas comme tous les autres, vous semblez avoir un cœur. J'apprécie, John.

La sueur commençait à perler aux tempes d'Elliot. Il se fichait de savoir si cela faisait partie d'un discours appris à l'avance ou d'un élan de sincérité. Il aimait simplement la façon dont elle lui parlait.

- C'est ce que j'aime à penser, dit-il avant de siroter son Martini.

- Eh bien, voyons voir si ce cœur bat pour moi.

Tout en plongeant son regard dans le sien, Grace lui ouvrit sa braguette et sortit son sexe de l'étroitesse de son slip.

- Pauvre chéri, il devait mourir de chaud, dit Grace en se penchant vers lui pour l'engloutir dans sa bouche.

La nuit fut longue et agitée. La fille était une vraie professionnelle, presque aussi douée que celle du mois précédent.

A la fin de leurs ébats, ils prirent une douche ensemble, puis après s'être rhabillée, la fille se dirigea vers la sortie. Sur le pas de la porte elle se retourna et lui fit son plus beau sourire.

- Merci, Grace, j'ai passé une excellente soirée, dit-il satisfait de ses services.

- C'est moi que vous remercie, John, dit-elle d'une voix suave.

Elliot s'approcha d'elle, lui prit la main et lui glissa un billet de cinquante dollars. Elle avait amplement mérité ce bonus.

Ils se jetèrent un dernier regard, et il referma la porte.

Vêtu de son pyjama, Elliot alla directement dans la salle de bains prendre un somnifère. La nuit allait être courte. Il n'avait pas de temps à perdre à ressasser cette nuit de plaisir.

Demain il pourrait tout à loisir, visionner les holos que les caméras cachées aux quatre coins de la chambre n'avaient pas manqué de filmer.

Il allait se mettre dans son lit quand on frappa à la porte. Il marmonna un juron et partit ouvrir. La fille avait dû oublier quelque chose.

- Bonsoir, John, je peux entrer ? demanda un homme à la stature imposante.

Elliot crut à une plaisanterie. Qui lui avait envoyé un boy ?

- Non, merci, il doit y avoir une erreur. Je ne suis pas du tout comme ça !

Il tenta de refermer la porte mais un pied glissé dans l'entrebâillement l'en empêcha. L'homme poussa la porte, et Elliot ne put résister à la pression. La peur s'insinua par tous ses pores.

- Que me voulez-vous ? Partez ou j'appelle la police. Cet immeuble est sous surveillance ! paniqua Elliot. Qui êtes-vous bon sang ?!

L'homme entra et referma la porte derrière lui.

Elliot recula vers le salon.

- Je suis votre nouvel employeur, dit Extanza en affichant un sourire carnassier.

Bavière

Marshall était exténué. Il avait passé toute la journée ainsi que la soirée à lire les rapports qui lui parvenaient de centaines de sources d'informations différentes, et tout ça pour en revenir à la case de départ : pas le moindre indice sur l'identité de leur ennemi.

Il regarda par la fenêtre de son bureau et laissa son regard errer sur l'ombre des Glorieuses, puis il jeta un coup d'œil à la pendule murale. Il était plus que temps de se coucher. Il n'arriverait à rien de bon dans cet état.

Il se releva et sentit une douleur à la jointure de ses articulations. Il se faisait vieux. Peut-être était-il temps qu'il raccroche.

Il descendit l'escalier qui menait au deuxième étage du chalet, puis longea le couloir jusqu'à sa chambre.

Noémie dormait d'un sommeil profond. Il laissa la porte ouverte afin de laisser passer la lumière du couloir et se déshabilla. Il se glissa dans les draps et vint coller son corps contre celui de son épouse.

Il se força à ne plus penser à rien. Mais avant de s'endormir, une pensée pénible s'incrusta dans sa conscience : combien y aurait-il de mort au sein des planètes limites avant qu'ils trouvent le moyen d'arrêter cette guerre qui n'avait pas de nom ?

Récit Deuxième : Deux Empires

Helen O'Neill se retourna sur sa couchette. Cela faisait plusieurs soirs que des cauchemars peuplaient ses nuits. Des hommes encapuchonnés qui la poursuivaient dans des tunnels insondables. Elle avait beau courir, toute tentative de fuite se soldait inexorablement par un échec. En sueur, Helen rouvrit les yeux. Le souffle haletant, elle se redressa et tenta de calmer les battements de son cœur.

Le doux ronronnement du train, qui filait dans la nuit, suffit à la rassurer.

Elle sauta de sa couchette et, s'appliquant à ne pas réveiller les trois autres personnes de son compartiment, elle sortit de la cabine pour se rendre aux toilettes.

- Debout, mademoiselle, il faut vous réveiller.

Helen cligna plusieurs fois des yeux.

- Miss Edgeworth, laissez-moi dormir.

La gouvernante mit ses mains sur ses hanches et fit une moue de désapprobation.

- Le train va bientôt arriver en gare. Il est près de huit heures, mademoiselle, dit-elle avant d'aller ouvrir la tenture qui obstruait la fenêtre.

Un superbe soleil levant passait par-dessus la campagne galloise. Helen s'appuya sur un coude et resta un long moment à contempler le paysage.

- Je reviens dans cinq minutes. J'espère vous trouver en de meilleures dispositions.

Miss Edgeworth ressortit de la cabine.

D'un regard, Helen s'aperçut que les deux autres femmes du compartiment l'avaient déjà quitté. Elle s'étira nonchalamment et sourit à la matinée. Hormis ce cauchemar qui l'avait réveillée en plein milieu de la nuit, le reste de son sommeil n'avait plus été perturbé jusqu'à ce réveil brutal.

Helen sauta du lit et, s'assurant que Miss Edgeworth avait bien fermé la porte à clé, elle enleva sa chemise de nuit et passa les vêtements qu'on lui avait préparés sur la couchette d'en face. Elle secoua la tête

en souriant. Quelle que soit la rudesse des paroles de Miss Edgeworth, elle savait que la gouvernante possédait en réalité un véritable cœur d'or.

Accompagné par un nuage de fumée qui s'échappait de la locomotive, le train entra en gare de Brighton dans un tonnerre de crissement de freins.

Helen avait eu juste le temps de se coiffer et de se passer de l'eau sur le visage. Elle espérait être un minimum présentable.

Cela faisait une semaine qu'elles avaient quitté le domaine de Glassbury, une semaine sans prendre le temps d'un bain ou de se laver les cheveux. Même si la British Rail était la compagnie ferroviaire la plus luxueuse du pays, elle ne pouvait toutefois pas prétendre au confort et aux fastes d'un château d'une noble famille.

- Cessez donc cela, je vous prie, lui ordonna Miss Edgeworth.

Helen arrêta aussitôt de se ronger les ongles.

Habillé d'un complet sinistre et d'un chapeau melon, un homme vint à leur rencontre.

- Mademoiselle O'Neill, Miss Edgeworth, dit-il d'une voix autoritaire en s'inclinant légèrement : Richard Stewart. Sir O'Neill m'a chargé de veiller sur vous jusqu'à votre arrivée aux Indes. Si vous voulez bien laisser vos bagages à mon porteur, je vous prierais de me suivre.

La gare était bondée. L'été approchant, des centaines de sujets de la Couronne britannique avaient profité de la douceur du temps pour venir séjourner dans une des stations balnéaires les plus huppées de la côte.

Helen oublia son guide pour se concentrer sur les personnages qui les entouraient.

La grande bourgeoisie de toute l'Angleterre semblait s'être donné rendez-vous en cette ville. Les femmes paraient dans des robes légères et délicates. Les ombrelles, ouvertes élégamment posées sur l'épaule, ou fermées serrées par de fines mains gantées de dentelle, étaient le dernier accessoire à la mode.

Quant aux hommes, le costume beige était de rigueur, tout comme la fine moustache et le casque colonial.

Ils sortirent de la gare, et découvrirent une place complètement obstruée par des dizaines de fiacres qui faisaient la queue à la

recherche de clients fortunés.

Stewart les entraîna à l'écart et les fit monter dans une voiture à cheval qu'il avait réservée. D'un coup de rêne, le cocher fit démarrer son attelage. La tête collée à la fenêtre, Helen était ravie de découvrir la majesté de cette cité.

Elle qui n'avait jamais quitté le domaine de Glassbury était sous le charme de cette architecture victorienne en parfait décalage avec le style médiéval du château familial.

Ils passèrent une dernière rue et la vision la plus éblouissante qu'elle eût jamais eue se révéla à son regard : l'Océan.

Une immensité d'eau qui ne finissait que sur l'horizon.

- « La mer touchant le ciel », souffla Helen en citant un poète.

Ils longèrent le port. Le fiacre s'arrêta devant un immense embarcadère où était amarré un paquebot. Un des quinze navires de la Compagnie Maritime des Indes.

- Le King Arthur, dit laconiquement Stewart en réponse au regard interrogateur d'Helen.

Le soleil matinal commençait sa montée vers le zénith. Précédée par Miss Edgeworth, Helen descendit du fiacre et fut enchantée par la fine brise qui lui caressa le visage.

Stewart les invita à attendre à l'embarcadère.

Une heure plus tard, Helen foulait le premier pont du navire. Elle se posta à la rambarde de sécurité et plongea son regard sur la mer.

- Mademoiselle, faites attention, l'avertit Miss Edgeworth.

Helen s'éloigna de la rambarde et vint s'asseoir sur un des transats mis à la disposition des passagers de la première classe.

Un garçon vint lui proposer de quoi se désaltérer.

Helen prit un jus d'orange et le but à petites gorgées. Elle ferma les yeux et se laissa imprégner des rayons de soleil. Comme ce voyage s'annonçait agréable !

- Vous reprendrez du dessert ? demanda un serveur en s'approchant d'Helen.

Le dîner était servi dans une salle cerclée d'une immense baie vitrée qui laissait apparaître l'océan illuminé par un ciel étoilé. Des lustres en cristal et de magnifiques tapisseries rehaussaient le faste de cette somptueuse salle à manger.

Assise entre Miss Edgeworth et Stewart, Helen se sentait toute petite

dans cet univers du grand luxe flamboyant.

- Non, merci.

Le repas avait été extrêmement copieux. Un vrai régal. Des mets raffinés préparés par de talentueux cuisiniers.

Le garçon se retira et passa à la table suivante.

- Vous disiez venir de quelle région ? demanda Miss Edgeworth à Stewart.

- Je ne me souviens pas avoir abordé le sujet, répliqua ce dernier en oubliant les règles de la bienséance.

Miss Edgeworth cacha sa déconfiture par un sourire maladroit. Les autres invités de la table jetèrent des regards suspicieux à Stewart.

Helen ne comprenait pas le choix de son père. Cet homme était l'être le plus froid qu'elle eût jamais rencontré. Il ne parlait que pour donner des ordres, et ne participait à aucune conversation. Il répondait aux questions par monosyllabes, ou pire encore, par de longs silences pesants.

Pourtant si on l'imaginait avec un sourire éclairant son visage, et qu'on lui coupait sa barbe broussailleuse, nul doute qu'il devait être bel homme.

Helen était incapable de lui donner un âge : entre trente et quarante ans.

- Avec tout le respect que je dois à Sir O'Neill, n'aurait-il pas été plus sage d'attendre son retour plutôt que de vous faire effectuer ce voyage aux Indes ? dit Sir McAllister à l'adresse de Miss Edgeworth.

- Mon père est le directeur d'une des plus grandes compagnies minières du Pendjab. Il ne peut aucunement s'absenter pour l'instant. Il tient énormément à ce que nous fêtions la nouvelle année ensemble, répondit Helen en avançant sa gouvernante.

Pour rien au monde, elle ne voulait que l'on remette en cause cette expédition.

Depuis la mort de sa mère, trois années auparavant, l'être le plus important de sa vie était son père. Elle avait pleuré des mois quand il lui avait annoncé qu'il devait retourner aux Indes, s'assurer que les biens de la compagnie ne seraient pas la cible d'attentats.

Et s'il ne manquait pas de lui écrire au moins une fois par semaine, cela était encore trop peu au goût d'Helen qui ne pouvait se satisfaire des cadeaux de toutes sortes qu'il lui envoyait. Ce qu'elle voulait, c'était se blottir dans les bras de son père et sentir sa présence réconfortante.

Sir McAllister posa un regard attendri vers l'enfant.

- Quoi qu'il en soit avec un garde du corps tel que monsieur Stewart, nous ne risquons rien, ajouta Miss

Edgeworth, contente de sa pique.

Stewart ne prit pas la peine de répondre à la provocation. Helen rit sous cape.

Le dîner continua, et les conversations prirent d'autres voies.

Après en avoir fini, tout le monde se donna rendez-vous pour le bal qui aurait lieu sur le premier pont.

Miss Edgeworth et sa protégée, quant à elles, partirent se coucher.

- Il est bizarre, dit Helen tandis qu'elle se déshabillait.

- Monsieur votre père doit avoir ses raisons, répondit Miss Edgeworth, enfermée dans la salle de bains.

- Il est incapable de sourire. On dirait qu'il ne nous aime pas.

Miss Edgeworth sortit de la salle de bains. Elle avait revêtu une chemise de nuit qui laissait apparaître ses formes rebondies qu'elle cachait durant la journée, dans un corset étroitement serré.

- Je crois surtout qu'il n'a aucune envie de partir pour les Indes. Dès que nous arriverons à Nagpur, je ferai en sorte de nous trouver un autre guide.

Helen se glissa dans son lit et se blottit sous les draps ne laissant apparaître que sa tête.

- Vous pensez qu'il peut nous faire du mal ? demanda-t-elle.

Miss Edgeworth se pencha vers d'elle.

- Bien sûr que non, mademoiselle. Cet homme n'est qu'un stupide insolent. Mais nous n'avons rien à craindre de lui. Ne vous inquiétez surtout pas.

Elle alla éteindre la lumière et se coucha à son tour.

Allongée sur son lit. Helen n'arrivait pas à trouver le sommeil. Même si le bateau naviguait sur des eaux calmes, elle avait l'impression de sentir le tangage du navire. A tout moment, ce monstre de métal pouvait couler et s'enfoncer à jamais dans l'océan.

Un frisson lui parcourut le corps. Elle fit une prière, mais malheureusement cela ne servit à rien. La peur lui nouait le ventre.

Elle essaya d'oublier ses pensées et tenta d'imaginer ses premiers pas sur le continent indien.

De taille aussi importante que le continent anglais, il n'en avait aucune autre des caractéristiques. Situé plus au Sud de la planète, son climat était beaucoup plus humide et plus chaud. Sa flore et sa faune étaient d'une diversité foisonnante, contrastant considérablement avec les Highlands qu'Helen avait toujours connus.

Helen se réveilla aux aurores. Et la première pensée qui lui vint à l'esprit était qu'aucun cauchemar ne l'avait tourmentée. Elle bondit du lit et tira le rideau qui cachait le hublot. Le soleil n'était levé que depuis quelques minutes. Le ciel était un mélange de bleu et d'orange.

- Mademoiselle est matinale. J'en suis fort ravie, la félicita Miss Edgeworth en s'asseyant sur le bord de son lit.

- Venez voir le ciel, c'est magnifique, s'extasia Helen.

Miss Edgeworth se rapprocha du hublot et dut s'avouer que le spectacle était saisissant.

Helen s'habilla, et les deux demoiselles s'en allèrent prendre leur petit déjeuner dans le salon. On venait tout juste de les servir quand Stewart fit son apparition.

Helen évita son regard et fit comme si elle ne l'avait pas vu. L'homme sembla comprendre le message et partit s'asseoir à l'opposé de la grande salle.

- Voilà qui est plus sage. Je n'ai guère envie que l'on nous voie ensemble, dit Miss Edgeworth.

- Il n'est peut-être pas aussi méchant qu'il en a l'air, répondit Helen.

Si son père l'avait choisi pour les accompagner, il devait sûrement y avoir une raison. Elle jeta un regard de biais, et s'aperçut que l'homme était tranquillement assis en train de lire un livre.

- On n'a pas l'air de lui manquer, continua-t-elle.

- C'est une chance. Qu'il vaque à ses affaires, nous nous débrouillons très bien sans lui.

Helen se retint de tout commentaire, mais malgré son jeune âge, elle avait conscience que deux femmes, qui plus est, Anglaises, ne pourraient jamais parcourir des centaines de kilomètres à travers les vallées du Pendjab, sans au moins un homme sur qui compter.

Les journées se succédèrent, et l'excitation de premiers jours se transforma en lassitude et frustration. Helen ne s'était fait aucune amie parmi les rares enfants de la première classe. Elle restait en permanence en compagnie de Miss Edgeworth qui ne cessait de lui faire réviser ses leçons sur les bonnes manières de la haute société britannique.

Helen venait souvent à la proue du premier pont regarder les enfants des ponts inférieurs.

« De sales gamins ! » comme le disait souvent Miss Edgeworth.

Pourtant, ils avaient vraiment l'air de s'amuser. S'ils étaient habillés comme des loqueteux, ils avaient néanmoins des rires et une joie de vivre qui emplissaient Helen d'envie.

Sans frère ni sœur, isolée depuis son enfance entre les murs de son château, elle n'avait jamais eu la chance d'avoir une seule camarade de jeux.

Elle passa une partie de son temps à espionner les faits et gestes de Stewart qui ne les avait plus approchées depuis le premier soir. L'homme occupait la plus grande partie de son temps à lire des romans et à prendre de nombreux bains dans la piscine du pont arrière. Helen avait pu admirer, sous son maillot de corps, la musculature imposante de Stewart.

Espérons qu'il ne nous veuille jamais du mal, se disait-elle en s'amusant à se faire peur.

Cela faisait trois semaines que le paquebot avait quitté Brighton. Plus que trois jours avant d'atteindre les côtes du Pendjab et de débarquer à Nagpur. Helen et Miss Edgeworth dînaient dans le salon en compagnie de trois couples de la noblesse britannique. Un lustre aux innombrables bougies était suspendu au-dessus de leur table.

- Votre père pourra être fier de vous, la félicita Miss Harrington. Une vraie petite fille modèle.

Du haut de ses douze ans, Helen se sentit rougir sous le compliment. Elle venait de réciter à cette dame de la grande bourgeoisie londonienne, la liste de tous les rois et reines du pays depuis l'instauration du royaume britannique voilà près de quatre cents ans.

- C'est une enfant très douée. J'aurais aimé pouvoir en dire autant de mon fils, dit Sir Armstrong.

- Charles ! Ne parlez pas comme ainsi d'Howard, le corrigea son épouse.

Helen baissa les yeux. Elle ne voulait pas être la cause d'une dispute.

- Regardez, intervint Miss Edgeworth, en désignant une île à travers la baie du salon.

Sir Hamilton fut ravi de cette occasion pour faire étalage de sa science.

- Cela doit être l'île de Dravidie, dit-il.

Un archipel de plusieurs centaines d'îles longeait la côte du Pendjab. De quelques dizaines de mètres carrés pour certaines, d'autres pouvaient atteindre plusieurs kilomètres.

Un groupe de personnes se levèrent et sortirent sur le pont pour

profiter du spectacle. De nombreux feux illuminaient les versants de l'île.

- Dommage que nous ne puissions pas nous arrêter, j'aurais bien aimé prendre des clichés de ces sauvages, dit Sir Burton, grand journaliste au Times.

Le paquebot dépassa l'île et chacun s'en retourna à sa table.

Le plat de résistance arriva.

Après que tout le monde eut été servi, un serveur s'approcha d'Helen et déposa devant elle une assiette garnie de mets alléchants.

Elle prit ses couverts et commença à déguster son repas avec délicatesse. C'était délicieux. Le déjeuner et le dîner faisaient partie des deux meilleurs moments de ses journées.

Soudain un grand vacarme retentit. Les visages se figèrent.

- Qu'est-ce donc ? demanda Miss Armstrong.
- Je ne sais pas, répondit son mari.
- Allez vous renseigner, très cher, lui dit-elle.

L'homme se leva de table et quitta la salle.

- J'espère que nous n'avons rien heurté. Il serait plus que fâcheux que nous prenions du retard, dit Sir Harrington.

Et alors que Miss Edgeworth s'apprêtait, elle aussi, à placer sa petite phrase, des cris se firent entendre. Un silence pesant s'abattit subitement sur l'assemblée, pour être remplacé, dans les secondes qui suivirent, par une agitation frénétique.

- Qu'est-ce qui se passe ? s'inquiéta Helen qui tenait fermement la main de Miss Edgeworth.

Des tirs de fusils éclatèrent. La panique s'empara des voyageurs. Oubliant toutes leurs bonnes manières, ces hommes et ces femmes de la noblesse britannique tentaient de fuir comme des rats face au danger.

Rien ne restait de leur arrogance et de leur ton hautain. Ils redevenaient de simples mortels, attachés à leur survie.

Les tirs redoublèrent. Des hurlements d'horreur et de souffrance parvenaient de toutes parts.

Helen s'était recroquevillée contre Miss Edgeworth sous une des tables fixées au sol. Le navire était attaqué. De sa position, elle ne voyait qu'un ballet de jambes qui couraient en tous sens à la recherche d'une échappatoire. La peur lui tennaillait l'estomac.

Elle ferma les yeux et pria de toutes ses forces pour qu'elles en réchappent.

Des hommes surgirent dans la salle. Ils parlaient une langue inconnue à l'oreille d'Helen.

Puis, l'un d'eux, dans un anglais teinté d'un accent étranger très prononcé, leur ordonna :

- Assis, tous, assis !

Il tira un coup en l'air avec son fusil.

- Messieurs, nous sommes entre gentlemen, se hasarda un vieil homme qui tentait maladroitement d'empêcher ses jambes de trembler. Vous ne pouvez nous traiter avec si peu de respect. Les accords...

Un pirate lui tira en pleine poitrine. L'homme s'effondra en gémissant. Des femmes se mirent à hurler. Les pirates leurs ordonnèrent de se taire.

- Femmes, enfants, gauche, hommes, droite, dit le chef de la bande.

Helen se retenait à grand peine de vider sa vessie. Ces hommes étaient des sauvages, il n'y avait aucune clémence à attendre de leur part.

Les passagers se levèrent et s'exécutèrent dans un silence de plomb, seulement perturbé par des pleurs étouffés. Puis quand tous les hommes furent regroupés, la dizaine de pirates tira dans le tas. Certains hommes tentèrent de s'échapper, mais ils furent rattrapés et éventrés à coups de sabre.

Une vague d'hystérie s'empara des femmes. Des pirates s'approchèrent d'elles et en giflèrent certaines.

- Taisez- vous ! Assez ! Taisez-vous ! hurla le chef des pirates.

Des pas se rapprochèrent de la table sous laquelle se trouvaient réfugiées Helen et Miss Edgeworth.

Le cœur de la fillette s'arrêta de battre. Elle aurait tout donné pour être invisible. Deux jambes à la peau foncée se tenaient devant ses yeux. L'homme se baissa.

- Vous, sortir ! hurla-t-il en les découvrant. Sortir !

Il attrapa la cheville de Miss Edgeworth et la traîna tout le long de la pièce sous les rires des autres pirates.

Helen ne chercha plus à réprimer ses pleurs. L'indicible horreur s'était abattue sur le King Arthur.

Des hurlements et des cris de terreur résonnèrent encore un moment sur les niveaux inférieurs du paquebot avant que le calme ne revienne.

- Descendre, compris ? dit le chef des pirates.

Tout le monde obtempéra. Et lorsqu'ils arrivèrent sur le pont du deuxième niveau, l'horreur se révéla dans toute son ignominie.

Des dizaines de corps gisaient dans leur sang. Têtes tranchées, abdomens éviscérés, membres sectionnés étaient éparpillés.

A la vue des cadavres de pirates, les survivants comprirent que les hommes de ce niveau avaient chèrement défendu leur peau. Le courage et l'honneur semblaient être une valeur plus répandue dans la société de base que dans les hautes sphères de l'aristocratie.

Les pirates les firent se regrouper avec les femmes et les enfants des niveaux inférieurs. Près de deux cents personnes se trouvèrent ainsi

agglutinées dans l'attente de leur sort.

Le chef de pirates adressa des paroles à une dizaine de ses hommes qui se mirent à fendre la masse humaine pour en extraire ses éléments les plus âgés.

Miss Edgeworth fut attrapée sans ménagement par un des hommes et tirée par les cheveux à l'écart des autres survivants.

Terrorisée, accroupie sur le sol, Helen n'eut pas le courage de proférer le moindre mot.

Quand toutes les vieilles femmes furent regroupées, les pirates les poussèrent près de la rambarde de sécurité.

- Vous, sauter ! ordonna le chef des pirates.

La stupéfaction envahit une fois de plus l'esprit des survivants.

De nombreuses femmes se mirent à genoux et prièrent pour le salut de leur âme.

Aucune vieille dame ne sauta. Malgré leur grand âge, leur instinct de survie leur interdisait un tel acte suicidaire.

- Sauter ! hurla une nouvelle fois le pirate.

Elles ne réagirent pas. De colère, le pirate cracha par terre et envoya ses hommes faire le travail. Ils attrapèrent les vieilles dames et les jetèrent à la mer, les unes après les autres.

Un froid glacial envahit Miss Edgeworth quand son corps fendit l'eau dans une profonde gerbe. Ses pensées allèrent vers Helen qui se retrouvait désormais seule, sans personne pour la protéger.

Il aurait mieux valu qu'elle meure, se dit-elle désespérée. Soudain un corps lui tomba sur la tête. Elle s'évanouit et s'enfonça à jamais dans l'océan.

Sur le pont, l'horreur continuait.

- Mettre nu ! Mettre nu ! hurla le chef des pirates exaspéré.

Tout nu !

Les femmes se regardèrent, les enfants hésitèrent. L'homme aboya une nouvelle fois son ordre tout en les menaçant de son fusil. Et lentement, tout le monde s'exécuta. La peur de mourir passant avant la pudeur et la honte.

Des pirates aux regards torves vinrent ramasser leurs atours et les empilèrent dans un coin. Un butin facile à revendre.

Nues et désemparées, les femmes furent traînées à l'arrière du bateau où les attendaient trois frégates de pirates. Les forbans procédèrent à un nouveau tri. Les enfants d'un côté, les femmes de l'autre.

L'évacuation des enfants avait déjà commencé quand un hurlement de terreur résonna. Faisant la queue en silence, Helen se retourna pour apercevoir trois bandits qui venaient de porter leur choix sur l'une des femmes. Sans se soucier du regards des autres, ils avaient baissé leur pantalon et entamé leur infâme besogne.

Un coup de crosse dans le dos obligea Helen à détourner son regard

hypnotisé par cette violence crue.

- Avance ! cria l'homme qui venait de la brutaliser.

Helen obéit à l'injonction et s'accrochant aux barreaux de l'échelle descendit jusqu'à l'embarcation des pirates qui s'était accolée à la coque du paquebot.

Le vent nocturne glaçait son corps dénudé. Agglutinée contre les autres enfants, Helen croisa le regard d'un des pirates, et eut un frisson de pure terreur.

Les pirates forcèrent les enfants à descendre dans une des cales et les y enfermèrent.

Une cacophonie de « maman ! » se fit entendre. Seuls des rires goguenards répondirent à ces plaintes.

Un soubresaut secoua le bateau qui se mit en branle.

Helen se colla à la coque et put voir à travers les interstices de la paroi, le paquebot s'éloigner inexorablement.

- Où est-ce qu'on va ? demanda un jeune garçon.

A travers l'obscurité qui régnait dans la cale, Helen imagina plus qu'elle ne vit les traits de l'enfant. Il ne devait pas avoir plus de cinq ans.

- Je ne sais pas, mais n'aie pas peur. Tout va bien se passer, dit-elle en le prenant dans ses bras.

Paroles qui visaient surtout à la rassurer elle-même.

Le bateau se rapprocha de l'île de Dravidie.

Les pirates s'agitèrent sur le pont. Les quais d'un port de fortune apparurent. Les amarres furent lancées et quand l'embarcation fut riviée à un ponton d'accostage, la trappe de la cale fut rouverte.

Les enfants furent sortis sans ménagement. On les fit mettre en file indienne et on leur passa à la cheville gauche un corde qui les reliait tous entre eux. A la lueur de torches, les enfants quittèrent le bateau pour retrouver la terre d'un sol étranger.

Un petit village des pêcheurs se trouvait sur la droite. Mais à la surprise d'Helen, leurs géôliers leur firent prendre un autre chemin. Un sentier mal entretenu qui s'enfonçait dans la jungle.

Au bout de quelques minutes de marche, un enfant s'effondra d'épuisement. Un pirate fit cesser la procession, et s'approcha du malheureux pour lui planter sa machette entre les côtes. Il dénoua le nœud qui le liait au reste de la corde, puis jeta un regard terrifiant aux enfants restants.

Tremblant de tous ses membres, Helen se força à faire fi de la douleur qui lui brûlait les jambes. La plante de ses pieds était un puits de douleur. Les branches des arbres lui griffaient le corps, laissant au passage des marques de sang.

La marche dura une longue partie de la nuit. N'ayant pas la force de leurs camarades, sept autres enfants s'écroulèrent et furent tués sans

sommatton.

Helen était au-delà de toute souffrance. Elle marchait comme un automate.

Ils pénétrèrent dans le flanc du volcan Khumbu-la par une des grottes qui le creusait. Un véritable labyrinthe s'ouvrait à eux.

Helen comprit que, même si elle réussissait à s'échapper, jamais elle ne retrouverait la sortie toute seule.

Au bout d'un quart d'heure à progresser sur un sol caillouteux aux arêtes coupantes, les enfants pénétrèrent dans une immense zone dégagée où se trouvaient des dizaines d'Indiens vêtus de leur costume religieux qui psalmodiaient des chants rituels en l'honneur du grand principe destructeur. Une statue de bronze représentant Shiva se dressait devant deux autels maculés de sang.

Un garçon et une fillette furent détachés et emmenés à un grand homme au crâne rasé. Le silence se fit. Le prêtre ordonna que l'on attache les enfants sur l'un des autels, puis il se posta à genoux devant la statue de Shiva.

Le grand prêtre se lança dans une grande incantation. Quand il eut fini, il se releva et prit un couteau que lui tendait un des assistants.

Il s'approcha de l'autel sur lequel étaient ligotés les enfants. Il se pencha au-dessus du corps de la fillette et plongea son regard dans le sien. Terrorisée la petite fille ne trouva pas la force de hurler. L'homme leva le couteau dans les airs, puis récitant une dernière formule incantatoire, il en planta la lame dans le torse de l'enfant.

Helen ne put se retenir de vomir. Elle ferma les yeux, et put ainsi éviter d'assister au meurtre du jeune garçon.

La cérémonie religieuse dura encore de longues minutes avant que le calvaire ne cesse et qu'on les conduise dans une prison aménagée au cœur de la roche volcanique. Les douze enfants survivants s'endormirent en un instant, l'épuisement physique les sauvant de leurs pensées violemment brutalisées.

Une main se posa sur la bouche d'Helen. Elle tenta de hurler. Mais la poigne était bien trop ferme.

- Chut, ne faites pas de bruit, lui souffla son agresseur à l'oreille.

L'obscurité était totale. Personne n'avait pris la peine de laisser une torche dans le boyau qui conduisait à sa prison.

- Je vais enlever ma main. Je suis là pour vous aider.

Surtout ne criez pas, compris ?

Helen ne put rien faire d'autre que hocher la tête. Elle était incapable de comprendre ce qu'il se passait.

Lentement l'inconnu ôta sa main. Helen ne cria pas.

- C'est bien, Helen. Laissez-vous faire.

Il la prit dans ses bras, et repartit vers la sortie de cet antre mortel. Malgré les ténèbres qui les entouraient, l'homme se déplaçait comme en plein jour. Tel un fauve en quête de sa proie, il ne faisait aucun bruit. Ses pieds semblaient à peine toucher le sol.

Des bribes de conversation se firent entendre. De la lumière apparut au détour d'un couloir. L'homme se figea et revint sur ses pas. Il prit une autre direction et après une longue course, s'arrêta au bout du tunnel.

Helen leva les yeux et aperçut une lumière. L'homme se colla à la paroi et, attrapant les barreaux de l'échelle en bambou, il entama son ascension.

Les bras autour de son cou, Helen était agrippée au torse de son sauveur qui ne montrait aucun signe de fatigue. Sa progression était sûre et régulière. La lumière se fit de plus en plus vive et ils aboutirent au sommet du puits.

L'homme passa la tête avec précaution. L'aube était naissante. Une épaisse forêt de tecks s'étendait sur les flancs du volcan.

De leur position il pouvait apercevoir l'océan qui se trouvait à près de dix kilomètres en aval. L'homme passa par-dessus bord et reposa Helen sur le sol.

- Monsieur Stewart ! s'étonna la petite fille en reconnaissant son sauveur.

Stewart esquissa un sourire maladroit et enleva son gilet.

- Mettez ça.

Helen prit le vêtement et l'enfila. Elle ferma les boutons et put ainsi cacher une partie de sa nudité.

- Comment avez-vous réussi à leur échapper ? demanda-elle.

- Dès les premiers coups de feu, j'ai sauté à l'eau. Puis j'ai nagé.

Helen avait tout un tas de questions à lui poser, mais avant qu'elle n'en formule d'autres, Stewart la reprit dans ses bras.

- Quand ils se rendront compte de votre disparition, ils vont se lancer à nos trousses. Nous n'avons pas un instant à perdre.

Stewart se remit à courir, et se faufila avec souplesse entre les branches d'arbres qui encombraient le passage.

Malgré les cahotements, Helen s'endormit contre sa poitrine et ne se

réveilla qu'en fin d'après-midi.

Une ville côtière s'étalait à leur regard.

- Shinopour, dit Stewart. Il va nous falloir embarquer pour le continent. Je ne pense pas qu'ils nous chercheront par ici. Il nous faut désormais attendre la nuit.

- Pourquoi ? demanda Helen.

- C'est ainsi qu'opèrent les voleurs, répliqua-t-il d'un ton sans appel.

Quand les étoiles illuminèrent la voûte céleste, Stewart et Helen marchèrent jusqu'à une maison isolée. Hormis les rumeurs de la ville dans le lointain, aucun bruit suspect ne se faisait entendre.

Stewart s'approcha lentement de l'habitation et regarda par une fente d'un mur délabré. Il attendit quelques instants avant de faire signe à Helen que tout allait bien.

Aux aguets, Stewart ouvrit la porte et pénétra dans la maison. Il traversa la modeste pièce et ouvrit avec une infinie lenteur un coffre à habits. Il fouilla et trouva ce qu'il cherchait.

Helen avait suspendu son souffle. Malgré l'obscurité, elle venait d'apercevoir un homme et une femme qui dormaient dans un lit à moins d'un mètre de Stewart.

Un des dormeurs émit un raclement de gorge et se retourna sur sa couche.

Stewart s'immobilisa, prêt à bondir. Les secondes semblèrent durer une éternité. Helen serra les poings et pria pour que le couple ne se réveille pas.

Quand il fut suffisamment rassuré sur l'état de leur sommeil, Stewart continua sa fouille et ressortit avec le tribut de sa chasse.

Un peu à l'écart, il donna un sari à Helen, ainsi que des juti pour se chauffer.

Stewart se débarrassa de ses propres vêtements pour enfiler ceux de l'homme. Quant à Helen, pour compléter sa tenue, elle se drapa la tête dans un voile pour cacher sa chevelure dorée. Avec de la chance, personne ne s'apercevrait de son origine britannique.

- Pourquoi risquez votre vie pour me sauver ? lança Helen.
- Parce que j'ai promis que je veillerais sur vous, répondit-il avant d'ajouter. Je suis un homme d'honneur, mademoiselle O'Neill.

Un soulagement profond envahit le cœur d'Helen.

- Mon père a toujours su bien s'entourer. Sachez que j'insisterai pour que vous soyez rétribué bien plus que ce qu'il vous a promis.

Stewart la regarda droit dans les yeux.

- Je ne travaille pas pour l'argent, mademoiselle.

Helen rougit et s'excusa. Le silence se fit pesant.

- Peut-être, mais cela ne changera rien à ma décision, vous n'aurez qu'à offrir cette somme à ceux qui en ont besoin, dit-elle tout de même.

Stewart ébaucha un sourire. Puis il se retourna vers l'océan.

- Nous avons encore une petite marche à faire avant d'être en sécurité.

Ils dévalèrent le flanc de la colline, puis traversèrent la ville. Tous les habitants étaient enfermés chez eux en train de dormir. Ils atteignirent

le port, et Stewart les entraîna sur un ponton auquel était arrimé un petit voilier.

Il grimpa à son bord et passa dans la cabine. Helen attendit sagement qu'il en ressorte.

- C'est bon, tu peux monter, dit-il tout en allant défaire les amarres.

Helen sauta dans l'embarcation et aida Stewart à lever la voile. Un faible vent soufflait sur l'océan.

Le voilier prit de la vitesse et quitta le port en toute discrétion. Bientôt l'île de Dravidie ne fut plus qu'une tache sur l'horizon.

- Je vais chercher s'il n'y a pas quelque chose à manger, dit Helen quand elle se sentit suffisamment rassurée.

- Non, laissez-moi y aller.

Il alla dans la cabine et en ressortit avec des chapatti, et une bouteille de vin du Maharashtra.

- Désolé, mais notre hôte n'était pas un buveur d'eau.

Ils mangèrent tranquillement leur repas. Pour la première fois de sa vie, Helen but du vin et s'étonna que l'on puisse aimer une telle boisson. Son goût était râpeux et sa consistance épaisse.

- Fermez les yeux, lui dit Stewart quand elle eut fini sa dernière galette de blé.

Helen obéit sans poser de question. Stewart pénétra dans la cabine et en ressortit quelques secondes plus tard.

La curiosité d'Helen fut cependant plus forte que sa peur, elle entrouvrit les yeux, et eut juste le temps de voir Stewart jeter un corps à la mer.

- La cabine est désormais libre. Vous pouvez aller vous coucher. Bonne nuit, mademoiselle O'Neill.

Helen ne dit rien, et faisant fi du dégoût de s'étendre sur la paille où avait reposé un mort, elle se dirigea vers la cabine pour se laisser aller à un sommeil qui commençait à l'envahir.

Des voix la réveillèrent. Le rideau de la cabine s'ouvrit en grand.

- Mon Dieu, la pauvre enfant, s'exclama un officier de la garnison royale britannique. Sergent Battory, faites appeler le docteur Garrow.

Le capitaine Sullivan prit Helen dans ses bras et ressortit de la cabine. La fillette aperçut un immense trois mâts qui trônait fièrement à côté de leur minuscule voilier.

Une trentaine d'hommes d'équipage étaient penchés par-dessus le

bastingage pour assister à son sauvetage. Une nacelle fut descendue du haut pont du *Holy Princess*. Sullivan y déposa Helen et ordonna sa remontée.

Quand tout le monde eut quitté la frêle embarcation, cette dernière fut coulée. La marine britannique était venue à leur rescousse. Deux autres croiseurs ainsi qu'une goélette naviguaient à leur côté. Helen sourit, certaine qu'elle ne risquait plus rien.

Un jeune sergent la conduisit à l'infirmerie où le docteur Garrow s'occupa de lui désinfecter la plante des pieds avant de les bander avec soins.

- Voilà, vous êtes très courageuse, mademoiselle O'Neill, dit-il quand il eut terminé son intervention.

Helen rentra timidement la tête entre les épaules.

- Je vous conseille de ne pas tenter de remarcher avant trois ou quatre jours, le temps que vos blessures guérissent.

Le sergent Battory la raccompagna auprès du capitaine Sullivan qui se trouvait dans la cabine de commandement aux côtés de Stewart.

- Mademoiselle O'Neill permettez-moi de me présenter, je suis le capitaine William Sullivan, commandant du navire impérial le *Holy Princess*. Monsieur Stewart m'a déjà expliqué ce qu'il vous était advenu, et je puis vous assurer que nous allons tout faire pour que ces actes ne restent pas impunis.

- Merci, mon père vous en sera infiniment reconnaissant.

Un rai de lumière traversait la cabine. Helen se sentait revivre. Elle retrouvait dans ce lieu tout ce qui faisait la culture de son pays. Un mobilier, une décoration, raffinés et confortables. Le luxe et l'élégance caractéristiques de sa nation.

- Oui, reprit Sullivan sur un ton dubitatif. Monsieur Stewart m'a parlé de cette folie. Sachez que je trouve votre initiative particulièrement déraisonnable.

Helen ne sut quoi répondre. Tout indiquait qu'il avait raison. Pourtant elle ne voulait pas abandonner son voyage après avoir vécu de si terribles moments.

- Malheureusement, aucun navire de la flotte n'a pour destination notre mère patrie. Aussi vous partirez avec le douzième bataillon d'infanterie qui va prêter main-forte aux légions déjà massées près de Bombay. De là nous enverrons un messenger prévenir votre père de votre état. Il est hors de question que vous alliez le retrouver. Le Pendjab est à feu et à sang, mademoiselle O'Neill.

Helen jeta un regard vers Stewart. L'homme avait revêtu une tenue militaire typique de la flotte britannique et ne semblait guère ému par son désarroi.

Sullivan se leva et s'approcha d'elle.

- Je comprends que vous devez me trouver insensible. Mais je ne fais cela que dans votre intérêt. Je ne doute pas un seul instant que votre père serait d'accord avec cette décision. La guerre est une horreur dont nous devons protéger nos enfants. Helen comprenait les paroles, mais n'arrivait pas à les accepter. Au fond d'elle-même une peur bien plus terrible étreignait son cœur. Et si son père avait été tué ?

Quatre jours plus tard, le *Holy Princess* entra dans Bhavnagar. Battant pavillons anglais ou britannique, de commerce ou de guerre, d'immenses navires comblaient la rade du plus grand port du continent indien.

Dans la lumière du soleil couchant, le spectacle était grandiose. Des centaines de personnes s'activaient sur les quais et sur les ponts, tel un ballet frénétique minuté à la seconde. Des citoyens britanniques et indiens travaillaient main dans la main. De tous côtés des ordres étaient lancés indifféremment dans les deux langues.

Helen se tint à la rambarde du navire et retrouva le sourire.

- Bhavnagar est une des plus belles villes qu'il m'ait été donné de voir, dit le sergent Battory qui s'était lié d'affection pour la jeune enfant.

- C'est magnifique, s'exclama-t-elle. Regardez tous ces bateaux !

- Oui, les hommes sont capables du meilleur quand ils s'en donnent les moyens.

Un homme approcha dans leur dos.

- Surtout ne vous fiez pas aux apparences. Bhavnagar est avant tout un repaire de gredins et de voleurs. N'oubliez jamais que derrière chaque Indien se cache une crapule prête à vous assassiner une fois le dos tourné, dit le capitaine Sullivan accompagné de Stewart qui ne broncha pas.

Helen hocha la tête, même si elle n'arrivait pas à concevoir que tout un peuple puisse en vouloir à l'empire britannique.

- Nos chemins se séparent ici, mademoiselle. J'espère que vous retrouverez très bientôt votre père. Et sachez que j'ai chargé personnellement le sergent Battory de vous servir d'escorte.

Helen lança un regard étonné vers le sergent qui lui renvoya un sourire chaleureux.

- La marine britannique sait prendre soin de ses sujets,

mademoiselle O'Neill, dit-il en ajustant sa casquette.

Après un dernier repas pris dans la cabine de Sullivan, ils quittèrent le *Holy Princess*. Helen descendit à terre accompagnée de Battory et Stewart dont la carrure suffisait à faire baisser le regard de bien des hommes.

Une odeur particulière flottait dans le vent. Mélange de poissons, d'épices ou encore de moisissure.

Ils s'enfoncèrent dans les rues de la capitale maritime, passant devant des dizaines de bazars et d'échoppes où toutes sortes d'articles s'offraient au regard des passants: saris soyeux, cotonnades bariolées, statuettes en bronze, bijoux fantaisies, huiles parfumées, encens, tout ce que l'on pouvait imaginer comme articles artisanaux, sans oublier les étals de fruits et de légumes.

La vie grouillait à Bhavnagar. La moindre ruelle était bondée et cela créait une rumeur continuelle.

Comme un léger brouillard, une poussière perpétuelle semblait être suspendue dans les airs. Des gamins couraient dans les rues de la ville, jouant à des jeux de leur âge.

- La vie d'une grande cité, jeune demoiselle, dit Battory, qui ne lui lâchait pas la main.

Ils entrèrent dans le quartier britannique et avancèrent jusqu'au fort McArthur, lieu de passage de toutes les garnisons en partance pour l'intérieur des terres.

Les quatre cents hommes du douzième bataillon d'infanterie attendaient la poudre du *Holy Princess* pour partir retrouver d'autres garnisons basées à Delhi.

Des acacias et des banians bordaient la grande allée qui menait au fort.

Helen était subjuguée par les bâtisses qui lui faisaient face. Dans le plus pur style colonial, elles mettaient en valeur les caractéristiques de l'architecture européenne dans un décor de jungle ordonnée. Une demeure dépassait toutes les autres en beauté. Le consulat britannique.

- Presque aussi imposant que Buckingham Palace, plaisanta Battory.

Ils arrivèrent au fort où le sergent demanda à voir le commandant Nelson.

Ils patientèrent une demi-heure dans la cour principale avant qu'on

daigne les recevoir. On les conduisit dans une des pièces de la tour nord, tour crénelée qui donnait sur le port.

Sa perruque impeccablement calée sur sa tête, vêtu avec un soin méticuleux, Nelson les accueillit d'un œil glacial.

- Sir Nelson, je viens de la part du capitaine Sullivan, commandant du *Holy Princess*. Le chargement vous sera livré dans la soirée, exposa Battory qui tendit ensuite une missive.

Nelson la prit et la décacheta. A sa lecture, il poussa un profond soupir.

- Qu'est-ce que cela veut dire ? L'infanterie n'est pas une garderie ! Renvoyez cette gamine d'où elle vient, dit-il d'un ton sans appel.

Blessé dans sa fierté, Battory garda son calme. Il connaissait les querelles qui couvaient entre les différentes armées de l'Empire, mais il ne tenait pas à ce qu'Helen en fasse les frais.

- Le capitaine Sullivan en sera fort mécontent. Il se pourrait qu'il suive votre conseil et reparte avec l'enfant, dit-il en fixant son supérieur hiérarchique. Puis il ajouta : Bien avant que nous ayons pu décharger le *Holy Princess* de la poudre que nous devons vous livrer.

Il savait qu'il prenait un gros risque en affrontant un homme de ce rang. Mais l'honneur était une des raisons de son engagement dans l'armée.

Nelson s'empourpra et lâcha un juron. Puis il se reprit et retrouva un semblant de dignité.

- Soit, vous partirez avec mes soldats mais si jamais il arrive malheur à cette fillette, je vous en tiendrai personnellement responsable, sergent.

La menace était claire. Battory hocha la tête. Ils ressortirent de la tour et furent accompagnés jusqu'à un dortoir.

- Merci de m'avoir défendue, dit Helen en s'asseyant sur un lit.

- Je n'ai fait que mon devoir, mademoiselle.

Stewart s'allongea sur un des lits et ferma les yeux.

Cela faisait trois jours qu'ils avaient quitté Bhavnagar. Trois journées à subir la terrible chaleur qui irradiait cette partie du continent. Juchée sur un dromadaire, encadrée par ses deux anges gardiens, Helen supportait de moins en moins cette atmosphère suffocante.

Battery lui avait expliqué qu'avec le temps, elle finirait par s'y habituer. Cependant elle n'arrivait pas à croire qu'elle pourrait survivre longtemps à ce régime.

Devant elle, quatre cents soldats et toute leur caravane avançaient péniblement sur deux rangées le long d'une piste de sable rouge.

La jungle de Bhavnagar avait laissé place à un décor semi-désertique où les arbres les plus hauts ne dépassaient pas la taille d'un homme.

- Je n'arrive pas à concevoir que l'on puisse aimer vivre dans ce pays, dit Helen qui brassait de l'air avec un éventail.

Battery partit d'un grand éclat de rire.

- Détrompez-vous, mademoiselle. Ce continent est une vraie merveille, pour peu que l'on veuille bien oublier ses réflexes britanniques. Voyez la vie sous un autre angle, dit-il exalté (il rapprocha sa monture de la sienne) Toutes ces couleurs ! Ne voyez pas dans cette chaleur une certaine forme d'agression à votre peau si blanche, mais plutôt un hommage à la vie. Ne dit-on pas des honnêtes gens qu'ils sont chaleureux ?

Sans cesser de s'éventer, Helen laissa percer un sourire amusé sur ses lèvres.

- Les Indiens n'ont aucun savoir-vivre. Regardez comment ils s'habillent, le taquina-t-elle.

Elle avait vite compris que cet homme était tombé amoureux de ce pays, plus qu'il ne l'était du sien.

- Ne dites pas des choses pareilles. Pas une fille de votre éducation, je vous en prie, la gronda-t-il. Ces gens sont comme vous et moi, faits de chair et de sang, ils s'aiment, se détestent, jouent et s'amusent, et s'ils leurs vêtements vous déplaisent, sachez que les nôtres leur paraissent aussi étranges.

Helen aperçut du coin de l'œil Stewart qui s'était rapproché d'eux.

- Mais ils sont si sales, continua-t-elle.

Ils passèrent une côte et purent découvrir toute une vallée asséchée dont un maigre point d'eau formait la seule touche de fraîcheur dans le paysage.

- Qu'est-ce qui est plus sale au regard de Dieu, mademoiselle O'Neill ? Ne pas se laver, ou mépriser les gens qui n'ont pas les moyens de s'offrir un tel luxe quotidien ? dit-il d'un ton plein de reproche.

Helen détourna les yeux et tomba sur le visage de Stewart qui affichait une moue de moquerie. Elle se rendait compte qu'elle était allée trop loin.

- Pardonnez-moi, ce n'ai pas ce que je voulais dire.

Battery lui tendit le bras et lui toucha l'épaule.

- Oh que si ! Mais j'espère vous amener à de meilleures pensées d'ici notre arrivée à Bombay.

La procession de soldats s'arrêta.

- Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Helen.
- Je n'en sais rien. Attendez-moi ici, je vais aller voir, dit le sergent Battory qui donna des coups de talons dans les flancs de sa bête.

Il remonta toute la colonne, et arriva devant un pont qui enjambait un fleuve. Il comprit alors la raison de l'arrêt. Toute une partie du pont s'était effondrée.

- Un acte de malveillance à n'en pas douter, affirma le caporal Adams qui se trouvait en tête de convoi.
- Très certainement, approuva Battory qui descendit de sa monture.

Le capitaine Fowley était déjà en train d'étudier une carte de la région.

- Il y a un autre point de passage à près de vingt kilomètres en amont du fleuve, dit-il.

Mais au lieu de donner l'ordre de partir dans cette direction, il resta accroupi et continua à réfléchir. Puis il posa son doigt sur la carte.

- Il y a un village plus bas. Il devrait y avoir quelques barques, de quoi suffire à notre traversée.

Ordre fut alors donné de partir en direction de Jallianwalla.

Ils pénétrèrent dans le village moins d'une demi-heure plus tard.

De nombreux enfants étaient venus à leur rencontre. Vêtus de simples tuniques en loques, ils étaient la représentation même de la misère. L'arrivée de la colonne de militaires était pour eux une distraction inattendue.

- Ils nous observent comme si nous étions des animaux de zoo ! se plaignit Helen.
- Peut-être en sommes-nous ? plaisanta Battory.

Les quatre cents hommes du douzième bataillon d'infanterie envahirent le village.

Les habitants se regroupèrent tous près de l'unique place.

- Que nous voulez-vous ? demanda le chef du village dans un anglais correct.

La peur était palpable. Hommes, femmes et enfants se tenaient soudés les uns aux autres. Aucun moyen de défense à leur disposition.

Le capitaine Fowley s'avança vers l'homme. Bien que mesurant une tête de moins que l'Indien, il le toisa de haut.

- Le pont qui reliait les deux berges du Jumna a été détruit, nous allons emprunter vos barques pour passer de l'autre côté du fleuve.

Le vieil homme s'inclina.

- Bien entendu, faites, elles sont à vous, dit-il sans hésiter.

Helen était descendue de son dromadaire et les avaient rejoints. Si elle

pouvait lire la peur chez de nombreux habitants, elle discernait néanmoins une colère sourde dans le regard de certains autres. Les soldats se dirigèrent en rang serré vers la rive du fleuve où se trouvaient six embarcations pouvant contenir jusqu'à cinq passagers. Ils commencèrent le transbordement vers l'autre rive. Helen se tenait en retrait. Battory préférait qu'ils soient les derniers à franchir le fleuve.

Tout se déroula avec une application toute militaire. Les canots portaient et revenaient selon un rythme régulier.

Quand il ne resta plus que quelques hommes à décharger, un Indien s'approcha du capitaine Fowley.

- Un jour vous paierez pour tout ce que vous nous avez fait !

Une femme vint à sa rencontre et le tira par le bras.

- Avez-vous une accusation à porter contre l'empire britannique ? demanda Fowley d'un regard implacable.

Craignant l'altercation, Battory se rapprocha. Stewart se plaça aux côtés d'Helen.

- Vous agissez ici comme si vous étiez chez vous. De quel droit avez-vous pris le contrôle de nos richesses ? Les mines du Pendjab sont à nous ! cracha l'homme qui retourna vers les habitations.

Le temps suspendit son vol. Fowley mâchonna l'intérieur de ses lèvres, puis prit une décision.

- Caporal Jamisson, arrêtez cet homme ! dit-il en désignant l'Indien.

Le caporal demanda confirmation d'un regard appuyé.

- Exécution, caporal !

Jamisson, se faisant assister de deux soldats se dirigea vers l'Indien qui s'éloignait de la place accompagné de la femme.

Alors Battory intervint et vint se camper devant Fowley.

- Vous ne pouvez pas faire cela, vous n'avez pas autorité sur cette région, dit-il.

- N'importe quel officier britannique a autorité, sergent.

- Vous dépassez le cadre de vos compétences. J'en aviserai votre hiérarchie dès que nous arriverons à Bombay, rétorqua Battory atterré par la décision du capitaine.

Mais alors que Fowley allait répondre, un cri retentit.

La femme de l'Indien n'ayant pas voulu se séparer de son mari y avait été contrainte d'un coup de crosse dans le dos.

La haine s'empara de l'Indien qui frappa de son poing le visage du soldat le plus proche. Une détonation retentit. L'Indien s'écroula dans son sang.

Stupéfait, Battory tourna la tête pour apercevoir Fowley rabaisser son

mousqueton.

- Comment avez-vous pu ! cria-t-il hors de lui.

Un jeune enfant accourut vers Fowley brandissant un misérable couteau. Fowley releva son mousqueton, et visa.

Battery poussa le canon vers le ciel, le coup partit en l'air. Mais une deuxième détonation retentit. L'enfant s'écroula à deux pas de Fowley. La quinzaine de soldats qui n'avaient pas encore traversé le fleuve, avaient sorti leur propre fusil et tenaient en respect les membres de la communauté.

La peur avait changé de camp. Des gouttes de sueur dégouлинаient du front de chaque homme. Le chef du village vint se placer entre les soldats et les villageois.

- « Ne faites rien, ils vont tous nous tuer. Nous aurons notre revanche, ne faites rien », traduisit instantanément Battery alors que le vieil homme s'adressait à son peuple.

Les soldats maîtrisaient avec peine des frissons de crainte. Ils avaient beau tenir en joue les hommes les plus proches, ils savaient qu'en cas d'émeute rien ne pourraient les sauver.

Les canots revinrent.

- Allons-nous en, dit Fowley.

Les soldats se dirigèrent à reculons vers la rive.

Helen, Stewart, et Battery montèrent dans le même canot. La jeune fille était sous le choc. Elle qui avait cru détester à jamais les Indiens pour ce qu'ils avaient fait subir à Miss Edgeworth et aux autres passagers du *King Arthur*, se rendait compte que rien n'était aussi simple.

La honte et la tristesse s'abattit sur ses pensées. N'étaient-ils pas les représentants de la civilisation ? Qui étaient vraiment les sauvages ?

- Pourquoi ont-ils fait ça ? dit-elle en fixant le fond du fleuve.

- Parce que pour certaines personnes, un être humain n'en vaut pas un autre, dit Battery le cœur plein de colère.

- La peur de l'étranger, mademoiselle O'Neill, ajouta Stewart. Sortez du schéma réducteur du citoyen type et vous serez massacré comme le dernier des mécréants.

Helen leva les yeux sur Stewart. C'était bien la première fois qu'il laissait entrevoir un peu de sa vraie personnalité.

- Qu'est-ce qu'on va faire ? demanda-t-elle.

Le regard perdu dans le vague, Battery mit un certain temps avant de répondre.

- Comme si de rien n'était, mademoiselle.

Si Chandigarh avait été pour Helen le summum de la frénésie urbaine, les mots lui manquaient pour qualifier Delhi.

Les rues s'entrecroisaient sans aucun plan apparent. Les maisons et les immeubles semblaient avoir été construits sans aucun souci de cohérence. Les piétons croisaient sur une même voie chariots et attelages divers. Toutes les boutiques s'avançaient sur la rue dans un désordre chaotique. Helen s'accrocha encore plus solidement à la main de Battery.

Ils avaient quitté le douzième bataillon d'infanterie le matin même, et se rendaient à l'ambassade de l'empire britannique dans le quartier de Chanakyapuri.

Construite sur une colline, Delhi offrait un spectacle grandiose. Quatre quartiers la composaient, dont chacun se trouvait séparé des autres par de grandes avenues qui se rejoignaient toute en son sommet. L'ambassade britannique se trouvait toute proche.

Battery usa du pli que lui avait remis le capitaine Sullivan pour pénétrer dans l'enceinte. Ils patientèrent une heure durant avant qu'un homme vêtu d'un costume colonial ne vienne à leur rencontre.

- Permettez-moi de me présenter, je suis Jack Heathley, secrétaire particulier de lord McPhillis.

- Sergent Battery du vaisseau le *Holy Princess*, répondit Battery en lui serrant la main.

- Richard Stewart, je suis chargé de veiller sur mademoiselle O'Neill.

Heathley hocha gravement la tête.

- Oui, je viens de prendre connaissance de la lettre du capitaine Sullivan. (Il se baissa vers Helen.) Les événements qui secouent le pays ne me laissent malheureusement pas le loisir d'agir avec tact. Pour dire les choses simplement, vous devez comprendre que sir Garret O'Neill est mort, jeune fille.

Le cœur d'Helen cessa de battre, le sang reflua de ses veines. Cette perspective qu'elle n'osait imaginer venait de se réaliser. La douleur fut plus forte que tout, elle s'effondra sur le sol, inconsciente.

Quand elle reprit ses esprits, Helen ne comprit pas ce qu'il lui arrivait. Où était-elle ? Que se passait-il ? Puis, comme un nouveau coup de poignard, les souvenirs affluèrent à sa conscience. Des soupirs

étreignirent sa gorge, pour se déverser en longs sanglots. Elle se recroquevilla sur elle-même et se laissa aller à sa douleur dans des larmes qui semblaient ne jamais vouloir cesser.

Une main lui toucha la tête. Deux bras la soulevèrent. Helen reconnut l'homme, mais ne chercha pas à communiquer. Rien n'avait d'importance.

L'homme sortit de l'hôtel où ils avaient pris une chambre. Ils longeaient une sombre allée quand une voix les interpella.

- Où allez-vous ? demanda Battory.
- Cela ne vous regarde pas, répliqua Stewart.
- Je viens avec vous.

Stewart lui jeta un regard empli de colère.

- Il n'en est pas question, lâcha-t-il.

Helen ne dit rien. Peu importait qui sortirait vainqueur de ce duel.

- Alors vous devrez me passer sur le corps, enchaîna Battory.

Stewart mit la main à sa ceinture. Un couteau reposait dans son étui.

- Vous êtes un idiot, sergent. Pourquoi vouloir mourir aussi stupidement ?
- Ma vie n'aurait aucun sens si je ne la mettais pas au service de valeurs qui me sont chères.
- Alors désertez votre armée de misérables porcs ! cracha Stewart.
- N'est-ce pas ce que je suis en train de vous proposer ? répondit Battory en dardant sur lui un regard percutant.

Stewart ne réagit pas, puis il ébaucha un sourire qui se transforma en un éclat de rire sans joie.

- Vous ne savez pas la chance que vous avez, conclut-il en retirant sa main de son ceinturon.

Une folle échappée commença à travers le continent. Parcourant près de vingt kilomètres par jour à travers des chemins de plus en plus difficiles à suivre, ils s'enfoncèrent dans le Pendjab.

Ils ne prenaient que le minimum de repos, sans s'attarder pour admirer le paysage, courant sans cesse, portant chacun à leur tour Helen qui s'était enfermée dans un silence inquiétant.

Ils échappèrent de nombreuses fois à la mort, et ne durent leur salut bien plus à la chance qu'à leur force. Néanmoins, ils parvinrent sains et saufs à leur but : le complexe minier de la compagnie Throwbridge. Helen reconnut l'endroit. Son père lui avait envoyé des peintures

représentant son lieu de travail.

- Tout ceci m'appartient, dit-elle.

Stewart ne dit rien. Ils avancèrent dans le complexe désaffecté. Aucune trace d'une quelconque activité, aucune rumeur laborieuse ne se faisait entendre.

Situées en plein milieu d'une des jungles du Pendjab, les ouvriers indiens avaient quitté les mines pour aller grossir les rangs de la résistance.

- Que cherchez-vous ? demanda Battory.

Depuis le début de leur expédition, il n'avait cessé de questionner Stewart sur leur destination finale et sur ses motivations, mais n'avait reçu que des réponses évasives.

- Encore un peu de patience, nous y sommes presque.

Ils pénétrèrent dans l'enceinte du complexe, puis Stewart entama une descente dans un des puits qui s'enfonçaient dans les entrailles du continent. L'échelle accolée à la paroi tremblait sous leur poids, toutefois elle résista au passage des fugitifs.

Parvenus au fond du puits, Stewart les fit progresser dans un tunnel obscur.

- Comment faites-vous pour trouver votre chemin ? demanda Battory qui ne distinguait absolument rien dans ces ténèbres.

- Patience, vous ai-je dit.

Ils entrèrent dans un dernier boyau et se retrouvèrent devant une porte. Stewart posa sa main sur un identificateur et la porte coulissa dans un souffle.

Une lumière mordorée agressa les pupilles d'Helen et celles de Stewart qui durent plisser les yeux pour y voir.

Ils avancèrent et entendirent la porte se refermer derrière eux. Ils se trouvaient dans un endroit inattendu. Tous les murs étaient de métal. La lumière émanait d'étranges cylindres translucides.

- Suivez-moi, dit Stewart.

Ils obéirent sans poser de question. Ils passèrent de nombreux couloirs aussi déconcertants que le premier, et furent étonnés par les tenues que portaient les habitants qu'ils croisèrent. Enfin leur périple souterrain prit fin.

- Voilà, nous sommes arrivés, dit Stewart.

Ils étaient dans une pièce dont le mobilier était proche de ce qu'ils connaissaient en surface : un bureau et des étagères en bois.

Assis dans fauteuil se tenait un Indien à la mine affable.

- Bienvenue chez vous, mademoiselle O'Neill, dit l'homme en se levant de son siège.

- Qui êtes-vous ? demanda Battory.

- Je pourrais vous renvoyer la question, répondit l'homme

qui tourna la tête vers Stewart.

- Je n'ai pu me résoudre à l'éliminer. On a tous nos faiblesses.

L'homme hocha pensivement la tête. Il ne pouvait en vouloir à Stewart. C'était déjà miraculeux qu'il ait pu accomplir sa mission.

- Qui je suis ? dit l'homme qui posa son regard sur Helen. Je suis un ami de votre père, mademoiselle O'Neill. Un homme à qui je dois beaucoup. Un homme à qui j'ai fait la promesse de veiller sur sa fille. (Il fit une pause et ajouta :) Je suis heureux de pouvoir la tenir.

- Qu'est-il arrivé à mon père ? dit-elle.

L'Indien prit un air grave. Son cœur se serra en reconnaissait dans les traits de l'enfant ceux plus grossiers du père. La fille avait une prestance, un regard touchant et marqué par une profondeur de caractère. Elle saurait faire honneur à son père.

- Il a été tué. Assassiné, répondit-il.

- Pourquoi ? demanda-t-elle en enfonçant ses ongles dans les paumes de ses mains afin de ne pas pleurer.

- Parce qu'il causait du tort. Il s'est fait beaucoup d'ennemis. Il était plutôt mal vu.

Helen sentit la rage lui envahir le corps et l'esprit. Comment osait-il parler ainsi de son père ! Cet homme qui n'avait eu de cesse d'aider au développement de ce continent. Cet homme qui avait banni le travail des enfants dans ses mines, et qui avait donné une journée de repos dominical à ses employés.

- Mon père était un homme bon. Il n'a jamais fait de mal à qui que ce soit. Vous mentez ! hurla-t-elle.

- Ô si, il a fait du mal. Sa façon de traiter ses employés s'est vite répandue dans le pays, mademoiselle O'Neill, et a entraîné de nombreuses révoltes dans les autres gisements miniers de la région. Votre père est indirectement à l'origine des événements du Pendjab, très chère Helen. Ses confrères ne l'ont pas supporté. La balle qui a tué votre père était celle d'un officier de Sa Majesté.

Aussi improbable que cela puisse paraître, Helen sut que c'était parole de vérité. Elle se souvint avec tristesse de toutes les fois où son père lui expliquait le peu de foi de ses contemporains dans les valeurs du Seigneur.

« Ils font honte à tout ce que le Christ est venu nous enseigner », lui avait-il écrit un jour.

Elle se rapprocha de Battory qui la prit dans ses bras.

- De quelle organisation faites-vous partie ? demanda-t-il.

L'Indien le scruta un long moment.

- D'une organisation dissidente qui n'a qu'un seul but :

défendre les droits des minorités quelles qu'elles soient.

- Qu'allez-vous faire de nous ?

- Vous protéger jusqu'à la fin du conflit, répondit l'Indien qui appuya sur un bouton.

Une femme ouvrit la porte du bureau.

- Oui, général ?

- Sarah, veuillez prendre soin de nos invités, ils vont rester parmi nous un certain temps, expliqua l'Indien.

- Je ne comprends rien, dit Battory qui attira Helen vers lui. Donnez-moi des réponses !

Stewart sortit de sa réserve.

- Le destin de l'humanité est en train de se jouer, sergent. Ayez patience et vous aurez tout le loisir de méditer sur la pertinence de ce propos. Mais n'ayez crainte. Quoi qu'il advienne, il ne vous arrivera rien de fâcheux, ni à vous, ni à elle, dit-il en désignant Helen.

Battory secoua la tête. C'était une véritable histoire de fou. Pourtant telle était la réalité !

La femme qui venait d'entrer invita alors le sergent et Helen à la suivre hors du bureau.

- Content de te revoir, dit Stewart à l'Indien quand ils furent enfin seuls.

- Tu lui as dit que son père t'avait sauvé la vie ?

- Non, cela ne la regarde pas.

Un instant de silence s'installa entre les deux androïdes, puis ils continuèrent leur conversation sur un tout autre sujet : l'ampleur de la guerre au sein des planètes limites.

La Ceinture.

Fousteau tournait et retournait un crayon entre ses doigts. D'où qu'elles viennent les nouvelles n'auguraient rien de bon. Il n'y comprenait rien. Une bonne stratégie s'appuyait sur une bonne

compréhension du mode opératoire de ses ennemis. Et pour l'heure ils ne savaient même pas qui étaient leurs agresseurs !

Il se leva de son bureau et se posta devant l'écran qui donnait une vue tridimensionnelle de la galaxie.

Deux cent cinquante points bleus représentant les mondes libres de la Fédération, quinze points rouges pour les planètes limites, une dizaine de points jaunes pour les stations orbitales au statut neutre, et enfin un point vert pour le Monde Noir.

Il posa sa main devant le clavier tactile, et fit un agrandissement de ce dernier. Un globe d'un noir impénétrable s'afficha devant lui.

Sa découverte remontait à moins d'un siècle et avait été tenue secrète depuis. Fruit d'une construction pharaonique, le Monde Noir était une sphère de près de mille kilomètres de diamètre. Totalement lisse et dépourvu de la moindre ouverture, il n'était en rien l'innocent artefact qu'il semblait représenter.

Des équipes de chercheurs y avaient été envoyées en mission d'étude, mais aucune n'en été revenue. Dès que les vaisseaux s'approchaient à moins de cent kilomètres de sa surface, ils étaient aussitôt atomisés. Depuis, une unité militaire avait été postée à distance respectable dans le cadre d'une surveillance permanente de l'artefact.

- A quoi sers-tu ? souffla-t-il à la représentation holographique.

Il soupira et revint à son bureau. Il s'essuya les yeux et commença à étudier les nouveaux rapports en provenance des planètes limites.

Station Eden.

Ils venaient de faire l'amour une nouvelle fois. Lucinda resta allongée sur le lit tandis qu'Isaac alla lui chercher à boire. Elle regarda pensivement son corps nu qui déambulait dans cette chambre spacieuse. A l'inverse du reste de la station, rien n'avait été lésiné pour le confort de son propriétaire. Même si l'égalité était le fer de lance de leur mouvement, Isaac était leur chef à tous, et possédait un traitement de faveur.

Il chercha une bouteille de scotch, en servit deux verres et retourna vers Lucinda dont il devinait les formes délicates sous le drap.

- Tu n'as rien perdu de ton ardeur.

- Je préférerais ton ancien corps, répondit-elle en se redressant dans le lit.

Elle lui prit un verre des mains et en savoura le contenu.

- Il était trop connu. Avec celui-ci, une nouvelle vie pouvait redémarrer.

Il s'allongea à côté d'elle et éteignit la lumière. Ils étaient désormais éclairés par l'astre solaire qui passait de ce côté de la station.

- Je sais. Une façon de m'oublier, peut-être ? ajouta-t-elle avec amertume.

Les premiers jours de son arrivée, elle s'était juré d'attendre le bon moment pour le tuer une bonne fois pour toutes, et rétablir la vérité officielle : Isaac Belrose est mort !

Mais, il avait su se justifier. Ses excuses paraissaient crédibles, sa demande de pardon sincère, et son amour toujours intact.

- Peut-être, dit-il en venant coller son corps au sien.
- Qu'allons-nous devenir ?

Il huma l'air, puis se mit en tailleur sur le lit. Les photons qui traversaient la baie éclairaient délicatement le visage de Lucinda.

- Je n'en sais rien. La seule chose qui m'importe et que nous ayons un avenir. Où qu'il soit, notre peuple a le droit de décider de son sort.
- Quand partons-nous ?

Il lui avait exposé leur plan, mais depuis la découverte de l'Œil de Dieu, il n'était plus certain que le kidnapping de frère Wilson soit un atout maître dans leur jeu. Gerrold pouvait les forcer à sortir de leur neutralité et les rallier à ses propres objectifs. Peut-être que la présence de Lucinda réussirait à faire chanceler ses convictions.

- Gerrold nous a fait parvenir un message, il y aura une ouverture dans moins de vingt-quatre heures U.T. (Unité terrestres).
- Alors reprenons là où nous en étions, dit Lucinda qui repoussa le drap.

Kigoma

Clint et ses hommes se tenaient prêts. Leur première mission était enfin programmée. Cela faisait plusieurs jours qu'ils répétaient méthodiquement leur attaque. Ils ne devraient en aucun cas se laisser prendre. Aucune preuve de ce qu'ils étaient ne devait être retrouvée.

- Commandant, cette mission est d'une extrême importance. Il est fort probable que vous devrez vous sacrifier avec votre équipe pour la réaliser. Y voyez-vous une objection ? demanda l'androïde qui avait pris le corps du général Clint.

Clint hésita un instant. La réponse allait pourtant de soi.

- Non, dit-il néanmoins.

Pourquoi avait-il hésité ? Devait-il en parler ? Non. Il craignait de plus en plus d'être désactivé, ou pire encore, qu'on modifie ses programmes de conscience interne. Alors qu'il savait qu'il n'était qu'un amas d'acier, il n'arrivait pas à s'empêcher d'éprouver des émotions contradictoires.

Je ne suis qu'une machine, se dit-il.

Boule d'acier, sertie de deux billes rouges, son visage était totalement inexpressif. L'androïde qui lui faisait face ne perçut en rien les tourments qui agitaient de l'âme du général.

- Très bien. Veuillez regrouper vos hommes et les conduire au mont Imbala. Au revoir C15.

Clint salua l'androïde et sortit de la pièce. Il se retrouva dans les couloirs de la base secrète en éprouvant un sentiment de soulagement. Il n'aimait pas se trouver face à face avec ce général Clint. Quelque chose au fond de lui essayait de lui hurler un message, un avertissement. Pourtant, il avait beau se torturer le cerveau rien n'en sortait.

Il passa les zones occupées par les humains, puis après avoir donné son identification, il put pénétrer dans la partie allouée aux robots.

La base faisait près de 200 hectares de superficie, répartie sur une vingtaine de niveaux. Quinze mille androïdes y étaient basés en permanence. Cinq cents cyborgs en assuraient la sécurité.

- Bonjour, C15, dit le rob Samuelson quand elle le vit pénétrer dans leur département. Quelles sont les nouvelles ?

- Mission de diversion, dit-il de sa voix plate et métallique.

Le bruit caractéristique d'un chargement de fusil à plasma se fit entendre.

- Ça va chauffer ! fit le rob Alimato qui se réjouissait par avance de tuer de l'humain.

Encastés dans leurs corps de métal, les cerveaux des dix soldats étaient incapables de se souvenir quoi que ce soit de leurs véritables identités. Tous leurs centres mémoriels avaient été retouchés avec subtilité.

Après l'éradication de leurs souvenirs personnels, les androïdes leur avaient implanté de fausses vérités. Ils étaient ainsi persuadés que leurs cerveaux étaient composés de silicium, et qu'ils n'étaient rien d'autre que des machines à la solde des êtres qui les entouraient. Pourtant en chacun d'eux un sentiment de vide persistait qui ne parvenait pas à s'effacer.

- S122, vous piloterez l'appareil, dit Clint en s'adressant à Dingin.

- Pas de problème, j'en fais mon affaire.

- On va leur mettre la pâtée ! fit Douglas.

Etrange comme cette voix monocorde n'arrivait pas à retranscrire le sentiment guerrier qui s'était emparé de lui. Mais Douglas ne creusa pas plus avant cette pensée, et se mit en position.

Clint regarda bravement ses dix soldats. Dix paires d'yeux rouges qui ne révélaient aucune once d'une humanité quelconque.

Nous ne sommes que des robots, se dit-il avant de demander :

- Vous êtes prêts ?

- Oui, mon commandant, répondit à l'unisson la petite unité. Malgré son absence de cœur, il sentait ce dernier battre de fierté. Je suis vraiment déréglé ! ironisa-t-il en lui-même.

- Alors allons-y ! cria-t-il à haute voix.

Ils sortirent au pas de course de leur dortoir, et suivirent Clint jusqu'à un élévateur qui les conduisit jusqu'au premier niveau. Ils passèrent une porte hexagonale et pénétrèrent dans l'ascenseur qui les emmena à l'air libre.

Un souffle brûlant soufflait sur la jungle qui entourait la tour de la défunte Compagnie Rosmond-Richelieu. Clint n'y prêta pas attention et entraîna avec lui sa troupe en direction du mont Imbala. Une drôle d'idée lui vint à l'esprit. Une vague impression d'avoir déjà vécu cette scène.

- C'est vraiment la merde ! cracha Gonzalez pour la énième fois.

Cela faisait des jours et des jours qu'ils avançaient dans cette jungle infinie, et toujours aucun signe de civilisation.

- Tu pourrais arrêter de râler ! répondit la soldate Argento. Comme son compagnon d'infortune, elle était à cran. Elle commençait à désespérer de s'en sortir un jour. Où que leur regards se portent, il n'y avait rien d'autre qu'une végétation luxuriante.

- Ouais, t'as raison, vaut mieux que je ferme ma gueule, dit-il en continuant la marche.

La rivière souterraine qu'ils avaient empruntée pour s'échapper des sous-sols de la base secrète des androïdes, émergeait quelques centaines de mètres plus loin dans un lac qui était dû à la dénivellation de terrain.

Depuis, ils marchaient vers le sud en espérant retrouver le sentier du pèlerinage. Si l'euphorie d'avoir échappé aux robots avait guidé leurs

premiers pas, le découragement était désormais leur lot quotidien. Un cri animal résonna dans la jungle. Argento raffermi la prise de ses doigts sur son fusil HK. Deux jours plus tôt, ils étaient tombés nez à nez avec un fauve qui n'aurait pas manqué de les mettre à son repas, si Gonzalez ne l'avait abattu d'un tir en rafale.

- Laisse-le-moi, dit Argento qui, dans un geste déterminé, rejeta ses cheveux en arrière.

Gonzalez hocha la tête et s'arrêta pour permettre à Argento de passer devant.

Ils avancèrent sans faire de bruit en direction de l'endroit d'où était venu le cri. Mais plus ils s'en approchaient, plus le doute s'insinuait dans leur esprits. Une sorte de mélopée parvenait jusqu'à eux. Etaient-ils sauvés ?

Ils accélérèrent leur mouvement, et le doute se transforma en certitude : il y avait des hommes dans les parages.

Un chant humain se déversait sur les alentours. Accompagné par des tambours, le rythme était hypnotique. Le cri du fauve retentit une nouvelle fois. Un hurlement à glacer le sang. Un cri de rage qui figea les deux soldats dans un arrêt interrogatif.

- Qu'est-ce qu'ils foutent ? demanda Argento.

- Ça ne m'étonnerait pas qu'ils sacrifient un animal à je ne sais quel rite, répondit Gonzalez. Je crois qu'il vaut mieux prendre des précautions. Observons-les avant de révéler notre présence.

- Ok.

Sous le couvert de la voûte naturelle de la jungle, ils progressèrent avec le maximum de précautions. Le souffle ralenti, les soldats s'étaient transformés en véritables chasseurs. Avançant prudemment, ils se faufilèrent à travers les arbres avec une certaine agilité en dépit de leurs constitutions.

La mélopée était omniprésente. Ils y étaient presque. Quelques mètres encore, et ils aboutirent en bordure d'un petit lac. Sur ses berges s'étaient regroupés une trentaine de Kigomais qui psalmodiaient leurs litanies dans leur langage.

Argento adressa un regard soucieux à son acolyte. De deux signes de la main, Gonzalez lui répondit d'attendre et de voir.

Le regroupement était uniquement formé d'hommes. Cinq d'entre eux étaient accroupis et tapaient sur leur tambour tout en chantant avec leurs frères d'armes.

Pour ce que Gonzales et Argento en comprenaient, ces hommes étaient des chasseurs qui fêtaient la capture d'un des plus grands prédateurs de la planète. Le fauve était acculé dans une cage, le corps couvert de plaies.

- Je ne crois pas que nous ayons quelque chose à craindre

d'eux, souffla Gonzalez.

- Je n'en suis pas si certaine, répondit Argento.

Gonzalez tourna le regard vers elle et aperçut un homme qui pointait une lance dans son dos. Puis il vit s'approcher d'autres Kigomais qui vinrent les entourer avec ce même air farouche.

Il secoua la tête et leva les bras en l'air.

Thantos

La salle de sport se trouvait au sommet de la tour Mao. En cette fin de journée, Roseta jouait une partie de squash avec une de ses amies. Vêtue d'un short et d'un tee-shirt, elle n'avait plus rien de la femme d'affaires qu'elle était habituellement.

Malgré le poids de ses responsabilités, elle trouvait le temps de faire du sport. Elle nourrissait son esprit avide de lectures diverses, mais savait néanmoins qu'elle ne devait pas négliger son corps.

La balle lui revint droit dessus. D'un mouvement leste, elle s'en écarta et put la frapper avec force. La balle repartit en sens inverse contre le mur. Sa partenaire n'eut pas le temps de réagir. La balle frappa deux fois le sol avant qu'elle ne l'atteigne.

- Et merde ! jura Olivia Sewton.

- 11-9, dit Roseta. Jeu, set et match.

Courbée en avant, les paumes de ses mains posées sur ses cuisses, Olivia reprenait son souffle. Roseta enleva le bandeau qui retenait sa longue chevelure. Son tee-shirt était trempé.

- Pas trop déçue ?

Son amie lui jeta un regard faussement en colère.

- Tu me revaudras ça, Rose. Un jour je te battrai, je te le promets.

Les deux jeunes femmes quittèrent le court et se retrouvèrent dans un des saunas particuliers. L'atmosphère était lourde, étouffante. Roseta était allongée sur un des bancs quand son amie vint la rejoindre.

- Qu'est-ce que ça fait du bien ! gémit Olivia.

C'était la fille du plus grand fabricant de cosmétiques de la Fédération et Roseta avait trouvé en elle la partenaire idéale pour se livrer à bon nombre de sports.

- Tu as vraiment un corps de rêve, ajouta-t-elle.

- Oui, mais il n'est pas pour toi, répliqua Roseta.

La sexualité débridée d'Olivia était matière à plaisanteries entre les deux jeunes femmes.

- Dommage, mais si jamais tu changes d'avis, pense à moi.

Roseta maugréa un « hum » peu convaincu et ferma les yeux. Ses

muscles fatigués par l'effort commençaient à se détendre. La sueur ruisselait le long de son corps. Elle ralentit sa respiration et laissa ses pensées aller à la dérive...

Des images de grands espaces s'imposèrent à elle. Un désert de sable où nulle vie n'était possible. Une tempête s'annonçait. Le disque rouge déclinait à l'horizon. L'ombre des dunes s'étendait alentour. Une citadelle se dressait au loin. Un point sombre, frêle silhouette, avançait péniblement.

Ses pieds nus, brûlés par le soleil, s'enfonçaient dans le sable à chaque pas. L'épuisement la guettait, et pourtant elle savait qu'elle ne devait pas renoncer. Elle devait rejoindre la tour quoi qu'il lui en coûtât. Il lui fallait réveiller l'Innommable.

Le soleil passa derrière une dernière dune. La jeune femme serra les dents et s'obligea à ne pas abandonner. Moins d'un kilomètre la séparait de la citadelle. Tête baissée, elle ne pensait plus à rien. Pas après pas, elle avançait inexorablement. A bout de force, elle releva la tête, et...

- Réveille-toi !

Roseta poussa un petit cri. Olivia était penchée sur elle et la regardait avec de grands yeux étonnés.

- Ce n'est rien, juste un mauvais rêve, s'expliqua Roseta.
Rien de plus.

Rassurée, Olivia lui sourit et reprit sa place sur un des bancs. Roseta se calma et essaya d'oublier ses rêves au goût de réalité.

Juste un traumatisme, c'est juste un traumatisme, se rasséréna-t-elle en repensant aux paroles de son psychanalyste.

Atlan

Ils avaient atteint le domaine de Ritournelle en fin d'après-midi après un long voyage sous une pluie déchaînée. A deux reprises leur carrosse s'était embourbé, et ils ne devaient qu'à la providence de s'en être aussi bien sortis. Rostov avait laissé Delphine entre les mains des religieuses et se retrouvait à présent en tête à tête avec la mère supérieure dans une des cellules du couvent.

- Je ne suis pas sûre de comprendre ? s'étonna la mère Marie.

Elle venait de lire la lettre écrite de la main du prince Marc.

- C'est pourtant simple, ma mère. Je suis chargé d'une mission de la plus haute importance.

Il haïssait ces femmes qui s'étaient trompées de dieu. Il haïssait ces quatre murs austères qui l'étouffaient. Il se haïssait lui-même d'éprouver de l'incertitude face à son devoir.

- Ce sont des méthodes plutôt radicales, dit la mère avec diplomatie.

- Certes, et c'est pour cela que l'on a confié cette tâche à un homme.

De plus en plus livide, le visage de la mère supérieure affichait une mine d'un apitoiement sans fin.

- Qu'a donc fait cette enfant ?

- Des crimes inexpiables. Je ne peux vous en dire plus.

La mère supérieure jeta un coup d'œil par la fenêtre. Elle savait qu'on lui mentait. Mais que pouvait-elle faire si ce n'est accepter ? Le prince Marc avait tout pouvoir sur ses terres. Elle ne pouvait risquer son courroux.

Seigneur, pardonnez-moi, pria-elle avant de déclarer :

- Très bien, vous serez notre hôte pour la durée qui vous sera nécessaire, monsieur De Gustin.

Rostov lui adressa un sourire entendu et se releva. Il était temps de rejoindre Delphine. Le moment était venu de lui faire prendre conscience de son destin. Le début d'une ère nouvelle avait enfin sonné.

Terre

Enveloppé dans un peignoir, Dominati quitta la luxueuse salle de bains de marbre et d'or et longea un couloir tapissé de toiles aux signatures prestigieuses, pour se rendre dans le salon principal de sa vaste demeure.

Située à Capuano, petit village corse que s'étaient approprié quelques milliardaires amoureux des belles choses, la villa possédait près de deux mille mètres carrés de surface habitable.

Dominati pénétra dans la mezzanine, et se tint près du garde-corps taillé dans du marbre de Carrare. De là, il pouvait contempler son salon. Le plus beau mobilier de la planète s'y trouvait disposé avec art pour créer une ambiance harmonieuse.

Comme chaque fois, un sentiment d'intense satisfaction l'envahit. Puis il descendit les marches du grand escalier et se dirigea vers un superbe vaisselier d'époque Louis XV et prit une coupe. Des dizaines de chandelles éclairaient la pièce de façon féérique, tandis qu'un morceau

de musique classique se diffusait agréablement dans l'espace. Il dépassa le salon, et vint se poster près de la baie vitrée ouverte sur la terrasse. Au loin, il pouvait apercevoir la mer Méditerranée qui venait se fracasser en écume mousseuse contre des falaises escarpées. Il était serein. Tout allait se dérouler pour le mieux. Il s'avança vers la piscine et s'accroupit près du bord. Deux jeunes filles s'y baignaient nues.

- Approchez, dit-il de sa voix langoureuse.

Les baigneuses firent quelques brasses et se retrouvèrent à ses pieds. Il enleva son peignoir et sauta à leur côté. Il reprit la coupe posée sur le rebord et passa une main dans le dos d'une des jeunes filles. Elle sourit et vint se frotter contre lui. Il porta la coupe à ses lèvres et en apprécia le délicat arôme.

Il eut une pensée pour la richissime Roseta Ming. Bientôt elle serait prête à l'accepter. Prête à tout pour lui être agréable. Il finit d'un trait son breuvage et sentant sa virilité se gonfler de désir, il attrapa d'une main ferme le fessier de l'autre fille et l'attira à lui.

Bavière

Marshall se réveilla en sursaut. Il se redressa dans son lit et quitta la chambre sans faire de bruit. Des images de son fils en train de se faire pendre étaient encore incrustées dans son cerveau engourdi. Un simple cauchemar.

Il descendit l'escalier central de son chalet et alla dans la cuisine se servir un verre d'eau fraîche. Il se mouilla le visage et après avoir respiré un grand coup, il monta s'asseoir dans le fumoir.

Il ne devait plus y penser. Ce n'était pas sa faute. Rien n'avait obligé son Doryan à accepter la mission. Et pourtant...

- Tu ne devrais pas te tourmenter ainsi, dit une voix dans son dos.

Marshall sourit sans se retourner. Comme à son habitude Marius savait voir à travers lui comme s'il était transparent.

- Qu'est-ce que tu fais encore debout à cette heure ?

- Je regardais la RLN, répondit Marius qui vint s'asseoir en face de Marshall.

Une simple lampe éclairait les deux hommes.

- Quelles sont les nouvelles ? Combien de morts ?

- Beaucoup trop. Une unité de la Fédération s'est retrouvée

prise dans une échauffourée sur Egypte. Quarante morts sous des éboulis.

Marshall s'enfonça un peu plus dans son fauteuil et soupira faiblement.

- Combien de temps faudra-t-il attendre avant qu'ils se dévoilent enfin ? A quoi jouent-ils ?

Marius haussa les épaules.

- Nous le saurons en temps voulu, Will.

- Oui, c'est ça, attendons, faisons-nous massacrer et disons ensuite à nos populations que la Fédération est le système idéal, dit-il avec aigreur.

- Tout le monde fait le maximum. Nous n'avons rien à nous reprocher, et tu le sais bien.

Le silence s'installa. Marshall esquissa une moue désabusée. Sa capacité à croire en la force de la volonté était en train de s'émietter de jours en jours. La puissance de sa foi se désagrégeait face au manque de résultat. Il ne s'était jamais senti aussi bas. Si seulement...

- Mon fils, j'ai envoyé mon propre enfant à la mort ! De quel droit puis-je me targuer de vouloir sauver des milliers d'êtres humains d'un cataclysme alors que je n'ai rien fait pour sauver mon propre fils, reprit-il en rompant le silence.

- Peut-être n'est-il pas mort ? Doryan est un garçon plutôt doué et béni des dieux. Je suis persuadé qu'il est encore vivant.

Marshall éclata d'un grand rire amer.

- C'est cela ! Il est en vie ! ironisa-t-il.

- Très certainement, répondit Marius d'un ton ferme, et pour te le prouver, je vais te le ramener, ton fils.

- Qu'est-ce que tu racontes ?

Marius se pencha en avant et prit un air de conspirateur.

- Je vais partir sur Atlan. Si je ne reviens pas, c'est qu'il est mort.

Un courant électrique passa entre les deux amis. Marshall oublia ses pensées morbides et retrouva en quelques secondes l'espoir.

Marius se leva et rapporta du bar deux verres de cognac. Il en tendit un à Marshall.

- A mon départ, dit-il en levant son verre.

- Et à ton retour, lui souhaita Marshall qui leva le sien.

Cela faisait deux jours qu'Anneth courait à travers la forêt de Bergström, ne s'arrêtant que pour de courtes pauses réparatrices. La fatigue avait remplacé la colère et la peur. Durant sa fuite éperdue, elle n'avait cessé de repenser aux images terribles de la mise à sac de son village.

Cachée derrière un fourré à l'orée du bois qui encerclait le village, elle avait assisté impuissante aux massacres de ses habitants par une horde de sauvages à la peau halée. Depuis, elle fuyait, espérant rejoindre la ville la plus proche.

Son pied se prit dans une racine et elle trébucha. Elle s'étala de tout son long, le visage enfoui dans l'humus qui recouvrait le sol détrempé. Elle essaya de se relever mais l'angoisse accumulée fut plus forte que ses muscles, elle s'effondra en pleurant. Elle se maudissait d'être si faible. Elle était la fille de Horick le Terrible, elle se devait d'être à la hauteur de sa réputation. Elle tenta de se relever, et y parvint malgré la douleur qui lui serrait la poitrine.

- Un guerrier tient sa force de son âme et non de ses muscles, se dit-elle en citant les paroles de son père.

Elle leva les yeux au ciel et aperçut à travers la trouée de la voûte sylvestre le soleil qui approchait du zénith.

- Par Thor, je jure que je les tuerai tous jusqu'au dernier !
Et guidée par une seule pensée, elle reprit sa course.

A genoux sur un piton rocheux, Ingmar se tenait prêt. Une biche venait d'apparaître près du lac qui se tenait sous lui. Il sourit et arma son arc. Il ferma un œil et au moment où il allait laisser filer la flèche un brouhaha retentit dans la forêt ; la biche cessa de s'abreuver, et s'enfuit dans les fourrés.

Ingmar jura entre ses dents. Quatre heures qu'il attendait qu'une proie vienne à sa rencontre, et voilà que tout était à refaire !

Le soir n'allait pas tarder à tomber, il n'avait plus le temps. Il grommela quelques jurons et reprit la direction de son village. Toutefois le bruit se fit plus fort. Son oreille exercée reconnut celui d'une course. Un animal ?

Il se remit en position, et pria les dieux de ne pas l'abandonner. Le bruit se rapprochait. Il banda son arc et se tint prêt. Surplombant le lac, il avait le meilleur angle de vision possible.

Par où que tu sortes, je ne te raterai pas, se dit-il en calant sous son

menton les doigts tendant la corde.

Soudain surgit de la forêt une jeune fille qui fonça dans le lac. De stupeur Ingmar en lâcha sa corde et la flèche partit pour s'enfoncer à deux mètres de l'inconnue.

- Par Freyr ! s'exclama-t-il.

A bout de force Anneth s'était jetée à l'eau. Ses poumons étaient en feu. Il fallait qu'elle se rafraîchisse. Cependant l'eau était glaciale, des crampes la saisirent. Elle essaya de nager, mais malheureusement ses jambes étaient comme deux colonnes de marbre.

Mourir si bêtement après tous les efforts qu'elle venait de fournir, ragea-t-elle alors que sa tête s'enfonçait sous les eaux.

Ingmar ne réfléchit pas. Il jeta son arc sur le sol, et fit un plongeon de près de dix mètres. Il nagea aussi vite qu'il le put et attrapa Anneth par le torse et la ramena jusqu'à la rive.

Il approcha son oreille de sa bouche et poussa un soupir de soulagement : elle respirait encore.

La fille hoqueta. Ingmar se pencha vers elle et vit à travers sa longue chevelure blonde un visage aux contours fins et délicats. Le cœur d'Ingmar se serra d'un étrange sentiment.

- Toussez encore, vous avez avalé beaucoup d'eau, dit-il d'un ton chaleureux.

Anneth n'avait pas besoin qu'il le lui dise. A quatre pattes, la tête courbée vers le sol, elle recrachait tout ce qu'elle pouvait. Puis quand, elle put enfin reprendre son souffle, elle ramena ses longs cheveux en torsade pour les essorer, et c'est alors qu'elle prit pleinement conscience de la présence d'Ingmar.

- Merci de m'avoir sauvée.

- Que fuyiez-vous ?

Les souvenirs du massacre se rappelèrent à sa mémoire.

- Les Maoris, dit-elle. Ils ont envahi notre royaume.

- Quoi ? s'exclama Ingmar tant la nouvelle paraissait inconcevable.

- Ils ont assassiné tous les habitants d'Ergünd, je suis la seule survivante, dit-elle en réussissant à ne pas pleurer.

- Par Thor, c'est impensable ! Il me faut aller avertir les miens, dit-il la peur au ventre.

Aussi aberrante soit-elle, Ingmar ne mettait pas en doute la parole d'Anneth. Elle n'avait pas l'air d'une folle, et encore moins d'une sorcière.

- Venez, je vais vous aider à marcher. Suivez-moi.

Anneth essaya de se lever, mais de nouvelles crampes la saisirent, elle s'écroula sur le sol. Il fallait impérativement qu'elle se repose. Elle ne pouvait pas faire le moindre pas.

- Allez prévenir votre village, et j'attendrai ici votre retour.

Ingmar sentit son orgueil gonflé par la confiance que lui accordait cette jeune fille. Elle avait raison, il ne devait pas perdre une seconde. Qui pouvait dire quelle avance avait la fille sur leurs ennemis ?

- Très bien, ne bougez pas, je promets de revenir le plus vite possible.

Il tourna les talons et partit en courant à travers la forêt de conifères. Il connaissait le coin par cœur. Il avait passé son enfance à s'aventurer dans les parties les plus reculées de la forêt. Mais pour la première fois de sa vie, il n'y prenait aucun plaisir. Seule la peur lui tenaillait l'esprit.

Comment osait-on les attaquer ? Eux qui n'étaient que d'honnêtes gens, paisibles et respectueux de la nature et de leurs contemporains ? Si l'hydromel coulait à flot, rarement les soirées se terminaient à coup de hache. Ingmar ne voulait pas croire que l'horreur puisse les atteindre. Pourtant après moins d'une demi-heure de course, il entra de plein fouet dans la réalité du drame. D'abord une odeur, puis soudain il vit : Sefriv était en flamme.

Ingmar poussa un rugissement de colère, et accéléra sa course. Plus il progressait, plus il prenait conscience de l'horreur qui s'était abattue sur eux. Des cris provenaient de toutes parts. A l'odeur du bois brûlé se mêlait désormais celle de la chair grillée. Il allait sortir du couvert des arbres quand une masse imposante le frappa dans les flancs. Avec la vivacité de ses dix-sept printemps, Ingmar se releva et se prépara au combat.

- Hrolf ? s'étonna Ingmar en reconnaissant le forgeron roux.

Il était le symbole même de la puissance. L'homme le plus fort de Sefriv. Bâti comme un chêne, avec des bras gros comme des troncs, un cou de taureau, et un torse qui avait du mal à passer les portes.

- Ingmar, il n'y a plus rien à faire.

Submergé par l'adrénaline qui avait remplacé son sang, Ingmar oublia toutes les règles de respect.

- Rien à faire ! Nous devons les aider, cria-t-il.

Sur ces paroles, il tenta de courir pour rejoindre les derniers survivants et se battre avec eux. Mais Hrolf fut plus rapide et le plaqua à terre.

- Tiens-tu tant à mourir ? Ne comprends-tu pas qu'ils sont déjà morts ! Nous devons fuir pour mieux préparer notre vengeance.

Le jeune homme se débattait comme un dément. Ses parents étaient en train de se faire trucher, et Hrolf lui ordonnait de les laisser à leur funèbre destin.

- Tu n'es qu'un lâche ! hurla-t-il. Si tu as peur de mourir tu n'as qu'à partir au lac, peut-être seras-tu utile là-bas !

Hrolf compatissait à sa colère, mais il savait qu'il prenait la bonne décision, Ingmar était trop jeune pour mourir. Son temps n'était pas encore venu. Il le relâcha un instant, juste le temps d'armer son bras et de l'assommer d'un coup de poing en plein visage.

Le forgeron porta le corps inanimé, et espéra que personne n'avait entendu ses vociférations. Il repensa aux derniers mots qu'avait prononcés Ingmar, et n'y trouva aucun sens. Pourquoi aller au lac ? Il ne se posa guère plus de questions et décida d'y tenter sa chance. Cette direction en valait bien une autre. A travers la forêt, il pourrait peut-être rejoindre Ergünd et leur annoncer l'invasion maorie.

Malgré les quatre-vingts kilos d'Ingmar, Hrolf ne prit pas le temps de s'arrêter pour reprendre son souffle, et arriva en un laps de temps remarquable, près du lac.

Le crépuscule s'était installé, le silence s'abattit sur la forêt.

Hrolf posa le corps d'Ingmar dans un fourré, et s'assit à ses côtés. Il redressa la tête et fit une prière à Thor. Si Ingmar venait de perdre ses parents, lui-même venait de perdre sa femme et sa petite fille.

Il était parti en chasse quand il avait vu les premiers nuages de fumée surplombait le village. Il avait couru aussi vite qu'il avait pu, mais à l'approche de Sefriv, il s'était rendu compte qu'il était déjà trop tard. Se mêler au combat aurait signifié un suicide.

La tentation avait été grande d'en découdre, mais la raison et la haine, lui avait dicté une autre conduite : il devrait mener la résistance et le moment venu, venger sa famille et ses amis. Pour l'heure, il n'était qu'une âme en peine.

Un bruissement le fit sursauter. Il se releva d'un bond, l'épée à la main.

Une silhouette se rapprocha de lui.

- Qui es-tu ? rugit-il.

- Je suis d'Ergünd, ils ont massacré tout mon village, dit Anneth qui les avait observés en silence.

Hrolf parti d'un grand rire amer. Ainsi ils étaient perdus. Aucun endroit à la ronde où trouver refuge. Ingmar avait peut-être raison après tout : ils auraient dû mourir comme des guerriers et non comme des fugitifs.

- Qu'allons-nous devenir ? demanda-t-elle.

Hrolf l'étudia un moment. Que pouvait-il répondre ? Qu'il n'y avait plus d'espoir. Qu'ils étaient damnés ? Non. Il devait se ressaisir.

- Il est probable que tous les villages de la région sont sous leur contrôle. La seule possibilité est de passer en Suède.

- Il n'en est pas question ! intervint alors Ingmar.

Hrolf se retourna et fut heureux de constater que son coup n'avait pas endommagé le cerveau du jeune homme.

- Vois-tu une autre solution ?

- Mourir comme des braves.
- Non, s'interposa Anneth. Nos parents doivent être vengés. Nous devons les attaquer quand nous serons certains de pouvoir les battre, et pas avant. Si les dieux nous ont laissés en vie, c'est pour que nous soyons la lame qui leur transpercera les entrailles dit-elle en sentant le goût du sang dans sa bouche.

Une chouette hulula au-dessus d'eux. La nuit s'était enfin posée.

- Traverser la forêt de Markland est envisageable, mais nous ne pourrons jamais passer les montagnes. Même si nous sommes en été, les nuits sont trop froides. Nous allons mourir gelés ! dit Ingmar.

- A trois, nous aurons plus de chance de réussir qu'à deux, mais si tu veux nous quitter, nous respecterons ton choix, dit Anneth en venant poser une main sur le bras du jeune homme.

Ce contact réchauffa instantanément le cœur meurtri d'Ingmar. Il sentit son masque de colère s'effriter et les larmes lui monter aux yeux.

Hrolf s'approcha de lui et le prit dans ses bras dans une affectueuse accolade.

- Je comprends ta douleur, nous venons tous de perdre les êtres les plus chers à nos cœurs, mais nous devons survivre pour les venger et honorer leur mémoire. Reste avec nous, Ingmar.

- Oui, nous ne devons pas nous désunir, renchérit Anneth.

Ingmar lui jeta un regard embué de larmes. Il secoua la tête, et parvint à esquisser un sourire maladroit. Ils avaient raison. Le flux d'adrénaline s'étant retiré, il comprenait le bon sens de ces paroles.

- Très bien, je suis avec vous.

D'un geste, Ingmar imposa le silence. Il affûta sa vision, trouva sa cible, se mit en position et décocha une flèche qui partit s'enfoncer en plein poitrail d'un cerf. L'animal bondit dans une course désespérée pour s'effondrer quelques mètres plus loin.

- Bien visé, le félicita Hrolf en lui donnant une grande tape sur l'épaule.

Ils marchèrent jusqu'à leur proie, et Hrolf entama aussitôt le dépeçage. Une semaine avait passé, et après des journées à ressasser de sombres pensées, ils avaient réussi à mettre de côté leur désespoir pour se concentrer uniquement sur leur avenir.

Hrolf s'amusait à leur raconter des histoires fantastiques tirées de leur mythologie, tandis qu'Anneth leur apprenait des chansons ancestrales.

Après avoir découpé de belles pièces de viandes, ils cherchèrent un endroit adéquat pour faire un feu. Anneth partit avec Ingmar ramasser du petit bois.

- Je suis contente que tu sois resté avec nous, dit-elle alors qu'ils pénétraient dans une zone dégagée.

Ingmar la regarda dans les yeux.

- C'est ta présence qui m'a fait rester Anneth, répondit-il tandis que son cœur s'emballait.

Anneth lui sourit et détourna son visage. Dans son malheur, elle avait eu la chance de tomber sur deux hommes aussi valeureux qu'Ingmar et Hrolf.

Ils firent chacun un gros fagot et s'en retournèrent retrouver le forgeron qui, comme chaque soir, s'évertuait à allumer un feu. Des étincelles pétillèrent, une flammèche se détacha, les brindilles crépitèrent et très vite le feu prit de l'ampleur.

- Et voilà une belle flambée! déclara Hrolf, fier de lui.

La nuit n'allait pas tarder à tomber et installés dans une clairière, ils mirent leur morceau de viande à cuire au-dessus du feu.

A la lueur des flammes, Ingmar admira une nouvelle fois la beauté d'Anneth. Ses longs cheveux blonds ondulaient délicatement sur ses épaules. En d'autres circonstances, nul doute qu'il lui aurait déclaré son amour.

- Demain nous commencerons l'ascension des Jotunheim. Il nous faut prendre des forces. Mangez sans retenue, dit Hrolf.

- Racontez-nous une histoire, demanda Anneth qui déchira d'un coup de dent un morceau de viande bien cuit.

Hrolf se racla sa gorge.

- Jurez que vous ne répéterez jamais ce que je vais vous dire, dit-il solennellement.

Anneth et Ingmar se jetèrent un regard surpris, mais jurèrent tout de même.

Satisfait, Hrolf hocha la tête et mit la main dans une des poches de sa tunique.

- Il y a de cela plusieurs années maintenant, mon grand-père, Erstöm le Grand, m'a raconté une histoire. Une histoire incroyable et merveilleuse qu'il m'avait fait promettre de ne jamais raconter. (Il posa un regard lourd sur les jeunes gens et continua.) Alors qu'il était dans la fleur de l'âge, il décida de partir dans les montagnes d'Isuldur, découvrir les grottes de Marckam afin d'y trouver le fabuleux trésor d'Eric le Rouge.

- Ce n'est qu'un mythe, Eric le Rouge n'a jamais existé ! le coupa Ingmar.

- Chut ! Bien sûr que si, le gronda Anneth qui était fascinée par les récits du forgeron.

Hrolf la remercia d'un regard.

- A l'inverse des médisants et autres méchantes langues, mon grand-père savait que le trésor existait. La seule difficulté était de trouver des compagnons de marche. Tout le monde se moqua de lui. Alors seul contre tous, il partit dans le grand nord, bien au-delà de notre royaume. Il marcha des journées entières sans s'arrêter. Quand il était au bord de l'épuisement, il trouvait toujours la force de continuer à avancer. Les jours passèrent, puis les semaines, et enfin il parvint devant l'entrée des grottes de Marckam. Le ciel était couvert de lourds nuages. La neige n'allait pas tarder à recouvrir la vallée. Il sourit et pénétra dans une des grottes. Torche à la main, il s'enfonça dans un dédale de tunnels interminables. Laisant des marques à la craie, il se laissait guider par son instinct. Il pouvait sentir le trésor d'Eric le Rouge l'appeler. Il imaginait déjà rubis et diamants, colliers de perles et d'émeraudes emplir ses besaces. Il fouilla quantité de grottes, passa des journées entières à étudier chaque recoin de la montagne quand, un jour il arriva à la fin de sa quête. Il pénétra dans une dernière grotte qui était obstruée par des éboulis. Il ne se serait certainement pas attardé si la flamme de sa torche ne s'était reflétée sur un objet en métal. Il se rapprocha et découvrit la main d'un cadavre sous le tas de roches. Il poussa les blocs de pierres et mit à jour un squelette : Eric le Rouge ! pensa-t-il. Toutefois très vite, il douta de sa découverte. Des vêtements étranges et singuliers habillaient l'homme. Sans parler de ce drôle d'objet qui avait capté son regard.

Hrolf sortit alors sa main de dessous sa tunique et leur montra un objet caché dans étui en cuir. Anneth et Ingmar se penchèrent en avant. Subjugués par le ton de la voix, ils étaient prêts à croire n'importe quoi. La candeur de leur jeunesse ne s'était pas totalement enfuie malgré la blessure qui déchirait leurs âmes.

- Cette chose est d'origine divine, mes enfants. Le brave Erstöm le grand était tombé sur la dépouille d'un Dieu !

- Faites voir, demanda Anneth en venant s'asseoir à ses côtés.

D'un geste vif, Hrolf cacha l'objet à la vue de la jeune fille.

- Attends que j'aie fini mon histoire.

- Oh ! Pardon, dit-elle en baissant le regard.

Ingmar se rapprocha lui aussi.

Un loup hurla au loin. Hrolf jeta une nouvelle bûche au feu, puis après s'être rassis reprit son récit :

- Que devait-il faire de cet objet ? Le laisser dans cette demeure mortuaire ou le ramener, et informer le monde que les

Dieux étaient mortels ? Durant son trajet de retour, il ne cessa de se poser la question. Il n'arrivait pas à se décider. Avait-il le droit de mettre un terme aux croyances de ses amis, et qui plus est, ne le brûleraient-ils pas pour hérésie ? (Hrolf posa sur son auditoire un long regard interrogateur puis continua :) Mais, en vérité, mon grand-père savait que s'il faisait part de sa découverte plus jamais il ne la reverrait. Les princes et les rois se battraient pour la posséder. Alors il décida de la garder pour lui et quand il retourna chez lui, après son long périple, il ignora les quolibets et les sarcasmes des villageois, riant sous cape d'être le seul à savoir ce qu'il avait rapporté.

Hrolf ressortit l'objet de dessous sa tunique.

- Vous pouvez l'admirer à présent.

Anneth était collée au forgeron, les yeux écarquillés d'envie. Hrolf sortit l'objet de son étui. Il montra le mémo. Une exclamation de surprise s'échappa des lèvres des deux jeunes gens. Une image bougeait sur cet étrange objet.

Hrolf toucha l'écran tactile et d'autres images apparurent. Après des années d'essais et d'erreurs, il était parvenu à comprendre le sens de certains symboles, et c'est avec fierté qu'il faisait part de son talent à Anneth et Ingmar.

Devant leurs regards abasourdis, la cité des dieux s'étalait devant eux, sur ce morceau de métal : d'étranges engins qui volaient dans le ciel, une langue incompréhensible, et cette musique qui sortait de nulle part. C'était à n'en point douter un objet divin.

Anneth éclata d'un rire euphorique.

- C'est merveilleux ! dit-elle

- Alors les Dieux existent, souffla Ingmar qui n'avait jamais pu s'empêcher de douter de leur existence.

- Oui, les Dieux existent et ils peuvent mourir, dit Hrolf.

Ils passèrent les deux heures suivantes à regarder les prouesses que Hrolf faisait apparaître sur l'écran. Des images fantasmagoriques que même leur imagination d'enfant n'aurait jamais pu concevoir. Cela dépasser l'entendement humain.

Des Dieux sans l'ombre d'un doute, se dit Anneth hypnotisée par cette découverte.

- Il est temps de dormir à présent, dit Hrolf quand la fatigue de leur longue journée de marche se rappela à lui.

Ils remirent des bûches dans le feu, et se couchèrent serrés les uns à côté des autres. Ingmar sourit et s'essaya à une prière. Après tout, peut-être que les âmes de ses parents avaient réellement atteint le Folkungr, royaume de Freyja.

L'ascension des Jotunheim s'avéra beaucoup plus périlleuse que leur enthousiasme ne le leur avait laissé croire. Aucune trace de sentier n'existait. Il fallait créer littéralement un passage à travers les flancs de plus en plus pentus de la montagne. Leur vitesse de progression diminuait considérablement. A de nombreuses reprises, ils durent rebrousser chemin pour tenter une nouvelle voie.

Les nuits étaient glaciales, et serrés les uns contre les autres, ils tentaient du mieux qu'ils pouvaient, de se réchauffer en se couvrant des peaux de bêtes que Hrolf avait dépecées depuis leur échappée.

S'il n'y avait eu les chansons d'Anneth, nul doute que le désespoir les aurait emportés depuis longtemps. Mais la jeune fille revigorée par la vue de l'objet divin ne doutait pas que les Dieux guidaient leurs pas.

- Nous sommes les élus, leur disait-elle en plaisantant à moitié.

Elle ne pouvait croire que toutes les souffrances qu'ils enduraient soient vaines. Il fallait que tout cela ait un sens.

- Il faut tenir bon, nous avons fait le plus dur, dit Hrolf en encourageant ses compagnons de misère.

Ils avaient presque atteint le sommet d'un col. Un semblant de sentier longeait une pente d'une déclivité importante. Un mauvais pas, et ils rouleraient sur des centaines de mètres pour s'écraser sur un rocher. Le vent les poussait dans le dos.

- Je n'en peux plus, je suis épuisé, dit Ingmar.

Cela faisait deux jours qu'il se nourrissait de quelques morceaux de viande desséchée qui leur restait. Sur ces hauteurs, il n'y avait aucun animal en mesure d'être chassé. Pas assez de végétation pour attirer les grands mammifères des montagnes.

- Nous le sommes tous, mais nous n'allons pas abandonner maintenant, lui répondit Anneth.

Ingmar maugréa son acquiescement et continua à avancer. Ils passèrent un coude et le sentier se fit de plus en plus étroit.

- Faites très attention, dit Hrolf en tête de file.

A présent nul doute qu'une chute serait mortelle. Anneth évita de regarder la pente qui s'étendait à moins d'un demi-mètre de sa

position. Elle focalisa son regard sur les pieds de Hrolf qui la devançait. Mais malgré cela, elle sentait les battements de son cœur s'accélérer. La peur lui tennaillait les entrailles.

Et si elle glissait ? Mais aussitôt elle s'efforçait d'oublier cette éventualité par une autre pensée : suivre les pas de Hrolf, et ne penser à rien d'autre.

Mais soudain les pieds du forgeron disparurent.

- Hrolf ! hurla Ingmar atterré.

Le forgeron venait de perdre l'équilibre et dévalait les flancs de la montagne en prenant de plus en plus de vitesse, sans pouvoir s'accrocher à quoi que ce soit pour ralentir sa chute.

Anneth poussa un long hurlement. Il en était fini de tous leurs espoirs. Les deux jeunes gens le virent bientôt tomber dans une crevasse près de cent mètres plus bas.

Ingmar s'assit et mit sa tête entre ses cuisses. Anneth s'accroupit près de lui et se mit à pleurer. Qu'allaient-ils devenir ?

Hrolf était autant un guide qu'un père, un ami. Avec sa disparition toutes leurs chances de succès partaient en fumée. Ingmar n'avait plus le courage de continuer.

- Nous sommes maudits ! Pourquoi ? cria-t-il en affrontant le royaume des Dieux du regard.

Une main s'accrocha à son bras.

- Ne me laisse pas Ingmar. Je t'en prie.

Le jeune homme sentit son cœur se fendre en deux. Il se ressaisit.

- Pour rien au monde, je ne t'abandonnerai Anneth. J'en veux seulement aux Dieux. A quoi servent-ils donc s'ils n'écoutent jamais nos prières ? cria-t-il la voix déchirée de douleur.

- Peut-être à rien, mais ce n'est pas pour cela que nous devons perdre espoir.

Ingmar soupira et passa son bras autour d'Anneth.

- C'est toi qui as raison. Que les Dieux nous oublient, nous nous en sortirons sans eux.

Anneth se rapprocha de lui et le plus naturellement du monde leurs lèvres se rencontrèrent pour un tendre et bref baiser.

Ils se relevèrent et reprirent leur route. Le vent soufflait toujours aussi fort. Il fallait qu'ils parviennent à passer le col avant la nuit. Pas après pas, ils poursuivirent leur chemin en essayant de ne pas penser à la perte de leur camarade. Ils savaient que leur monde avait basculé dans la guerre, et qu'ils n'étaient qu'au début de son atrocité.

A bout de forces, et après avoir enfin franchi le col qui se faufilait dans un étroit corridor, ils s'effondrèrent contre la paroi de la montagne.

Blottis l'un contre l'autre, ils s'enlacèrent en silence et malgré le froid

extrêmement piquant qui s'insinuait au plus profond de leur chair, ils parvinrent à s'endormir avec un sourire sur leurs lèvres bleuies.

- Hé, réveille-toi mon garçon ! dit une voix à l'accent suédois prononcé.

- Je te dis qu'ils sont morts ! fit une autre voix.

Malgré le désir de dormir encore, Ingmar se força à ouvrir un œil et aperçut deux visages patibulaires qui le regardaient dubitativement.

- Qui êtes-vous ? réussit-il à articuler.

- Par Odin, je t'avais dit qu'ils étaient vivants ! s'exclama fièrement le premier inconnu qui se rapprocha d'Ingmar.

- Anneth ! essaya de hurler le jeune homme.

- Qu'est-ce qu'il dit ? interrogea le second inconnu.

- Je crois qu'il parle d'elle, dit le premier en désignant Anneth du doigt.

La jeune fille avait ouvert les yeux, mais se trouvait incapable d'articuler le moindre mot. Le froid la tétanisait. Le moindre mouvement lui procurait une douleur insupportable.

- Ils sont gelés. Aide-moi, on va les réchauffer, dit le second inconnu.

Ils ôtèrent leurs épais manteaux de fourrure et en recouvrirent les deux jeunes gens. Puis, avec un étonnant savoir-faire pour de gros rustres qu'ils semblaient être, ils massèrent délicatement leurs muscles engourdis par le froid.

- Je m'appelle Zeist, et lui c'est mon frère Harn, dit le premier inconnu sans cesser ses massages. Vous avez une sacrée chance que nous soyons des lève-tôt !

- Ah ça oui ! confirma Harn, encore une demi-journée et vous seriez morts de froid.

Anneth regardait les deux frères et une envie de rire nerveux naquit au fond de son ventre, remonta sa gorge et finit par un râle étrange.

- N'essayez pas de parler, vous en aurez tout le temps une fois au village, dit Harn qui espérait que leurs efforts ne seraient pas vains.

Au bout de longues minutes de massages intensifs, Ingmar et Anneth réussirent à tenir debout et, chacun s'appuyant sur l'un des frères, ils progressèrent à travers le corridor pour rejoindre l'autre versant de la montagne.

Une vision paradisiaque s'offrit à eux.

Contrairement au versant nord extrêmement abrupt, le versant sud était une dénivellation de plateaux. Une vallée verdoyante s'étendait devant eux. Le vent qui soufflait avec violence de l'autre côté était stoppé par la montagne et laissait ce versant à l'abri des intempéries.

- Vinland ! s'exclama Zeist qui montra d'un geste circulaire cet horizon de toute beauté.

- Nous avons réussi, souffla Anneth au bord des larmes. Nous sommes en Suède.

Ingmar était encore trop fatigué pour se hasarder à parler, mais il hocha la tête. Ainsi donc, les dieux, les terribles Nornes n'avaient pas décidé d'arrêter là leur destin.

Ils descendirent par un sentier, et parvinrent sur le bord d'un plateau où reposait un village qui comptait près d'un millier d'âmes.

Espacées les unes des autres, les habitations étaient d'un style fort différent de celui de la Norvège, bien qu'ayant les mêmes contraintes : toits fortement inclinés de façon à laisser glisser la neige durant les rigoureux hivers, murs faits de sapin.

Ils passèrent devant les villageois qui les regardaient passer avec étonnement, avant d'arriver devant une grande bâtisse à l'architecture beaucoup plus élaborée que les autres.

- C'est la maison de Lang, notre chef, dit Harn en aidant Anneth à monter les quelques marches de l'entrée.

Ils frappèrent à la porte. Une jeune femme leur ouvrit. Deux longues nattes blondes qui lui tombaient sur les seins, encadraient un visage radieux qui réchauffa aussitôt le cœur d'Ingmar.

- Qui sont ces gens ? demanda-t-elle.

- Des Norvégiens inconscients, dit Zeist. Ton père est là ?

- Non, il est dans la salle du conseil, répondit la jeune fille.

Mais entrez, nous allons nous occuper d'eux.

Les quatre nouveaux arrivants s'avancèrent dans un salon où un petit feu couvait doucement. Harn saisit des bûches et les mit aussitôt dans l'âtre.

Anneth et Ingmar s'assirent dans des fauteuils qui leur parurent le summum du confort après les journées épuisantes qu'ils venaient de vivre. Ils s'endormirent peu de temps après.

- Il a une jambe cassée, et peut-être quelques côtés, se prononça Filz qui rendit son diagnostic.

Lang hocha la tête, puis se retourna vers les hommes du conseil. Ils les connaissaient tous depuis des années, et savaient apprécier leur

jugement. Même si l'apparition de cet inconnu n'avait rien d'extraordinaire en soi, il y voyait comme un mauvais présage.

A l'évidence, l'homme n'était pas un chasseur. Ils n'avaient trouvé qu'un simple couteau attaché à sa ceinture. Qui était-il ? Que faisait-il dans les parages ?

- Essaye de le réveiller, s'il souffre trop je le rendormirai, dit-il en frappant ses poings l'un contre l'autre dans un geste évocateur.

Des rires fusèrent. Chacun essayait de détendre l'atmosphère. Filz ouvrit la bouche de l'inconnu et le força à avaler un liquide médicinal issu d'une longue tradition ancestrale.

Quelques minutes plus tard, allongé sur une table, Hrolf ouvrit les yeux et poussa un hurlement.

Il essaya de bouger mais la douleur se fit plus vive encore. Il cessa de s'agiter et lentement réussit à contrôler les battements de son cœur et à apprivoiser la souffrance. Bientôt il put rouvrir les yeux et voir la tête d'un homme dont le physique évoquait celui des Suédois.

- La douleur va passer, dit Lang en se penchant au-dessus de Hrolf. Vous êtes entre de bonnes mains.

Le Norvégien poussa un beuglement de gratitude, et laissa refluer une vague de souffrance qui venait de lui transpercer la jambe gauche.

- Où sont mes compagnons ? articula-t-il avec difficulté.

Lang se retourna vers ses hommes et y lut la même incompréhension.

- Vous étiez tout seul, il n'y avait personne d'autre dans ce gouffre, dit Lang. Une chance qu'un de mes hommes vous ait entendu hurler.

Hrolf gémit autant de douleur physique que de la perte de ses amis. Il se sentait complètement assommé.

Cependant il leva un bras et attrapa Lang par sa tunique pour le tirer à lui. Le chef du village le laissa faire. Quand son visage fut près du sien, il tenta d'articuler une dernière phrase.

- Les Maoris arrivent, dit-il dans un souffle, avant de sombrer dans l'inconscience.

La main de Hrolf retomba inerte, et Lang se redressa étonné.

Qu'avait-il dit ? « Les Maoris arrivent » ? Cela n'avait aucun sens. Ces sauvages n'avaient aucune chance de survivre dans ces régions polaires.

Habitué au climat des îles tropicales de la planète, ils ne possédaient pas de nation à proprement parlé, juste des îles sur lesquelles ils vivaient, qui commerçaient entre elles, et qui se battaient la plupart du temps.

Des sauvages inaptes à mener une véritable guerre.

La porte de la salle du conseil s'ouvrit. Zeist et Harn se précipitèrent vers leur chef.

- Nous avons découvert deux autres Norvégiens, dit Zeist en arrivant à la hauteur de Lang.
- Où sont-ils ? demanda ce dernier.
- Nous les avons emmenés chez vous. Nous ne savions pas que vous teniez conseil, s'excusa Harn.

Tout le monde s'interrogea sur cette nouvelle. Combien d'autres Norvégiens allaient arriver ? Était-ce le début d'un exode ?

- Très bien, dit-il avant de se tourner vers Filz. Occupez-vous de celui-ci. (Puis il s'adressa aux sages du conseil :) Nous n'avons sûrement rien à craindre, mais nous devons prendre toutes nos précautions. Il se pourrait que les Norvégiens soient attaqués.

Un brouhaha de stupeur résonna dans la salle. La paix entre les différentes nations de Scandinavie était un fait immuable qu'aucune des parties n'aurait été tentée de remettre en cause. Les membres du conseil se regardèrent déconcertés.

- C'est impensable. Qui pourrait vouloir la guerre ? demanda le sage Jurgen.
- Les Maoris, répondit laconiquement Lang.

S'il n'avait pas eu l'air aussi sérieux, nul doute que toute l'assemblée serait partie d'un grand éclat de rire. Mais à l'évidence, leur chef ne plaisantait pas et un profond malaise s'installa.

- Il nous faut à tout prix nous rendre compte par nous-mêmes de ce qui se passe derrière les Jotunheim. Gerr, choisis une dizaine d'hommes, les chevaux les plus rapides, et pars dès aujourd'hui pour la Norvège. Même s'il est possible que cet homme (dit-il en désignant Hrolf d'un geste) ait parlé en état de choc, nous ne devons pas prendre son avertissement à la légère.

Un murmure d'assentiment se répercuta entre les quatre murs de la salle de conseil.

- Bien. Que tout le monde rentre chez soi, et ne parlez à personne de ce dont nous venons de discuter. Pour l'instant rien ne prouve que nous soyons au bord de la guerre. Nous ne devons pas effrayer les nôtres.

Tout le monde fut d'accord avec cette décision.

Accompagné de Zeist et Harn, Lang quitta aussitôt la salle.

L'été approchait. Des fleurs multicolores égayaient les entrées des maisons. Un parfum de douceur de vivre imprégnait chaque parcelle de terrain de ce village. Le Valhalla sur terre.

Lang marcha d'un pas vif et décidé dans les ruelles du village jusqu'à sa maison. Il ignorait les regards des villageois et pria pour que tout ceci ne soit que le résultat des divagations d'un fou.

Il pénétra dans sa demeure et trouva les deux jeunes gens assoupis près de la cheminée. Il se pencha auprès d'Ingmar et le secoua avec

vigueur.

- Père, laissez-les se reposer, dit la jeune fille blonde.
- Nous n'avons pas de temps à perdre, Ingrid. Je dois savoir ce qu'il se passe en Norvège.

Ingmar cligna plusieurs fois des yeux, et durant un instant il se sentit complètement désorienté. Qui était cet homme avec sa longue chevelure rousse ? Où était-il ? Il ne reconnaissait pas les lieux. Puis la mémoire lui revint. Il se tourna vers Anneth et fut rassuré de la voir à ses côtés.

- Qui es-tu ? Que se passe-t-il dans votre province ? l'interpella Lang.
- Je me nomme Ingmar, je suis de Sefriv, dit-il avant d'ajouter : Toute ma famille a été tuée.
- Par qui ?
- Les Maoris.

Lang poussa un juron et donna un violent coup de pied dans le fauteuil du Norvégien. Ingmar tomba à la renverse.

- Père, calmez-vous, je vous en prie ! s'exclama Ingrid.

Lang était empli de rage. Ainsi la guerre était aux portes de la Suède. Après quatre décennies de paix, un nouveau conflit allait s'abattre sur la Scandinavie. Que les Dieux soient maudits ! La paix ne pouvait-elle donc pas durer ?

- Quelle est l'étendue de leurs forces ? demanda-t-il en dardant sur Ingmar un regard enfiévré.
- Je n'en sais rien. Mais je pense qu'ils sont très nombreux. Ils ont aussi envahi Ergünd, le village d'Anneth, dit Ingmar en désignant la jeune fille qui s'était réveillée.
- Par Odin, il faut avertir toute la région. Nous devons nous mobiliser. Nous ne nous laisserons pas envahir par des sauvages tatoués !

Discrète, Anneth sortit de sa réserve.

- Nous avons perdu un compagnon, peut-être...
- Nous l'avons retrouvé, la coupa Lang. Ne vous inquiétez pas, il est toujours en vie.

Le soulagement se fit dans le cœur des deux Norvégiens.

- Restez-là, jeunes gens, reposez-vous, dit Lang qui se retourna vers sa fille. Prépare-leur à manger, ils doivent mourir de faim.

Ingrid acquiesça et Lang ressortit de la maison.

La nuit venue, Ingmar n'arrivait pas à trouver le sommeil. Il avait passé la journée en compagnie d'Anneth et d'Ingrid à disserter sur le conflit à venir. Ingrid n'avait cessé de le harceler de questions auxquelles il n'avait trouvé que peu de réponses. Rien n'expliquait l'attaque subite des Maoris.

A présent, allongé sur une couchette, il regardait par la fenêtre le ciel obscur et essayait d'imaginer sa vie dans le futur. Son village anéanti, il était désormais un réfugié qui plus jamais ne connaîtrait la douceur de la maison de son enfance.

Il tenta de fermer les yeux quand un cri retentit. Il se leva et enfila rapidement ses vêtements.

Gerr et ses éclaireurs étaient de retour. Leurs chevaux traversèrent le village et vinrent se poster devant la maison de Lang. Tous criaient à tue-tête.

- Les Maoris sont là ! hurlaient-ils.

Hébétés, les villageois sortaient les uns après les autres, venant à leur rencontre.

Lang alla accueillir Gerr.

- Qu'as-tu vu ?

- Des centaines, des milliers de Maoris sont en train d'escalader les montagnes. Quand nous sommes arrivés en haut du col de Sitguna, une marée de torches scintillait sur le versant de la vallée. Il y en avait partout. Nous n'avons aucune chance contre eux. Il nous faut fuir, Lang.

Le chef de village serra les dents et se frotta la nuque. La situation était pire que ce qu'il avait craint. La fin d'un monde avait sonné.

Ragnarök, se dit Lang.

L'équilibre des forces venait de changer. Il allait falloir s'adapter très vite, ou bien c'était la fin de la Suède.

- Fuir, tu penses que c'est la bonne solution ? dit-il d'une voix forte afin que tout le monde puisse l'entendre.

Gerr recula d'un pas et hocha la tête. Des dizaines de villageois s'étaient regroupés autour d'eux dans l'attente de réponses.

- C'est la seule solution, Lang. Nous n'avons pas le choix. Si nous restons, ils nous tueront tous.

Lang lui lança un regard méprisant.

- Si nous restons, nous nous battons !

Il toisa d'un long regard circulaire tous les hommes du village. Il prit son temps et d'une voix encore plus puissante, il ajouta :

- Par Odin, nous ne sommes pas des lâches. Nous allons montrer à ces sauvages de quel bois nous sommes faits. Nous allons leur faire sentir notre acier dans leur chair. Qu'ils

apprennent que chaque Suédois est un ennemi mortel. Notre sacrifice marquera le début de leur chute !

La peur enserra tous les ventres de l'assemblée. C'était une folie. Personne ne souhaitait la mort. Pourtant, personne n'osa commenter ce discours.

- Que les vieillards, les femmes et les enfants se préparent à partir. Nous autres, guerriers de Vinland, nous allons nous battre et abreuver la vallée du sang de ces sauvages, lança-t-il en levant son poing serré vers le ciel.

- C'est de la folie, Lang, hurla une voix féminine dans la foule. Que tu veuilles mourir, cela te regarde, mais ne force pas nos hommes à te suivre.

Lang comprenait la douleur de cette femme, mais il ne devait pas faiblir.

- Je n'imposerai mon choix à personne, mais quand le roi Kraken apprendra l'invasion, tous les hommes, sans exception, seront appelés à se battre. Alors vaut-il mieux fuir maintenant et leur laisser souiller nos âmes, ou mourir en sachant qu'ainsi nous laissons à nos femmes et à nos enfants le temps de s'enfuir vers l'intérieur du pays ?

Si le courage et l'héroïsme n'étaient plus des valeurs très développées dans ce village paisible, la dernière remarque de Lang les frappa tous par sa justesse.

S'ils fuyaient tous, la mort les rattraperait bien avant qu'ils n'atteignent la première ville d'importance, alors qu'en se battant avec courage, non seulement il ralentirait la progression des Maoris, mais aussi ils leur apprendraient à avancer avec plus de prudence.

- Je suis avec toi, Lang, s'éleva une voix.

Un homme à la carrure imposante fit un pas en avant. Ulrick le Sage.

- Je vais leur faire bouffer leurs tripes à ces sauvages, hurla-t-il en levant ses deux bras en l'air dans un geste vengeur.

- Et moi, je vais leur botter le cul ! ajouta Seigfried en grimaçant avec hargne.

Très vite de nombreux villageois ajoutèrent leurs voix à celles de ces premiers héros. Même les plus couards n'osèrent quitter la place. Ils devaient tous se sacrifier pour la survie de leurs familles.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ? s'inquiéta Anneth en se rapprochant d'Ingmar.

Ils se tenaient en plein milieu de la foule. Ingmar avait senti son sang bouillonner de plaisir en écoutant des paroles de Lang. Il en était fini de la fuite.

- Je vais rester, dit-il sans l'ombre d'une hésitation.

Anneth baissa les yeux et lui prit la main entre les siennes.

- Je ne te laisserai pas, Ingmar. Si tu ne veux pas partir, je

resterai avec toi.

Autour d'eux les villageois commençaient à retourner chez eux pour se préparer aux adieux. La nuit ne leur avait jamais semblé aussi lourde et menaçante.

- Tu vas partir, Anneth, tu n'as pas le choix. Seuls les hommes doivent rester.

- Alors viens avec moi, tu ne leur dois rien. Nous sommes des étrangers, ils comprendront, le supplia-t-elle la gorge nouée par la détresse.

- Ce n'est pas pour eux que je reste, c'est pour les nôtres. Quelqu'un doit les venger. Quand tu atteindras d'autres villages, tu leur diras qu'Ingmar le Norvégien fut parmi les premiers à se battre.

- Je ne leur dirai rien du tout. Je reste avec toi.

- C'est hors de question ! Pense à ce que nous avons fait. Tu dois être notre mémoire.

Une chouette hulula. Un frisson parcourut le dos d'Anneth.

- Je t'aime, Ingmar, dit-elle alors que deux ruisseaux de larmes coulaient sur ses joues glacées.

Ingmar sentit le rouge lui monter au visage. Il s'attendait à tout, sauf à cet aveu. De sa vie, il n'avait jamais éprouvé un amour aussi fort envers une fille.

Que les Dieux aillent mourir ! jura-t-il en lui-même. Pourquoi fallait-il que le bonheur leur soit interdit ?

- Alors si tu m'aimes, quitte le village avec les autres femmes. Je ne veux pas que tu meures par ma faute. Promets-le-moi, Anneth.

La jeune fille cessa d'argumenter et le lui promit.

Ils retournèrent dans la maison de Lang. Ils passèrent la première salle et découvrirent le chef de village avec trois robustes gaillards qui élaboraient un plan pour contrer les envahisseurs. Il fallait qu'ils atteignent le col avant eux.

Le corridor était trop étroit pour que leur armée les renverse comme une immense vague. Ils se battraient à nombre égal.

Ingrid se tenait près d'une porte et pleurait en silence.

Les deux jeunes gens allèrent directement dans la chambre d'Ingmar. Ils se déshabillèrent et se découvrirent l'un l'autre.

Les yeux embués par l'émotion Ingmar tenta d'oublier le sort qui l'attendait pour ne penser qu'au plaisir de faire l'amour à celle qu'il aimait.

- Donne-moi un fils, Ingmar, lui souffla-t-elle à l'oreille quand il la pénétra.

- Je te le promets, répondit-il.

Comme un mauvais présage, le jour se leva avec un orage fracassant. Des trombes d'eau se déversaient sur Vinland et sa vallée. Le ciel était presque aussi sombre que durant la nuit. Tous les hommes s'étaient regroupés au centre du village pour un dernier adieu déchirant. Les femmes pleuraient, imitées par leurs enfants en détresse. Seuls quelques rares garçons gardaient un visage impassible, en tentant d'être à la hauteur de la situation.

Sous la pluie battante, Ingmar serrait dans ses bras sa promise.

- Jamais je ne t'oublierai Ingmar, dit Anneth dont les larmes se perdaient dans celles du ciel.

Le jeune homme tenta vainement d'essuyer son visage ruisselant.

- Je t'aime, Anneth. Et quoi qu'il arrive, je sais que j'ai enfin trouvé un sens à ma vie.

Un éclair zébra le ciel. Une masse de nuages encore plus noirs s'amoncela au-dessus de la vallée.

- Je ne veux pas que tu meures, dit-elle dans une supplique qu'elle savait inutile.

Il la prit dans ses bras, et lui caressa doucement le dos.

- Ne pense pas à ça. Souviens-toi seulement des bons moments.

Anneth releva la tête et pressa sa bouche sur la sienne pour un langoureux baiser. Passionnés et pleins d'une vigueur juvénile, ils se laissèrent emporter par leur désir et perdirent toute notion du temps. C'était leur dernier moment ensemble. Il fallait qu'il reste à jamais gravé dans leur mémoire. A bout de souffle, Anneth le libéra avec douleur.

- Je dois y aller, lui dit Ingmar alors que tous les hommes se préparaient à partir.

- Je t'aime, Ingmar.

Il l'embrassa une dernière fois, son regard rivé au sien, éperdu d'amour.

- On se retrouvera.

Ils se regardèrent un dernier instant qui sembla durer une éternité, puis il se retourna et partit avec les autres apprentis guerriers.

Armé d'arc et d'épée, chacun savait qu'il n'y avait aucun espoir d'en rattrapper. Ils allaient au combat en ayant conscience qu'ils allaient mourir.

Une sorte de torpeur avait envahi leur colonne. Afin de les mobiliser,

Lang avait pris la direction de la marche.

Ils passèrent les dernières maisons et s'avancèrent dans la plaine sans pouvoir s'empêcher de jeter de fréquents regards derrière eux.

Trempé jusqu'aux os, Ingmar n'essayait pas de refouler les larmes qui lui défiguraient le visage. Quelles que soient ses intentions et sa bravoure, la peur lui nouait les tripes. La colère l'enrageait tout autant.

Ils parvinrent aux premiers escarpements rocheux, puis montèrent péniblement le col de Sigtuna.

La pluie n'avait de cesse de les harceler. Ne leur laissant aucun moment de répit. Dans cette ambiance morbide, seul Lang réussissait à garder une humeur conquérante.

- Remercions Thor de nous venir en aide. Imaginez la tête des Maoris en proie à son courroux.

Quelques sourires apparurent à cette évocation. Pour des hommes issus des mers chaudes et ensoleillées des tropiques, le climat suédois devait être une espèce d'enfer glacé.

Mètre après mètre, ils grimpèrent, et en début d'après-midi, ils aboutirent au sommet du col qui formait un corridor s'enfonçant entre les deux versants de la montagne.

- Nous n'avons plus qu'à attendre, dit Lang en se retournant vers ses hommes.

Une lueur étrange illuminait son regard. Une force issue du plus profond de son âme lui donnait l'impression d'être invincible.

Ingmar s'assit sur un rocher et tandis qu'il reprenait son souffle, il espérait qu'Anneth se trouverait assez loin pour être hors de danger.

- Tu n'es qu'une sottise ! jura Hrolf.

Enfoncé dans un fauteuil, on l'avait porté le matin même dans la maison de Lang.

Incapable de marcher, il était resté au village dans l'attente de la fin, tout comme les vieillards. Une épée était près de lui. Au moins tenterait-il un geste pour se défendre. Même s'il n'était pas certain que les Dieux veuillent de lui, il essaierait quoi qu'il lui en coûtât, de défendre sa peau et d'atteindre le Valhalla.

- C'est ce que disait toujours mon père, répondit-elle assise devant l'âtre rougeoyant.

- Un homme très clairvoyant ! grogna Hrolf qui sentait la

douleur remonter le long de sa jambe cassée. Tu as encore le temps. Ne te fais pas plus bête que tu ne l'es !

Anneth ne se retourna pas et continua à contempler les flammes qui montaient dans la cheminée. Elle se sentait d'une sérénité déconcertante. La peur l'avait quittée. Seuls les souvenirs de la nuit précédente envahissaient ses pensées.

- As-tu jamais connu l'amour ?

Hrolf ricana d'un rire guttural. Il fit un geste de la main en signe de dérision.

- Que crois-tu connaître de l'amour, jeune fille ? se moqua-t-il. Tu n'as même pas vingt ans et tu te crois maligne parce que tu es amoureuse ! (Il renifla une nouvelle fois et continua :) Crois-moi, Anneth, l'amour est une saleté, dont il faut se défaire le plus tôt possible. Pour le peu de bonheur qu'il t'apporte, il te faudra subir des souffrances bien plus terribles.

La jeune Norvégienne se retourna et lui fit face. Elle le jaugea et comprit que Hrolf était un homme meurtri par la vie.

- Et alors ? Qu'importe, si c'est cela que je désire. Une vie sans amour ne mérite pas d'être vécue.

- Mais moi aussi, j'ai connu l'amour. Une femme aussi jolie que toi, et avec non moins d'esprit. Une diablesse qui m'a brisé le cœur, dit-il avec une amertume qui remontait à la surface.

Il soupira gravement et hocha la tête. Des souvenirs ressurgirent à sa mémoire. Des images d'un passé où il avait cru être un homme heureux. Une naïveté qui avait failli le perdre quand sa femme avait tenté de l'assassiner à l'aide de son amant.

Depuis, il n'avait considéré les femmes que comme des drôlesses, bonnes qu'à donner du plaisir.

- Toutes les femmes ne sont pas pareilles, répliqua Anneth qui comprenait qu'elle avait rouvert une ancienne blessure, bien plus douloureuse que celle qui irradiait la jambe du forgeron.

- Certes, mais ce que je sais c'est qu'il n'est rien de plus stupide que de vouloir mourir par amour. Tu crois réellement que c'est ce qu'Ingmar souhaite ?

Anneth détourna le regard. Elle savait qu'elle brisait ainsi la promesse qu'elle lui avait faite, mais elle savait aussi qu'elle ne pourrait vivre loin de lui.

Si les Dieux existaient, au lever du prochain soleil ils seraient tous deux réunis au Valhalla.

- Non, et c'est aussi pour cela que je l'aime.

- Jeunesse imbécile, si seulement je pouvais te botter les fesses, ragea Hrolf incapable de bouger d'un pouce.

Anneth se leva et partit leur chercher à manger. Même si la mort les

attendait au détour de la nuit, il n'était pas question de se priver des derniers petits bonheurs que procurait la vie.

Le froid le tenaillait. Ingmar se tenait prostré dans une anfractuosité. Des éclaireurs les avaient prévenus de l'approche de l'armée maorie. Les conditions climatiques n'avaient eu que peu d'incidence sur leur progression. Conditionnés et disciplinés, les hommes des mers chaudes arrivaient devant le corridor.

Ingmar pouvait à présent entendre le bruit de cette armée en marche. L'envie de partir en hurlant de terreur s'insinua dans son esprit.

Il ferma les yeux et s'obligea à tenir bon. Il ne pouvait fuir. Il devait faire preuve d'un courage qui semblait totalement absent de sa chair et de son esprit.

Sois fort, sois fier ! se dit-il en repensant aux encouragements que lui adressait son père.

Une silhouette apparut au loin. Ingmar jeta un coup d'œil vers son voisin de droite. Siegfried bandit son arc et se tint prêt à lâcher la corde.

Ingmar leva le sien, et sentit son bras trembler de peur. Il prit deux grandes inspirations et parvint à calmer ses tremblements. Il redressa son arc et posa les doigts sur la corde.

Lang fit un signe du bras.

Soudain une trentaine de flèches s'enfilèrent dans le corridor et trouvèrent leur cible, pour la plupart d'entre elles.

Un grondement de rage se fit entendre. Plutôt que de ralentir, les Maoris survivants se mirent à courir vers les Suédois. Une nouvelle volée de flèches s'engouffra dans le défilé, puis une autre encore.

Les Maoris tombaient les uns après les autres. N'importe quelle armée se serait repliée et aurait pris le temps de mettre au point une nouvelle stratégie d'attaque. Mais, à ce qu'il semblait, les Maoris n'en avaient qu'une : combattre quelles que soient les pertes.

Les visages des Suédois se figèrent terrorisés.

Ces hommes étaient des fous ! se dirent-ils en comprenant que la peur était une notion ignorée de ces sauvages.

Dès qu'un Maori tombait un autre prenait sa place. Il semblait qu'une marée humaine allait submerger la Suède et inonder son sol d'un fleuve de sang.

Le nombre faisant la force, quelques Maoris parvinrent à sortir du corridor et se ruèrent sur les premiers tireurs. Le combat de corps à corps pouvait commencer.

Ingmar posa son arc et serra dans sa main gauche l'épée que lui avait

donnée Lang le matin même.

Hormis les jeux de son enfance avec des épées en bois, il n'avait jamais étudié de près les arts de combat. Il savait qu'il n'avait aucune chance contre ces hommes.

- N'aie pas peur, petit, lui dit un grand Suédois en lui serrant l'épaule d'une main virile. La mort n'est que le début.

Ingmar déglutit difficilement et acquiesça de la tête.

Lang fut le premier à affronter un Maori. D'un seul coup d'épée il lui trancha la tête avant de s'en prendre à un deuxième dont il transperça le ventre. Une sauvagerie sans précédent se déchaîna dans le sang du chef du village.

Guerrier émérite et résolu, il fallait qu'il montre l'exemple. Une folie sanguinaire s'était emparée de lui. La conscience avait disparu, il n'était plus qu'une machine à tuer.

Très vite d'autres Suédois se joignirent à lui et le carnage continua. Armés de lances et de couteaux, les Maoris étaient des proies faciles contre le tranchant des épées.

Du fait de l'étroitesse du corridor, seule une dizaine d'hommes pouvaient se battre de front.

En retrait derrière ces valeureux guerriers, Ingmar et les autres villageois attendaient leur tour pour se battre. Dès qu'un Suédois s'effondrait, un autre venait prendre sa place et servir de rempart contre une invasion totale.

Les minutes défilaient mais l'assaut ne perdait en rien de sa vigueur.

Combien d'hommes étaient-ils prêts à perdre ? se demandait Ingmar, comprenant que rien ne les arrêterait.

Siegfried s'effondra. Poussé par derrière, Ingmar n'eut d'autre choix que d'aller au front.

Une vision dantesque s'offrit à lui. Des dizaines de corps jonchaient le sol devant lui. Mêlé à l'eau de pluie, le sang imbibait la boue sous ses pieds. La nausée s'emparant de lui, Ingmar n'eut que le temps d'armer son bras afin d'éviter l'assaut d'un Maori dont la gorge fut transpercée par l'épée de Jurgen qui venait de lui sauver la vie.

- Tuez-les, tuez-les tous ! criait le Suédois qui s'occupait d'un nouvel assaillant.

Ingmar ne chercha plus à comprendre, il frappa l'homme le plus proche et lui enfonça la lame de son épée dans la bouche. Un frisson extatique le submergea.

Lentement mais inexorablement, il plongea dans une folie guerrière. Incapable de la moindre pensée, il frappait et frappait encore, en prenant soin de tuer à chaque fois.

Insensible à la douleur, il combattait comme un véritable chef de guerre. Sa jeunesse et sa rage, rattrapant son peu d'entraînement. Oubliées les crampes et les différentes blessures. Il se tenait debout et

hurlait à l'unisson avec les Suédois qui bataillaient avec autant de courage que lui.

Malgré une lance qui lui transperça l'aine, Lang parvint à tuer encore deux Maoris avant de s'effondrer sur le sol.

Zeist mourut alors qu'il essayait de relever Harn qui s'était fait égorgé.

Erik périt quand quatre Maoris se ruèrent sur lui et le jetèrent à terre.

Les Suédois succombaient les uns après les autres. Défavorable dès le départ, le rapport de force était de plus en plus déséquilibré.

Ingmar n'aurait su dire depuis combien de temps il tenait encore debout à se battre sans relâche quand il réalisa qu'ils n'étaient plus que quatre survivants. Les Maoris avaient enfin fait une pause.

Les quatre guerriers scandinaves se regardèrent et se mirent à éclater d'un rire aux accents de folie. Ils avaient réussi. Ils avaient arrêté la progression des envahisseurs. Leur première victoire.

Ingmar contempla le spectacle de désolation qui s'étendait devant lui. Des centaines de cadavres s'amoncelaient le long du corridor. Un rempart de corps et de chair imbriqués les uns sur les autres dans des poses grotesques et atroces. La guerre dans toute son horreur.

- Qu'ils apprennent qu'ils ne pourront pas nous envahir aussi facilement qu'ils l'ont fait de la Norvège ! s'exclama Hanz avant de cracher sur le cadavre d'un Maori.

- Je crois qu'il est temps de rentrer à la maison, se félicita Guntag qui essuya la lame de son épée sur les restes d'un envahisseur.

Ingmar n'arrivait pas à croire qu'il avait survécu à cet enfer. Persuadé de mourir, il ne réalisait toujours pas qu'il était en vie.

- Allez, viens, petit, ne restons pas là, nous avons gagné une victoire, pas la guerre.

- Oui, répondit simplement Ingmar qui retrouva son arc près d'un sapin.

Les quatre survivants commençaient à redescendre du col quand un tonnerre de cris résonna à travers le corridor. Les hommes se figèrent. Un bruit assourdissant se répercuta contre la paroi montagnaise. L'euphorie de la victoire s'éteignit aussitôt.

Ingmar comprit ce qu'il allait advenir. Les quatre scandinaves s'entre-regardèrent sans rien dire. Une certaine amertume s'insinua dans leur esprit. Puis un sourire en coin illumina le visage de Fulter.

- Par Odin, ils veulent encore une raclée ! dit-il avant d'éclater d'un grand rire.

Ingmar, Guntag et Hanz rirent à leur tour, et s'armant d'une nouvelle force, ils remontèrent la montagne et coururent droit vers le défilé. Des dizaines de Maoris venaient à leur rencontre.

Alors, poussant un hurlement guerrier, les quatre héros se jetèrent dans la mêlée pour un dernier baroud d'honneur.

La nuit était tombée sur Vinland. Anneth s'était attendue à ce que les Maoris parviennent au village avant la fin du jour. Et pourtant rien n'indiquait qu'ils allaient attaquer le soir même. Était-il possible qu'ils aient été vaincus par les villageois ?

- Anneh, je t'en conjure une dernière fois. Va-t'en, lui dit Hrolf.

La jeune fille n'avait cessé de pleurer tout l'après-midi. Elle avait pris réellement conscience qu'elle ne reverrait plus jamais Ingmar. Toutefois, plus les heures passaient, plus elle avait pris le temps de réfléchir sur sa conduite suicidaire.

- De toute façon, où pourrais-je aller toute seule dans la nuit ? dit-elle en excluant cette éventualité.

Hrolf comprit aussitôt les doutes de la jeune fille. Il devait lever ses hésitations.

- Je crois qu'Ingmar et les hommes ont réussi à stopper l'avancée des Maoris. Il est important que quelqu'un survive pour faire entrer cette bataille dans la légende.

- Mais nous n'en savons rien !

- Peu importe. Nous devons créer l'espoir. Il ne faut pas qu'ils soient morts pour rien. Va-t'en, Anneth, tant qu'il est encore temps.

La jeune fille repensa à la promesse qu'elle avait faite à son amant, et sa résolution s'effrita quelques instants. Elle ne devait pas mourir. Elle devait se montrer forte et vivre pour que le nom d'Ingmar reste à jamais gravé dans la mémoire des scandinaves.

- Soit, dit-elle en se levant.

Elle alla à la cuisine et se prépara des provisions. La route serait longue et elle n'aurait guère le temps de s'attarder à chercher de la nourriture. Elle savait qu'elle n'avait qu'une maigre chance de s'en sortir, seule dans cette aventure solitaire. Elle devait mettre toutes les chances de son côté.

Après avoir terminé ses préparatifs, elle se couvrit chaudement et mit un couteau dans son ceinturon.

- Je suis prête, dit-elle de retour dans la grande salle.

Hrolf la toisa d'un regard admiratif.

- Je suis content que tu aies pris la bonne décision. Que les Dieux te protègent, Anneth.

La jeune fille vint lui déposer un baiser sur la joue.

- Je ne vous oublierai jamais, dit-elle.

Hrolf lui prit le bras et lui mit dans la main le mémo.

- Il ne me servira plus à rien. Veille sur lui, je n'aimerais pas que les Maoris mettent la main dessus.

Anneth hochait la tête et mit l'objet dans ses affaires. Un dernier regard puis elle sortit dans la nuit.

Les nuages s'en étaient allés, et la lune brillait dans le ciel, suffisamment pour éclairer les pas de la jeune Norvégienne. Le froid n'était pas aussi intense qu'elle l'avait craint.

Elle aperçut sur les flancs de la montagne des milliers de petites étoiles scintillantes : les torches du campement maori.

Ainsi ils étaient passés. Le cœur d'Anneth se serra de douleur. Les larmes coulèrent sur ses joues. L'impossible espoir de la victoire était enterré. Ingmar était mort.

Elle retint un cri et se détourna de la montagne en courant aussi vite qu'elle le put. Elle voulait fuir ce monde, oublier l'insoutenable, ne plus penser, pour échapper à la terrible réalité.

Elle courut à perdre haleine pendant un long moment jusqu'à ce qu'une racine ne la fasse trébucher avec violence. Sa tête buta sur une pierre. Elle perdit connaissance. Le sang se mit à couler de son front, irriguant le sol d'un engrais opaque.

Une douleur lui vrillait les tempes. Anneth cligna des yeux et entrevit la lumière du jour. Elle réussit à s'asseoir sans comprendre où elle se trouvait. Le froid la tenaillait. Elle se frotta les bras avec force, puis la mémoire lui revint et elle se mit à pleurer. Elle n'avait plus le courage de fuir.

Un petit écureuil vint s'aventurer près d'elle. Anneth l'aperçut et ne put retenir un sourire qui éclaira son visage souillé par le sang et les larmes.

- N'aie pas peur. Approche-toi, lui dit-elle tout en récupérant sa besace, d'un geste lent.

L'écureuil recula de deux mètres mais ne s'enfuit pas.

- Non, ne t'en va pas, attends, le supplia-t-elle. Tandis qu'elle sortait un morceau de pain du sac.

Elle fractionna quelques miettes et les jeta près de l'écureuil. L'animal bondit une nouvelle fois en arrière, mais reconnaissant une odeur de nourriture, il se rapprocha par petits bonds, puis se saisit de quelques miettes et les grignota en quelques secondes.

Anneth était sous le charme de la nature. Épuisée par sa course éperdue, sa blessure et son chagrin, elle se sentait vidée mais sereine. Elle appréciait ce doux instant privilégié avec ce petit animal au minois soyeux.

- Tiens, j'en ai encore pour toi, dit Anneth.

Elle jeta de nouvelles miettes, et l'écureuil recula par pur réflexe, mais très vite, revint se rassasier de ce met délicat.

Ce petit jeu aurait pu durer longtemps, si la réalité n'était revenue à la charge. Une odeur d'incendie envahit l'atmosphère. L'écureuil lui

aussi l'avait perçue et d'un bond s'était enfui.

Aussitôt sur ses gardes, Anneth réussit à se remettre debout.

Elle fit quelques pas et bientôt elle put apercevoir les flammes qui montaient dans le ciel. Le village était caché derrière une colline et elle n'osait imaginer Hrolf, et l'infâme vision de ce bûcher mortuaire.

- Vous n'êtes que des sauvages, siffla-t-elle entre ses dents.

Elle attrapa son baluchon, le mit en bandoulière, puis elle prit une grande inspiration et se mit en marche vers la forêt qui s'enfonçait dans les terres. Elle se doutait qu'elle n'avait aucune chance d'arriver à bon port, mais elle ne pouvait rester là à attendre la fin sans réagir.

Elle avait presque atteint la lisière de la forêt quand elle entendit un cri derrière elle. Un frisson lui traversa tout le corps, et elle se retourna.

Deux guerriers maoris la regardaient avec une cruauté lubrique. Elle jeta son sac à terre et tira son couteau de son ceinturon.

- Quel courage ! cracha-t-elle. Deux hommes contre une femme !

Les Maoris ne semblèrent pas touchés par la pertinence de sa remarque. Ils s'avançaient vers elle d'une démarche fière et arrogante. Anneth sentit son pouls s'accélérer. Elle devait trouver une issue. Instinctivement, elle chercha du renfort derrière elle, mais seule la forêt était dans son champ de vision. Personne pour l'aider. Elle leva son couteau et se prépara à se l'enfoncer en plein cœur.

Malheureusement, elle hésita une seconde de trop. Les Maoris se ruèrent sur elle, et l'immobilisèrent, lui faisant aussitôt lâcher son arme.

Les hommes éclatèrent d'un rire féroce et se mirent à jacasser dans leur langage.

Anneth hurlait de toutes ses forces. Elle se démenait comme une diablesse, mais rien n'y faisait, les hommes ne la lâchaient pas. Un coup de poing au ventre lui coupa le souffle et l'éjala à terre.

Les Maoris se baissèrent vers elle et pendant que l'un d'eux lui tenait les poignets, l'autre commença à lui déchirer ses vêtements.

- Lâchez-moi ! hurla-t-elle épouvantée.

Elle aurait voulu mourir, en finir, avant de connaître l'humiliation suprême. Mais ni ses pleurs, ni ses cris ne touchèrent le cœur de ces hommes retournés à l'état de sauvages.

Quand ils lui eurent arraché tous ses vêtements, un des Maoris commença à enlever les siens.

Anneth avait depuis longtemps fermé les yeux. Elle ne voulait pas voir. Elle n'espérait qu'une chose : qu'ils en finissent au plus vite et qu'ils l'achèvent.

Un des Maoris lui écarta les jambes quand un ronronnement résonna dans le ciel.

Discret mais constant, le bruit se fit de plus en plus menaçant.

Les Maoris levèrent des yeux étonnés, puis la terreur apparut sur leurs visages tendus.

Terrifiée, Anneth n'avait que vaguement conscience de ce qui se passait. Elle s'efforçait juste de serrer ses jambes le plus fort possible l'une contre l'autre.

Le bruit devint assourdissant. Anneth ouvrit les yeux et découvrit dans le ciel, l'objet de son salut.

Les Dieux venaient à son secours !

Les Maoris crièrent dans leur langage et partirent en courant retrouver les leurs.

Hypnotisée par ce spectacle impossible, Anneth ne cherchait pas à remettre ses vêtements épars. Nue sur le sol, elle était en transe. Ingmar avait réussi. Il avait rejoint le Valhalla et lui avait envoyée de l'aide.

Le vaisseau volant atterrit à quelques dizaines de mètres de la jeune fille qui se recroquevilla sur elle-même. Elle allait contempler des Dieux !

Une porte s'ouvrit dans le vaisseau et un dieu en sortit, suivit de plusieurs autres.

Le premier dieu accourut à ses côtés. Il était d'une beauté surnaturelle. Grand et blond, il aurait pu être Odin lui-même, si seulement il avait porté la barbe, et des vêtements plus en accord avec les statuettes représentant le maître des dieux.

- Vous ne craignez plus rien, lui dit-il en arrivant auprès d'elle.

Il s'assit sur le sol et enleva sa pelisse qu'il lui mit sur les épaules.

- Vous êtes sauvée, maintenant. Vous êtes entre de bonnes mains.

Anneth avait du mal à respirer. C'était tellement inconcevable qu'elle n'arrivait pas à se calmer, à croire à son bonheur.

- Mon capitaine, elle est en état de choc, dit en anglais, le sergent Gandhi qui arrivait sur les lieux du drame.

Anneth tourna la tête vers lui et le dévisagea avec des yeux hébétés. Un Maori, crut-elle entrevoir à cause de la couleur de sa peau. Elle se mit à crier.

- Qui êtes-vous ? demanda-t-elle affolée.

S'était-elle trompée ? Les Dieux avaient-ils fait un pacte avec les Maoris ?

- Calmez-vous, nous sommes vos amis, nous sommes là pour vous aider, n'ayez pas peur, dit le capitaine en s'adressant à Anneth dans sa langue, tandis qu'il réglait son arme de poing pour lui injecter un sédatif.

Il posa l'extrémité du canon sur son bras et tira.

Anneth n'avait pas essayé de protester. Désillusionnée, elle attendait la mort comme la seule issue souhaitable.

- Soldats, amenez cette enfant dans le vaisseau, nous ne pouvons pas la laisser.

Même s'il leur avait été clairement indiqué de ne pas se mêler aux populations indigènes, le capitaine Quentin était avant tout un homme épris de justice.

Il préférerait perdre son grade que son âme.

- Mon capitaine, nous l'avons trouvé. Dieu sait comment elle l'a déniché, dit le sergent Gandhi en retirant de son étui de cuir le mémo que Hrolf avait trouvé des années auparavant.

- Et comment a-t-elle fait pour activer la balise de secours ? interrogea un autre soldat.

Quentin hocha la tête et regarda le visage d'Anneth.

- La chance, dit-il, avant d'ajouter : à moins que ce ne soit les Dieux !

- 10 -

Terre.

Des gouttes de sueur coulaient le long du dos de Marshall. Assis à côté du ministre de l'Extérieur, ils répondaient en direct à un parterre de journalistes à propos des « événements » au sein des planètes limites.

- Vanessa Altaï de « La Tribune Indépendante », se présenta l'une d'eux. Monsieur le ministre, pourquoi ne pas profiter de ces troubles pour forcer les dirigeants des planètes limites à abolir leurs systèmes et rejoindre la Fédération ? Est-il vrai que votre gouvernement ferait son maximum pour aider les pouvoirs en place, et si tel est le cas, pourquoi ?

La garce ! jura en lui-même Marshall.

Chandra les avaient forcés à accepter cette conférence de presse, pour essayer de calmer les esprits.

Relayés par des médias déchaînés, les griefs de la population étaient de plus en plus nombreux contre la mollesse de l'intervention du gouvernement fédéral.

Face aux atrocités retransmises par toutes les chaînes de la galaxie, même les habitants les plus conservateurs de la Fédération avaient du mal à comprendre la retenue du gouvernement en place.

Usant de leur légitimité à défendre les opprimés depuis plusieurs siècles, le parti social-démocrate avait saisi la balle au bond et avait fait d'une intention militaire musclée, son cheval de bataille.

Le président Chandra était au plus mal. D'un côté son parti le suppliait de céder aux exigences du peuple, de l'autre la haute hiérarchie militaire était prête à se passer de ses services pour la survie de l'humanité.

Marshall pouvait encore entendre les paroles pleines de sous-entendus du général Hsieng super général des armées.

- Pensez-vous un instant que je souhaite la mort de milliers d'êtres humains, mademoiselle ? contra aussitôt Muoi en espérant ramener ses concitoyens à la raison. Nous ne soutenons aucunement les régimes dictatoriaux en place. Seulement, en vertu des accords de Juin, nous nous en tenons à une non-ingérence qui a permis à la Fédération de ne plus connaître la guerre depuis plusieurs centaines d'années. Et si l'on ne peut que regretter le traitement imposé à des populations sous le joug de ces régimes dictatoriaux, n'oubliez jamais les milliards d'êtres humains qui ont pu vivre une existence pacifique au sein de notre Fédération. Ce qui n'était jamais arrivé au cours de l'histoire humaine.

Parfait, se dit Marshal, qui avait lui-même écrit les réponses de son ministre. Les gens étaient stupides ; ils oubliaient trop vite que la guerre était un explosif qui pouvait se répandre bien plus vite que prévu et causer plus de dégâts qu'on ne l'aurait supposé en la démarrant.

- Une intervention massive de notre part, pourrait mettre en péril chacun des habitants de la Fédération. Notre devoir en tant qu'élus responsables est de tout faire pour éviter une catastrophe qui pourrait entraîner la mort de milliers des nôtres.

Bien, se dit Marshall, une nouvelle fois, fier de son ministre. Il fallait retrouver la notion d'appartenance à une communauté, rappeler que les habitants des planètes limites n'étaient pas des leurs, qu'ils faisaient partie d'un autre peuple, que leurs problèmes leur étaient propres. Les citoyens de la Fédération devaient cesser de s'identifier au martyr des planètes limites.

- Une autre question, dit-il.

Un jeune homme au visage émacié et au sourire narquois se leva.

- Yoweri Harelimana, de l'« Hebdomadaire de Libreville ». Certes, mais quelles représailles pouvons-nous craindre de ces régimes dont les armes les plus redoutables sont des fusils et des canons ?

Muoi le foudroya du regard. Ils étaient acculés. Comme ils l'avaient

envisagé en réunion, ils devaient lâcher le morceau. Il prit un air éminemment solennel et plutôt que de fixer le journaliste qui l'avait interpellé, il s'adressa directement aux caméras.

- Après une enquête minutieuse des services de la sécurité fédérale, nous sommes désormais certains qu'une force extérieure est à l'origine de ces « événements », une force dont nous ignorons pour l'heure, la capacité, l'envergure et les objectifs.

Un silence s'abattit sur l'assemblée. De nombreux journaux avaient déjà envisagé ce genre d'hypothèse, mais personne n'y avait porté crédit jusqu'alors.

- Nous n'avons pas lieu de nous affoler pour l'instant. Mais il est fondamental de prendre toutes les précautions possibles contre une éventuelle attaque. Vous comprendrez à présent pourquoi nous préférons nous garder d'intervenir militairement sur les planètes limites. Nous ne devons pas nous embourber dans des conflits qui risqueraient de monopoliser le gros de nos forces, alors que nos agresseurs attendent certainement leur heure pour intervenir.

Un léger brouhaha résonna dans la salle.

Marshall se félicita de la verve de Muoi. Les journalistes avaient bu ses paroles sans broncher. Pourvu qu'ils aient pris la bonne décision.

- Une autre question ? demanda le ministre.
- Elisabeth Pomeridge de « Paroles d'actualité ». Qu'entendez-vous par agresseur ? Qui pourrait avoir le pouvoir de manipuler autant de planètes à l'abri de nos services de renseignements ? Faites-vous référence à une agression de type extraterrestre ? dit-elle avec un brin de moquerie dans la voix.

Muoi resta de marbre et la regarda froidement :

- Quand vous avez éliminé toutes les possibilités et que la dernière qui reste est impossible, alors c'est que l'impossible est devenu réalité.

Des rires confus se firent entendre. Il était temps que cela finisse. Marshall s'approcha de son micro.

- La séance est levée. Merci de votre coopération.

Des journalistes se levèrent et assaillirent le ministre d'une multitude de questions. Mais il les ignore et sortit par une porte au fond de la salle.

- Vous avez été très bon, le félicita Marshall.
- J'espère.

Ils longèrent l'un des couloirs du palais ministériel. La matinée était presque terminée. Malgré une envie de passer à table, ils avaient une réunion avec les hommes forts de la Fédération pour un débriefing.

Pourvu que la population ne s'affolent pas, soupira Marshall

intérieurement. Il ne manquerait plus que la panique s'installe.

Thantos

Roseta arriva avec une demi-heure de retard. Habituellement ponctuelle, elle dut s'avouer qu'elle avait tout fait pour faire patienter son homme. Elle pénétra dans le hall du grand hôtel Toshiba et fut conduite aussitôt par un majordome à travers le grand restaurant.

Maximilien avait choisi une table en bordure de la verrière qui donnait sur une serre tropicale du meilleur effet.

- Bonjour, Max, dit-elle en s'asseyant en face de lui.
- Bonjour, Roseta. (Il se leva et déposa un baiser dans le creux de sa main.) Tu es toujours aussi belle.
- Je sais.

Une musique subtile imprégnait la salle du restaurant dont le plafond richement ouvragé se perdait à près de huit mètres de hauteur.

Maximilien avait le chic pour choisir ses lieux de rendez-vous. L'endroit était parfait. Construit comme les anciens palaces, cet établissement avait un charme suranné certainement dû au luxe discret de ses épais tapis persans tissés à la main, comme de ses profonds fauteuils en cuir de l'entrée. La clientèle fortunée aimait cette ambiance feutrée où l'on se retrouvait entre gens du même monde.

- Tu m'as manqué, tu sais, lui dit-il en lui adressant un regard peiné.
- Si tu le dis.

Elle n'avait accepté cette invitation que pour une seule raison : il avait une grande révélation à lui faire.

- Je sais que j'ai été misérable. Je comprends que tu m'en veuilles encore.

Elle ne dit rien.

- Mais je veux me racheter. Je crois que je suis fou amoureux de toi.

Maximilien avait une mine pitoyable

Roseta émit un petit rire léger. Quelle idiote ! Qu'avait-elle espéré comme autre révélation ?

- Ne le prends pas mal, mais je n'ai absolument plus aucun sentiment envers toi. Tu t'es montré d'une lâcheté sans mesure. Tu m'as laissée toute seule me débattre avec la police. Je n'ai que faire d'un amant qui ne serait pas prêt à mourir pour moi.

Les mots étaient sortis tout seuls. La douleur de se sentir abandonnée de tous avait ressurgi sous la forme d'une vindicte verbale.

Maximilien baissa les yeux et se retint de quitter la table. Malgré la honte et l'humiliation, il devait lui dire ce qu'il savait.

- Je comprends, dit-il sans oser l'affronter du regard. Mais si j'ai tenu à te voir, c'était aussi pour te dire que je connais les meurtriers de ton père.

- Quoi ? lâcha Roseta abasourdie. Mon père est mort d'une crise cardiaque. Ne joue pas à ça avec moi.

- Je te jure que je ne joue pas. Je ne me serais pas permis de te le dire, si je ne m'étais pas assuré de mes sources.

- Tu as intérêt à prouver tes dires. Je ne te pardonnerai jamais si tu m'as menti.

Maximilien tenta de sourire et se servit un verre d'eau minérale.

- Je n'aurais jamais osé te dire une chose pareille, si j'avais eu le moindre doute quant à sa véracité.

- Explique-toi.

Une sourde colère envahissait son esprit. Elle avait l'impression que tout ceci n'était qu'une mise en scène. Il y avait quelque chose qui ne cadrait pas dans le tableau. Cependant elle était incapable de le déceler.

- Il faut que tu rencontres mon informateur.

- Soit, demain, à l'heure qu'il te plaira.

Maximilien serra les lèvres.

- Ce ne sera pas aussi facile. Il a un emploi du temps trop chargé. Il faut que nous allions à lui.

- Eh bien, nous prendrons mon jet.

Un serveur vint leur apporter la carte des plats. Maximilien la prit et remercia l'employé. La sueur coulait sur son front. Roseta était de plus en plus perturbée.

- Il vaudrait mieux une navette. Cet homme habite sur Terre.

Roseta soupira fortement. Que croyait-il ? Qu'elle allait quitter sa planète pour rencontrer un hypothétique informateur ? Maximilien était-il devenu à ce point stupide ?

- Tant pis pour lui, dit-elle en se levant. Ne cherche plus à me revoir ou je te jure que tu le regretteras.

Maximilien se leva subitement et lui jeta un regard désespéré.

- Attends, prends ça. C'est pour toi.

Il lui tendit une petite boîte nacrée. Roseta la prit et l'ouvrit. Un frisson de terreur lui glaça le sang. Un bijou était déposé sur un coussinet de velours. Une reproduction miniature de la citadelle qu'elle voyait de plus en plus régulièrement dans ses rêves.

- Très bien, je vais réfléchir à ta proposition. Je te

rappellerai.

Roseta referma le coffret et quitta son hôte. Un sentiment de perte s'était installé en elle. Ses repères étaient en train de s'effondrer. Qu'est-ce que cela pouvait signifier ? Qui connaissait ses rêves ? Elle sortit du grand hôtel et prit un taxi qui décolla aussitôt dans le ciel de Thantos.

Kigoma

À bord du croiseur *le Diamant Gris*, nombreux étaient les soldats à tuer le temps dans la salle de repos, à fumer des cigarettes, à jouer à des simulations de combats, à regarder des holos, ou encore à jouer aux cartes.

- Et merde, j'arrête, dit le soldat Chaoui.

Il venait de perdre toute sa mise.

- Petit joueur, se moqua la soldate Hô, jeune femme au physique particulièrement svelte.

Trois soldats entrèrent dans la salle, bières à la main.

- Je t'en foudrais des missions d'observation, grogna l'un d'eux. Si on moins on pouvait se poser au sol !

Comme nombre de ses camarades, il supportait de moins en moins cette inaction forcée.

- T'inquiète pas. La situation devient de plus en plus bordélique sur les planètes limites. Je ne donne pas plus d'un mois avant qu'on nous donne le feu vert pour intervenir, répliqua N'guyen Van Cheu.

- Ouais, juste une question de temps, ajouta Di Marco.

- Muoi vient de parler aux médias. Il paraîtrait que nous sommes attaqués par des extra-terrestres ! intervint Altaï.

Tout le monde se mit à rire. En plus de cinq siècles d'exploration de la galaxie, jamais l'humanité n'avait rencontré la moindre trace de vie intelligente. Aucune espèce douée de conscience. Hormis les rares vestiges de la civilisation maltâme, disparue depuis plus de cinq millions d'années.

- Bien sûr, il ne manquait plus qu'eux ! se moqua Williams.

- Moi, je crois..., commença Boilleaut qui se tut aussitôt quand la lumière de la salle passa au rouge.

Un appel retentit alors à travers tout le vaisseau.

- Que tous les soldats se mettent à leur poste. Alerte de niveau 2.

Le message tourna en boucle. Tout le monde se leva et quitta la salle de repos.

- Alerte de niveau 2 ? Ça veut dire quoi ? demanda le soldat Chang qui accourait pour rejoindre le vaisseau *Robin des bois*, reposant dans la soute est de l'immense croiseur stellaire.

- Ça veut dire qu'on ne risque rien. Du moins pour l'instant.

A bord de la salle des commandes du *Diamant Gris*, la générale Magdalena était focalisée sur les images que lui envoyaient les satellites d'observation.

Un vaisseau venait de quitter la planète en provenance de la jungle kigomaise. Plus précisément, du mont Imbala.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? souffla le lieutenant Ramirez.

- Je n'en sais rien, répondit laconiquement Magdalena.

Tout comme elle, les autres commandants des croiseurs étaient en attente de plus d'informations. Des messages avaient été envoyés vers le vaisseau, mais aucun retour ne s'était fait entendre.

- Il vient dans notre direction, annonça le sergent Finley en se tournant vers sa supérieure hiérarchique.

- Très bien, répondit Magdalena. Puis s'adressant à son second elle ajouta : que le *Sinbad* s'envole à sa rencontre, et que le *Robin des Bois*, le *Umphata* et le *Crésus*, larguent leurs unités sur le mont Imbala.

Les ordres furent aussitôt donnés.

- Allez, bougez-vous, bande d'asticots, vociféra le sergent-chef Klemp.

Tous les soldats du *Robin des bois* pénétraient en courant dans le ventre de leur vaisseau. A moitié habillés pour certain, aucun n'aurait pris le risque de manquer ce rendez-vous avec l'histoire. La guerre allait démarrer.

Cinq minutes après le début de l'alerte, tout l'équipage était au complet.

Le capitaine Feuillat donna l'ordre de décollage. Les moteurs s'allumèrent et le *Robin des bois* s'éleva dans la soute. Il se positionna

près d'un puits d'évacuation et quand l'iris qui en fermait l'accès s'écarta, il s'éjecta dans les ténèbres de l'espace.

- Jolie cul ! s'exclama Hamilton en apercevant les fesses de la soldate Bissna, moulées dans une petite culotte.

- Avise toi d'y toucher et t'es un homme mort, répliqua-t-elle en enfilant son pantalon militaire.

Des rires éclatèrent. Regroupés dans un des trois compartiments prévus pour l'infanterie, les soldats pouvaient voir sur un écran géant fixé au plafond, diverses scènes telle qu'une vue globale de Kigoma, mais aussi un vaisseau au fuselage étonnant.

- Qu'est-ce que c'est que ça ?

- Un truc kigomais, dit un autre soldat. Bordel, je ne savais pas qu'ils étaient capables de construire des appareils de ce calibre.

Le niveau de développement de la planète était celui d'une civilisation préindustrielle. Une drôle d'impression s'empara des soldats. Plus les secondes passaient, plus ils prenaient conscience de leur engagement. La guerre n'était plus une abstraction théorique, mais elle devenait désormais une réalité tangible.

- Au moins on va enfin savoir à qui on a affaire, dit N'guyen Van Cheu.

A bord de leur vaisseau, Clint et son équipage de cyborgs se tenaient prêts à débiter le conflit. Ils avaient reçu l'ordre de causer le plus de dommages possibles aux forces de la Fédération, quelles qu'en soient les pertes. Clint avait bien compris le message. Ils portaient en mission suicide.

- Cible agrippée, dit Alimato.

Ils avaient quitté l'atmosphère de Kigoma depuis près de cinq minutes et se ruaient en direction du croiseur le plus proche. Trois vaisseaux en étaient sortis dont un qui venait à leur rencontre.

Une défense des plus sommaires, se félicita Clint, étonné par le peu de clairvoyance des hommes de la Fédération.

- Armez le laser, ordonna-t-il.

- A vos ordres, commandant, répondit Schimdt.

Elle était ravie par avance des dommages qu'elle allait leur infliger.

Les autres cyborgs, attendaient patiemment dans leur capsule de survie. Chacun se tenant prêt pour la suite des opérations.

- Feu ! ordonna Clint de sa voix métallique.

Sans le moindre bruit, et avec une puissance ahurissante, une décharge de laser sortit par les canons du vaisseau et vint frapper en plein flanc le *Sinbad* qui se rapprochait dangereusement de leur position.

J'aurais dû m'en douter, soupira Fousteau intérieurement.

Posté dans ce qui leur servait de salle de commandement, installé en bordure de l'unique spatioport de Kigoma, le général maudissait sa bêtise.

Il jeta un regard perdu sur la savane qui s'étalait devant la fenêtre de la tente principale. Un soleil brûlant baignait le paysage aride. Une odeur de sueur imprégnait l'atmosphère.

Fousteau se pencha près de l'intercom et se mit en liaison avec tous ses généraux.

- A tous les croiseurs, vous avez pour ordre de tirer sur tout vaisseau non identifié. Je dis bien : tout vaisseau non identifié.

Un long silence s'imposa dans la tente. Tous ses hommes le regardaient atterrés. C'était la première fois depuis sa création que la Fédération était attaquée de la sorte.

Une seule pensée était à leur esprit : la guerre interstellaire.

- Mon général, ne devrions-nous pas tenter de les capturer ?
- intervint le colonel Mazard qui se trouvait à ses côtés.

Fousteau s'essuya le front de son bras.

- Il y a un nom pour ce genre d'attaque, commença-t-il.

La capitaine Estroyas s'avança. Il n'y avait qu'une seule explication au comportement de cet agresseur. Un seul vaisseau contre une véritable armada.

- Un kamikaze, lâcha-t-elle.
- Il est envoyé pour tuer, colonel. Quoi que nous fassions ces hommes ne se rendront pas, valida Fousteau.

Le colonel hocha la tête.

- Sergent, quelle est l'étendue des avaries ? demanda le capitaine Delache en charge du *Sinbad*.

L'attaque les avait pris par surprise. Sûrs de leur pouvoir, jamais ils n'avaient envisagé qu'une quelconque force tente de leur résister.

La sergente De Maria garda un visage impassible et répondit :

- Le bouclier de protection est détruit. (Elle déglutit et ajouta d'une voix à peine contrôlée :) Le *Sinbad* ne survivra pas à une nouvelle charge.

Un lourd silence s'installa dans la cabine de commande.

- Prêt à tirer, intervint le sergent Van Hansen.

Le message de Fousteau leur fut relayé par le croiseur *Diamant gris*.

- Feu ! hurla Delache en crispant inconsciemment les poings.

Un trait de lumière verdâtre s'éjecta des trois canons placés sous la coque de l'appareil. Fendant l'espace, le faisceau laser fondit sur sa cible.

Les yeux rivés sur les écrans holos fixés sur le vaisseau ennemi, l'équipage du *Sinbad* constata, effaré, que leur tir avait manqué sa cible.

- Que s'est-il passé ? demanda Delache, stupéfait.
- Je n'en sais rien, répliqua le sergent Van Hansen.

La peur pouvait se lire sur tous les visages.

- Un leurre, dit De Maria. Nos radars se sont fixés sur une fausse source d'informations.

Delache se mit à transpirer à grosses gouttes. Il devait prendre une décision au plus vite. Pour la première fois de sa vie, il ne jouait plus, et malheureusement il se rendait compte que la réalité était beaucoup plus dure que les exercices.

- Cela ne sert à rien d'attaquer un fantôme, dit-il. Nous devons chercher du renfort. (Il se tourna vers le navigateur :) Sergent Yhukihido inversez les moteurs, direction le *Diamant gris*.

Un certain soulagement se fit dans la cabine. Même si chaque soldat avait prêté serment et juré de mourir pour la cause, chacun voulait croire que c'était plus un repli stratégique qu'une fuite déshonorante. Yhukihido inversa la poussée des moteurs. Mais alors qu'ils commençaient à reprendre de la vitesse, une nouvelle décharge laser vint frapper la carcasse du *Sinbad*. L'impact créa immédiatement une immense secousse qui envoya au sol tous les militaires.

- Nom de Dieu ! jura Delache en se relevant. Faites-moi vite une estimation des dégâts.

La sergente De Maria se remit devant son moniteur. Elle passa en revue de nombreuses données et son visage se mit à pâlir au fil des informations.

- La coque est percée au niveau de l'aile Ouest. Les systèmes de sécurité ont heureusement fonctionné et isolé cette partie du reste du vaisseau. L'étanchéité est assurée.
- Etat des pertes ? demanda Delache qui savait que dans cette partie se trouvaient de nombreux soldats.

- Une cinquantaine.

Delache serra les dents et hocha la tête gravement.

- Où se trouve le vaisseau ennemi ?
- Ils continuent à foncer droit sur nous.
- Sergent Van Hansen, armez tous les missiles et criblez la zone où devrait se trouver le vaisseau sur un périmètre de cinq kilomètres, dit Delache qui ajouta pour lui-même : avec un peu de chance nous le toucherons peut-être.

- Les enculés ! rugit le soldat Lamy.

Devant leurs yeux incrédules, le *Sinbad* venait d'être touché par le vaisseau ennemi. Tous les soldats du *Robin des Bois* serrèrent leurs armes entre leurs mains et se préparèrent au combat. Il ne faisait plus aucun doute que la guerre venait de commencer.

- J'aurais jamais cru les Kigomais capable de posséder un tel arsenal, dit la soldate Di Marco.
- Qui te dit que ce sont eux ? Nous n'en savons strictement rien, répliqua Chaoui.
- En tout cas, quelle que soit leur putain d'origine, je te jure que je vais faire de la chair à pâté du premier que je croise !

Assis à son poste de commandement, le capitaine Feuillat venait quant à lui de recevoir une confirmation de son plan de vol. Leur objectif n'avait pas varié. Ils devaient se poser près du mont Imbala et dénicher le repaire de leurs agresseurs.

Advienne que pourra, se dit-il, fort d'un mauvais pressentiment.

Une salve de missiles fonda dans leur direction. Clint et ses hommes en auraient souri si leurs visages métalliques le leur avait permis. Leur système de brouillage fonctionnait à merveille. Toutes les ogives finiraient par exploser dans l'espace, à des lieux de leur position réelle.

- Le laser est armé, dit Schimdt.

Clint ordonna une nouvelle fois la mise à feu.

Le faisceau laser partit et quelques instants plus tard toucha sa cible.

Une explosion fracassante retentit à l'intérieur de la salle de commandement du *Sinbad*.

Des bris de métal et de simili-verre se projetèrent dans toutes les directions. Un trou béant s'ouvrit sur l'espace, éjectant dans un dernier souffle d'air, tous les éléments amovibles de la salle. Une quinzaine de corps mutilés furent propulsés à l'extérieur dans un silencieux ballet macabre.

Touchés au ventre et à l'épaule, Delache, comme ses autres camarades fut expulsé du vaisseau. Mais pour son grand malheur, la mort lui avait laissé un sursis. Retenant son souffle, il flottait dans le vide interstellaire.

La vision du *Sinbad* en proie aux explosions le fascinait autant qu'elle l'horrifiait. Il savait qu'il allait mourir. Il savait que tout ce qu'il était, tous ses rêves et tous ses espoirs allaient se dissoudre dans les ténèbres de l'espace. Et pourtant, son instinct le poussait à retenir son souffle, à survivre encore quelques secondes. Il repensa à son fils et à sa femme et n'arriva pas à pleurer. Une douleur atroce lui brûlait les poumons. Il fallait qu'il respire. Il n'en pouvait plus. Dans une grande expiration, il se vida de son reste d'oxygène. Delache sentit un voile s'abattre devant ses yeux, puis une dernière et effroyable douleur s'enfonça dans son ventre et son cœur cessa de battre.

Quelques instants plus tard le *Sinbad* explosait dans un silence mortuaire.

La générale Magdalena était effondrée sur son fauteuil de commandante du *Diamant gris*. Un silence de plomb régnait tout autour d'elle. Personne n'osait prononcer la moindre parole. Tout le monde était sous le choc de la destruction d'un de leurs vaisseaux. Les écrans projetaient la vision des restes du *Sinbad* dérivant dans l'espace. Magdalena se redressa et activa une liaison holo avec Fousteau.

- Général, quels sont les ordres ? demanda-t-elle.

A plusieurs centaines de kilomètres de là, debout sous sa tente de commandement, Fousteau était tout autant affligé.

- Il faut stopper cet engin quel qu'en soit le prix. Utilisez tous les moyens à votre disposition. Nous ne pouvons nous replier dès notre première bataille, dit-il.

Ils n'avaient pas de temps à perdre avec le haut commandement basé sur la Ceinture. Il se devait de réagir promptement, avec intensité et

dureté.

- Nous ne savons rien de leur armement, ni de la façon dont ils ont pu abuser les systèmes de radar du *Sinbad*. Réfléchissez au risque que nous prenons. La vie de nos soldats est en jeu, lui rétorqua la générale.

Autour d'elle, ses soldats la gratifièrent d'un regard coopératif. Personne ne voulait se battre contre un ennemi inconnu. La précipitation n'allait jamais de pair avec l'efficacité.

- J'en prends l'entière responsabilité, dit Fousteau. Imaginez l'impact médiatique d'un repli. Nous ne pouvons nous permettre de perdre cette bataille.

Magdalena avait d'autres arguments à avancer, mais fidèle à son sens de la hiérarchie, elle agirait comme il le lui avait été demandé.

- Que tout le monde s'apprête au combat. Capitaine Alvarez, envoyez votre escouade de chasseurs abattre ce vaisseau.

- A vos ordres, mon général.

Il quitta son poste et partit rejoindre son unité d'élite formée d'une trentaine de pilotes.

Tout en courant le long des coursives du croiseur, il se mit en liaison avec ses soldats et leur expliqua leur mission.

Même s'il ne pouvait les voir, il percevait toute la tension qui les habitait. Ils n'avaient pas affaire à une simulation.

Au pas de course, il parvint dans le hangar où se trouvait son propre chasseur, le *Faucon*. Des hommes de maintenance finissaient de le préparer.

- Bonne chance, mon capitaine, dit un des soldats.

Alvarez le remercia d'un sourire forcé. Il pénétra dans la nacelle de pilotage et s'harnacha dans un siège. Il jeta un regard sur tous les voyants et fut rassuré de l'état de son chasseur. Les voyants étaient au vert.

- A tous les « Serpents Noirs », ici votre capitaine. Une fois dans l'espace, nous nous mettrons en formation 3Z. Ne vous fiez guère à vos radars, mais plutôt à votre vision infra-rouge. Il est possible que l'ennemi utilise un type novateur de leurre. Soyez vigilant.

Le *Faucon* se mit en piste et intégra un tunnel de décollage, puis quand les portes se refermèrent derrière lui, Alvarez poussa les moteurs à fond et fonça le long des parois du tunnel pour s'éjecter du *Diamant gris*.

Tout autour de lui, les chasseurs de son unité sortaient par les autres excavations. S'il n'avait été à ce point perturbé par l'enjeu de leur mission, il aurait très certainement apprécié ce spectacle magnifique de chasseurs se mettant en formation.

- Mango en position, dit un pilote en venant se mettre sur une latérale à Alvarez.

- Assouad en position, intervint une voix féminine en venant se placer en diagonale de son capitaine.

Les autres pilotes se mirent en formation ordonnée. Quand tous les appareils furent en place, Alvarez ouvrit son micro.

- Il est possible que certains d'entre nous ne reviennent pas de cette mission. Sachez mesurer les risques et faites en sorte de pulvériser ce vaisseau. (Après un instant de silence, il conclut :) Bonne chance à tous.

Dans une synchronie parfaite toute l'escadrille de chasseurs s'enfonça dans la nuit stellaire pour se précipiter en direction de ce que leur radar infra-rouge considérait comme le vaisseau ennemi.

Enfin, ils se décidaient à les attaquer, pensa Clint satisfait, en voyant la cohorte de chasseurs se rapprocher de leur position.

Il désactiva l'antiradar afin d'être certain que les chasseurs le prennent pour cible.

- S121 à S126, le moment est venu de montrer ce que vous savez faire, dit-il.

Appareillé de multiples armes intégrées dans leur corps de métal, chaque cyborg se tenait prêt à en découdre.

- Ils ne vont pas être déçus du voyage, dit Alimato.

- Qu'ils aillent pourrir en enfer, ajouta Douglas.

La cyborg Samuleson leva un poing fermé au niveau de son visage.

- Nous les broierons comme de vulgaires insectes, dit-elle avec une rage qui ne transparaissait que péniblement à travers sa gorge métallique.

Guidée par leur radar et naviguant sur les courants de l'espace grâce à un fuselage conique adapté, l'escadrille de chasseurs fonçait imperturbablement vers sa cible.

- Terrenoire, Stoïanov, Banh et Mango, passez en mode opératoire, nous vous couvrons, dit Alvarez quand ils ne furent

plus qu'à trois minutes de leur cible.

- Ok, mon capitaine, répondit Terrenoire avant de hurler :
C'est parti !

Poussant leurs moteurs à pleine puissance, les quatre chasseurs filèrent dans la nuit spatiale et se détachèrent de l'escadrille pour une première attaque. Les autres vaisseaux se déployant en formation 5D. Très vite, leur objectif passa en vision réelle. De leur cockpit les quatre pilotes purent voir grossir la coque du vaisseau ennemi.

- Prends ça, espèce de saloperie, jura la pilote Stoïanov.

Elle finit un dernier réglage et pressa le bouton de tir. Une salve de laser, ainsi que deux missiles partirent à la recherche de leur proie.

- Et bonnes vacances en enfer ! hurla Mango qui, lui-aussi, envoya ses missiles.

Les deux autres chasseurs attaquèrent en synchronie puis firent demi-tour et revinrent se positionner plus loin en position 4B.

Les secondes qui suivirent semblèrent durer une éternité pour Alvarez. La sueur lui coulait dans le dos.

- Sainte mère de Dieu, faites que nous ayons vu juste, pria-t-il en touchant la médaille qui pendait à son cou.

Soudain une fulgurante explosion déchira l'espace. Des colonnes de lumière étincelante se déchaînèrent en tous sens. Des morceaux de vaisseaux furent projetés dans toutes les directions. Le spectacle était à couper le souffle.

- Putain de merde ! jura le pilote Terrenoire hypnotisé par ce panoramique d'un nouveau genre.

- Nous l'avons eu, dit plus simplement Stoïanov.

Lentement, les flammes s'étouffèrent par manque d'oxygène, et bientôt les restes du vaisseau furent le seul spectacle.

Des vivats et des hourras retentirent dans tous les casques. Tous les pilotes de l'escadrille étaient aux anges. La peur qui avait refroidi leur ardeur se dissipait pour laisser place à un sentiment d'euphorie générale.

- On est les meilleurs, se félicita Mango en hochant la tête.

À bord du *Diamant gris*, la générale Magdalena poussa un profond soupir de soulagement. Ils avaient réussi, et cela sans qu'aucun des chasseurs n'ait été touché.

Elle se doutait néanmoins que d'autres combats allaient s'annoncer dans les jours à venir, mais pour le moral des troupes elle savait qu'il

était important de gagner cette première bataille. Ce soir, elle autoriserait la distribution d'alcool dans le réfectoire. Il fallait fêter cela à la mesure de l'événement.

- Ils l'ont eu ! hurla Di Marco.

Tous les soldats du *Robin des bois* avaient pu assister en direct à la victoire de la Fédération. L'anxiété s'en était allée. L'espoir était revenu au galop, gorgeant leur cœur d'une vigueur retrouvée.

- Préparez-vous à l'évacuation, nous pénétrons dans l'atmosphère de Kigoma, dit la voix du capitaine Feuillat.

Accompagné par le *Crésus* et le *Humphata*, le *Robin des bois* se dirigeait vers la jungle kigomaise. Une immense tache verte, foisonnante de vie, sur un monde où la plupart des régions n'étaient que terres arides et zones dévastées par la sécheresse.

- Largage prévu dans dix minutes. Que chacun vérifie une nouvelle fois son matériel, ajouta Feuillat revigoré par le goût de la victoire.

Un seul homme n'arrivait pas à se réjouir de cette victoire.

Le général Fousteau faisait les cent pas devant la tente de commandement. Il y avait quelque chose qui clochait. Cela avait été trop simple. A aucun moment le vaisseau ennemi n'avait tenté de répliquer à l'attaque de leur escadrille.

Muni de ses lunettes à verres foncés, il jeta un regard vers le soleil de Kigoma tout en activant son mémo.

- Générale Magdalena. Envoyez un transporteur ramasser les restes de l'épave ennemie. Nous devons étudier leur technologie. Prenez toutes les précautions possibles, ordonna-t-il.

Le capitaine Salembier hocha la tête et partit rejoindre ses hommes. Il s'embarqua dans son transporteur et fit décoller l'engin du cœur du *Diamant gris*. Quelques minutes plus tard, secondé par les Serpents Noirs du capitaine Alavarez, il put se rapprocher des restes de l'épave. Les radars n'indiquèrent rien de suspect. Les ravages des bombes à fragmentation atomique n'avaient pas fait dans la dentelle. Seuls quelques débris inférieurs à la taille d'un homme voguaient ça et là. Rien de pertinent à récupérer.

Il allait se connecter avec la générale quand son regard fut attiré par une étrange forme elliptique qui flottait en plein ciel.

- Qu'est-ce que c'est que ça ? s'étonna-t-il en fixant l'écran de contrôle.

Les radars n'indiquaient pourtant aucun débris dans ce secteur. Se pouvait-il que son matériel soit détraqué ?

Connectée aux capteurs du transporteur, la générale Magdalena réprima un frisson et se mit en mode prioritaire.

- A tous les Serpents Noirs, vous avez ordre de détruire cette chose. (Puis s'adressant spécifiquement au transporteur :) Capitaine Salambier, veuillez quitter la zone immédiatement.

Si rien n'indiquait que l'objet fût mal intentionné, son sixième sens lui hurlait de battre en retraite.

- Mon général, je ne vois pas..., commença Salembier qui s'arrêta aussitôt.

Une trouée venait de se faire dans l'ellipse de métal. Et soudain sept formes humanoïdes en surgirent.

- Bordel de merde ! jura-t-il.

Clint mit son propulseur en marche et quitta la nacelle de survie pour foncer directement sur le plus gros des vaisseaux. Il savait qu'il n'échapperait pas à cette prochaine bataille. Une certaine amertume emplissait ses pensées.

Autour de lui l'espace insondable s'étalait dans toutes les directions. Il

serait si facile d'échapper à sa mission et de se perdre dans l'infini intersidéral. Pourtant, il ne toucha pas à ses réglages, son propulseur le guidant droit sur l'immense transporteur qui tentait vainement de fuir.

Très vite, sa vue fut obstruée par le gigantisme du vaisseau. Encore un instant, puis dans un choc qui aurait tué n'importe quel être humain, le cyborg vint frapper le transporteur.

Clint envoya un poing d'acier dans la coque et la perça comme s'il s'agissait d'une simple feuille de papier.

Il déposa une grenade dans l'ouverture, et se propulsa plus bas sur la coque. Une explosion terrible retentit et il retourna sur les lieux de son impact. De l'air s'échappait par la brèche emportant divers objets sur son passage.

Clint ne perdit pas une seconde et s'engouffra dans le vaisseau. Il pouvait entendre toute une série d'alarmes qui hurlaient autour de lui. Il se tenait au milieu d'une course.

Un homme agrippé au chambranle d'une porte tentait, dans un effort désespéré, de ne pas être emporté par le violent courant d'air qui balayait tout le couloir.

D'un coup de pied, Clint lui fit lâcher prise. L'homme hurla et se retrouva expulsé par la brèche. Clint fonça dans le couloir et ne laissa aucune chance aux femmes et hommes d'équipage qui couraient pour leur survie.

La mort dans l'âme, le capitaine Salembier avait isolé la partie du vaisseau endommagé, sacrifiant des soldats qui frappaient aux portes des cloisons de sécurité.

- Laissez-nous sortir ! hurlaient-ils en espérant qu'un brin d'humanité fasse changer le cours de leur destinée.

Mais Salembier n'avait pas le choix. Terrorisé sur son fauteuil de pilotage, il était incapable d'ordonner ses pensées.

Un voyant s'éclairait et bippait sur le tableau de bord, mais il ne pouvait prendre l'appel. La peur le tétanisait. Il ne s'était jamais préparé à l'idée de la mort. L'armée n'était pas une vocation chez lui, mais juste une façon de parcourir l'univers à moindre frais. Si seulement il avait su !

- Je vous en supplie, mon capitaine, je ne veux pas mourir !

Il reconnut cette voix, c'était celle de la soldate Latimier. Il avait couché une fois avec elle. Et maintenant il la laissait crever !

Des larmes coulèrent de ses yeux et il parvint à éteindre le retour

sonore. Sans le son, les images lui paraissaient moins terribles. Il ferma les yeux.

Un sifflement et la porte de sa cabine s'ouvrit.

- Capitaine, dit une voix dans son dos.

Le major Mabilde comprit aussitôt la situation. Il poussa Salembier sans ménagement et tandis qu'il s'installait à sa place, il répondit à la demande de connections.

- Major Mabilde au rapport, dit-il en voyant apparaître le visage lugubre de Magdalena.

- Que se passe-t-il, major ? Pourquoi ne répondiez-vous pas ? Où est Salembier ?

- Nous avons été attaqués par un soldat muni d'un scaphandre de genre inconnu. Il s'est glissé à l'intérieur du vaisseau. Rien ne semble pouvoir le stopper.

- Rien, répéta la générale en écho. Major, vous devez l'éliminer coûte que coûte. Vos vies en dépendent.

- A vos ordres, mon général, dit Mabilde alors que l'écran de communication s'éteignait.

Il secoua la tête et jeta un regard empli de mépris vers Salembier qui sanglotait à l'écart, avant d'aller retrouver ses camarades de misère.

- Il arrive sur nous, souffla la soldate Francica.

Regroupés avec cinq autres soldats, elle attendait accroupie sur le sol du couloir principal qui menait à la soute B.

Munis de fusils HK, les soldats se tenaient prêts à tirer. Ils pouvaient suivre la progression du « visiteur » grâce à un sonar.

- Il n'est plus qu'à une vingtaine de mètres, dit le soldat Dessery.

La tension était à son comble. La sueur perlait sur tous les fronts. Francica dégagea d'une main sa frange blonde, et pria la Sainte Vierge de lui venir en aide. Jusqu'à présent rien n'avait pu ralentir sa progression. Il semait la désolation autour de lui comme s'il était l'un des quatre cavaliers de l'apocalypse.

Une image leur parvint d'une caméra. Ils purent enfin voir de près leur agresseur. Tous les soldats en eurent le souffle coupé : ce n'était pas un homme dans une armure, mais une machine de forme humanoïde. Un robot.

- Qu'est-ce que c'est que ça ! lâcha Dessery.

Clint s'arrêta au coude d'un couloir. Six êtres l'attendaient à son extrémité. S'il avait été de chair, son visage se serait éclairé d'un rictus cruel.

De toutes les armes que son corps de métal possédait la plus étrange était sans nul doute son poing amovible.

Il fit deux pas et pénétra dans le dernier couloir qui menait aux soutes. Il se plaça en plein milieu et put voir les soldats qui l'attendaient de pied ferme à l'opposé. Faisant un zoom sur leur visage, il put lire la peur et la détermination dans chacun des regards des soldats.

- Va crever, enculé ! hurla le soldat Dessery qui lâcha une rafale de son fusil HK aussitôt suivi par ses cinq autres compagnons.

Mais Clint avait déjà bondi en l'air et s'était aplati sur la cloison supérieure du couloir. Il tendit son bras et lança son poing.

La main d'acier fonda sur les soldats sidérés.

Le sergent Jarry n'eut que le temps de laisser pendre sa mâchoire d'étonnement avant que le poing ne lui fracasse le crâne. Des morceaux de cervelle jaillirent dans une gerbe sanglante et pulpeuse.

Le poing reprit sa course folle et d'un crochet s'enfonça dans les côtes du soldat Dessery qui lâcha son arme et s'effondra sur le sol, le souffle coupé.

Le soldat Phom hurlait tout un tas d'insanités et, dans l'affolement, tirait dans tous les sens, blessant un de ses collègues et faisant exploser la tête d'un autre. La main d'acier se leva au-dessus de lui et d'un mouvement d'une rapidité stupéfiante vint lui briser le dos d'un craquement sec de sa colonne vertébrale.

Dernière rescapée, Francica se leva et tenta de fuir mais le poing fut plus rapide et la fauchant aux jambes, lui agrippa une cheville qu'il broya sous ses doigts.

- Non ! hurla-t-elle.

Par mémo, Mabilde avait assisté à toute la scène. Il se tenait courbé en avant reposant un bras sur une cloison. Il n'avait jamais vu une pareille horreur. Ils n'avaient aucune chance de s'en sortir indemnes. Il ne restait qu'une seule chose faire. Un acte désespéré, suicidaire.

- Je dois le faire, se dit-il pour la énième fois.
Il ne pouvait laisser cette chose atteindre le croiseur. Il fallait mettre un terme à cette boucherie.
Il se redressa, et courut rejoindre le poste de pilotage.

Clint se rapprocha du carnage. Cinq cadavres s'étaient sous son regard. Il releva son bras et son poing vint retrouver sa place dans un cliquettement métallique.

- Qui êtes-vous ? dit une voix.

Clint se baissa à la hauteur du soldat Dessery. L'homme lui jetait un regard dénué de toute peur. Seule l'incompréhension pouvait se lire sur son visage. Il l'aïda à se relever et le tint devant lui.

- Rien d'autre que votre avenir, dit-il avant de lui briser la nuque

Il repoussa le cadavre désarticulé et fonça vers le centre de pilotage. Il devait prendre possession du transporteur et continuer ses actes de destruction.

Il ne rencontra que peu de résistance durant son trajet, laissant quelques corps mortellement blessés sur son passage.

Il atteignit enfin les quartiers de commandement où se trouvait la cabine de pilotage. Un homme se tenait devant une porte et vociférait à pleins poumons.

- Ouvrez, espèce de misérable. N'avez-vous pas compris que tout était foutu ! hurla Mabilde qui frappait de son poing la porte qui le séparait de l'entrée de la cabine.

Clint sourit en lui-même. Il se rapprocha d'un pas lent savourant cette première victoire. Le major se retourna et la terreur prit possession de son visage.

- Qu'est-ce que vous voulez ?

- Votre mort, répondit laconiquement Clint qui lui envoya un coup de poing en plein abdomen, lui broyant les entrailles.

Mabilde s'effondra sur le sol.

Clint poussa négligemment le corps et entreprit de s'en prendre à la porte quand cette dernière s'ouvrit dans un léger souffle d'air. Clint profita de cette aubaine et pénétra dans la pièce. Une lumière rougeâtre baignait les lieux, un homme assis dans un fauteuil le fixait d'un regard étrange.

- C'est moi que vous cherchez ? dit le capitaine Salembier avec un sourire sardonique.

Clint ne répondit pas et arma son bras.

- Mauvaise réponse, dit alors le capitaine qui subvocalisa un ordre.

Clint lança son poing vengeur en direction de Salembier quand une fulgurante déflagration secoua tout le vaisseau, suivie très vite de plusieurs autres qui éventrèrent le transporteur de toutes parts.

- Mais qu'est-ce que c'est que ça ! grogna Stoïanov.

Cela faisait cinq minutes qu'elle tentait toutes les manœuvres possibles pour semer une forme humanoïde qui la pourchassait dans les tréfonds de l'espace.

Cinq chasseurs avaient été détruits. Les assaillants venant se faire exploser au contact des appareils de la Fédération. Dalamba, Emmerson, Fui, Longton et Nasser n'étaient plus de ce monde. Elle était la prochaine sur la liste.

- Envoyez des renforts ! hurla-t-elle une nouvelle fois, tout en sachant qu'aucune aide n'était possible.

Son poursuivant était trop d'elle pour qu'un autre appareil tente de le prendre pour cible sans risquer de la tuer, elle.

Elle donna un vif coup du manche sur la gauche, puis se redressa vers le haut avant de décélérer d'un seul coup. La machine qui la suivait passa devant son cockpit. Aussi fugace que fut cette vision, Stoïanov eut le temps de contempler l'impensable. Un robot volant !

- Saloperie, jura-t-elle en entamant une nouvelle manœuvre.

Elle savait que son chasseur ne résisterait pas très longtemps aux conditions extrêmes où elle le poussait. Mais elle n'avait pas le choix. Elle ne pouvait s'avouer vaincue sans se battre.

Entre folie et désespoir, elle combina une série de voltiges totalement baroques qui auraient coupé le souffle à de nombreux pilotes chevronnés, cependant, carburant à l'adrénaline qui coulait dans ses veines, Stoïanov persistait à vouloir se battre.

La suivant méthodiquement, le cyborg Alimato commençait à s'impatienter. La colère grondait sous sa carcasse de métal. Dès qu'il se croyait prêt à fondre sur sa proie, cette dernière parvenait toujours à

lui échapper par une manœuvre impossible. Il poussa un cri de rage intérieur et décida de ne pas perdre plus de temps. Son propulseur était presque épuisé. Il fallait qu'il change de tactique.

Perdue dans sa course effrénée et chaotique, Stoïanov était dans un autre monde. Elle ne regardait même plus ses radars. Pas une seconde d'attention à perdre. Elle savait qu'elle allait mourir d'un instant à l'autre et tenait à profiter au maximum des dernières secondes de pilotage.

Soudain une explosion illumina l'espace. Elle poussa instinctivement un gémissement. C'était fini. Mais elle réalisa aussitôt qu'elle était toujours en vie.

- Tu peux arrêter Stoïanov, la chose s'est rabattue sur Banh. Elle ne lui a laissé aucune chance, se désola Mango.

Stoïanov se mit alors à rire, entre hoquet et hystérie, puis elle se mit à pleurer de rage en laissant filer dans l'espace son vaisseau qui aurait dû être son cercueil.

Le *Crésus* était arrivé le premier sur les lieux du débarquement. Positionné au-dessus de la jungle qui encerclait le mont Imbala, il s'était vidé de ses troupes qui avaient sauté en parachute des soutes inférieures.

Deux cents soldats surentraînés qui s'enfonçaient de façon ordonnée sous le couvert des arbres gigantesques. Puis le *Humphata* avait réalisé la même manœuvre avant que le *Robin des Bois* ne se mette en position stationnaire au-dessus de l'aire de largage.

- Je n'arrive pas à en trouver l'accès, jura le soldat Bony. Spécialiste de l'infiltration, il était incapable de découvrir où se cachait l'ouverture par laquelle le vaisseau ennemi était sorti. A en croire tous les radars et autres sonars, le mont Imbala ne possédait aucune cavité intérieure. Pourtant, il devait y en avoir une !

- Cherchez encore, il doit bien y avoir une explication, se prononça le capitaine Feuillat. Aussi performante soit-elle, leur avance technologique ne doit être guère supérieure à la nôtre. Vous devez trouver la faille.

Bony hocha la tête et se remit à analyser les relevés de données et à lancer toutes sortes d'ondes en direction du mont.

Plus bas dans les soutes, les soldats se tenaient prêts à sauter. Le sergent-chef Klemp vint se poster devant son unité.

- Faites gaffe à ne pas tirer sur n'importe quoi. Avec ceux du *Crésus* et du *Humphata*, cela fait près de six cents soldats sur le terrain. Je ne voudrais pas que vous vous éliminiez les uns les autres. Assurez-vous de votre cible avant de faire feu. Maîtrisez vos pulsions.

Les soldats hochèrent gravement la tête.

- Une fois au sol, il n'y aura aucune retraite possible, reprit-il. Je compte sur vous pour garder votre sang-froid quoi qu'il arrive.

Comme on le lui avait ordonné, le sergent-chef Klemp devait se montrer extrêmement ferme avec ses soldats.

- Vous m'avez bien compris ? finit-il en dardant sur eux un regard autoritaire.
- Oui, sergent-chef ! crièrent à l'unisson un chœur de deux cents soldats.
- Très bien. A la fin des combats, je veux revoir toutes vos sales têtes de culs merdeux ici, et que pas un ne manque à l'appel. Compris ?

Quelques rires fusèrent, mais malgré cette marque d'humour, l'atmosphère resta éminemment solennelle.

Depuis l'explosion du *Sinbad* chaque soldat prenait réellement conscience que sa vie était en jeu. Situation qu'aucun d'eux n'avait envisagée en s'engageant dans l'armée. Les guerres appartenaient au passé, et personne n'aurait imaginé qu'elles puissent revenir en force dans le paysage actuelle de la Fédération.

L'immense porte de la soute coulisssa et révéla la splendeur de la jungle kigomaise avec le mont Imbala fièrement dressé en son centre.

- A mon commandement, sautez ! hurla Klemp.

Aligné sur six rangées, les soldats se jetèrent les uns après les autres à près de deux kilomètres d'altitude au-dessus de la jungle.

- C'est le pied ! s'enchantait le soldat Chaoui qui d'un bond s'éjecta dans le vide.
- Tu parles, dit la soldate Hô.

Elle sauta à son tour et s'obligea à garder les yeux ouverts. Elle devait vaincre sa peur. Malgré la vision cauchemardesque de ce paysage qui se rapprochait à vive allure, elle se focalisa sur son souffle et réussit à calmer les battements de son cœur.

La main sur sa goupille, elle tombait en chute libre à près de deux cents kilomètres à l'heure. Le vent lui sifflait aux oreilles, et le froid lui brûlait le visage. Un comble pour une planète qui connaissait les tourments d'un astre trop éclatant !

Des parachutes s'ouvrirent tout autour d'elle. Elle n'hésita pas un

instant et dégoupilla. Aussitôt son parachute se libéra de son entrave et s'ouvrit dans un bruissement de toile. Sa vitesse de chute diminua radicalement et elle poussa un soupir de soulagement.

Elle commençait à prendre confiance en elle quand une silhouette surgit devant elle pour la dépasser aussi vite. Elle baissa les yeux et comprit qu'un des parachutes n'avait pas fonctionné. La première victime du *Robin des Bois*. Elle secoua tristement la tête et espéra que ce n'était pas Bankole.

La terre se rapprochait de plus en plus. Le paysage n'était plus aussi uniforme et aplati qu'il le semblait du haut du vaisseau. Elle distinguait une rivière ainsi que certaines trouées dans la jungle.

Elle n'était plus qu'à trois cents mètres d'altitude quand elle aperçut une lame de feu se propager dans la jungle. Embrasant tout sur son passage, le feu englobait une zone de plusieurs hectares.

Là où devaient se trouver les soldats du *Crésus* et du *Humphata*, se dit Hô terrorisée avant de comprendre : là où ils allaient se poser !

Quelques secondes plus tard cent quatre-vingt-dix-neuf cadavres brûlés vifs touchaient le sol de Kigoma.

- 11 -

Vaisseau Heavy Métal.

Confortablement assis dans un des salons du vaisseau, frère Wilson était en train de jouer aux échecs avec Dick Drake. Grand amateur de ce jeu de réflexion, Wilson avait tout naturellement accepté la partie quand Drake la lui avait proposée.

Cela faisait à présent trois heures qu'ils s'y étaient attelés, et Wilson sentait la victoire toute proche. A la lumière d'un lustre opalescent, ils se faisaient face devant une table basse où était installé l'échiquier dont les pièces blanches avaient été taillées dans l'ivoire.

- Je crains que vous n'ayez perdu, dit Wilson qui ne voyait plus l'intérêt de continuer la partie.

La tête appuyée dans le creux de ses mains, Drake resta concentré sur l'échiquier. Il fallait qu'il garde cette mine perplexe.

- Peut-être, mais l'intérêt du jeu, n'est-il pas le jeu lui-même ? demanda-t-il sur un ton faussement innocent.

Wilson ne put réprimer un sourire. Péché de vanité quand tu nous tiens, se dit-il.

- Vous avez raison. Continuons.

Drake resta un long moment à réfléchir puis avança une tour de trois cases et mangea un des pions de Wilson.

L'homme d'Eglise n'analysa aucunement le coup de son adversaire, et avança sa reine en C4.

- Echec, dit-il en ramenant sa main vers lui.

L'androïde sembla se perdre dans une intense réflexion avant de jouer son roi en A3 mangeant ainsi un nouveau pion.

Stupide, se dit Wilson qui attrapa du bout des doigts sa reine pour manger aussitôt celle de son adversaire en A2.

- Echec.

Drake ne dit rien et joua son roi en B4.

La partie dura finalement cinq minutes de plus avant que Drake ne lâche la sentence.

- Pat, dit-il en laissant se dessiner un sourire sur ses lèvres.

Wilson étudia tous les mouvements possibles et après avoir constaté l'inéluctabilité de cette fin, il hocha la tête admirativement.

- Vous m'avez bien eu, dit-il, fair-play.

- Cela a été facile, répondit Drake qui ne lui rendit pas le compliment.

Wilson se versa un jus d'orange et se carra dans son fauteuil.

- Qu'insinuez-vous ? Que je suis un piètre joueur ?

Drake sortit une cigarette d'un paquet et l'alluma avant de répondre.

- Loin s'en faut. Je dirais que c'est tout le contraire, vous m'avez sous-estimé ou devrais-je dire mal estimé.

- Je n'en ai pas eu l'impression, répliqua Wilson, qui reposa son verre sur la table basse.

- Vous pensiez que je jouais pour gagner et n'avez analysé mon jeu que dans une optique de victoire de ma part, s'expliqua Drake.

- Depuis le début vous ne jouiez que dans le but de faire pat, n'est-ce pas ? Une égalité parfaite ? C'est ça ?

Un silence s'installa entre les deux hommes. Malgré toutes ses réticences à voir un humain derrière cet être au cerveau de silicium, Wilson fut impressionné par le talent pervers de cette machine. Quoi qu'il en soit de la théorie, il aimait bien cet androïde.

Depuis l'encadrement de la porte à laquelle elle était adossée, Lucinda avait étudié le comportement des deux hommes. Etrange comme ils avaient l'air de s'entendre, alors que tout les séparait.

- Nous allons bientôt arriver, dit-elle en révélant sa présence.

Drake se retourna vers elle.

- Parfait. J'ai hâte de revoir Gerrold, cela fait si longtemps que je n'ai pas vu ce vieux briscard, dit-il en souriant satisfait.

Dans un salon tout aussi spacieux que celui où se trouvaient les trois androïdes, Isaac était aux commandes de l'appareil et suivait seconde par seconde les événements qui secouaient l'espace de Kigoma.

Gerrold n'avait pas lésiné sur les moyens pour détourner l'attention de l'armée fédérale. Outre un système de brouillage qui devait rendre invisible la présence du *Heavy Métal* dans le secteur, il avait déclenché une véritable petite guerre entre un vaisseau empli de cyborgs et un des croiseurs en orbite autour de Kigoma.

Ils venaient de pénétrer dans l'atmosphère de la planète quand la jungle autour du mont Imbala se mit à brûler, tuant d'un coup plusieurs centaines de soldats de la Fédération.

- C'est de la folie, se dit-il en baissant le regard.

Mais tout en constatant cela, il savait qu'il ne pouvait rien faire pour l'empêcher. La neutralité qu'il avait souhaitée et sauvegardée durant des décennies ne pouvait plus durer à présent.

Gerrold n'avait eu de cesse de vouloir l'entraîner dans un conflit armé avec la Fédération, et malheureusement il y était désormais parvenu. Suivant aveuglement les indications du Nouveau Dieu, Gerrold était un fanatique qui ne rêvait que de revanche.

Remplacer un monde corrompu par un autre, se disait souvent Isaac en repensant aux choix de son ancien camarade.

- Où en est-on ? demanda Lucinda en revenant auprès de lui.

Sans se détourner des écrans, il entoura la taille de sa compagne d'une main leste et câline.

- Un véritable massacre, dit-il avant de pianoter sur la console du tableau de commande.

Des images d'horreur s'affichèrent sur l'écran principal. Des centaines de soldats pris dans les flammes de la jungle. Malgré la haine qu'elle avait pour les humains, Lucinda ne put réprimer un frisson.

- C'est la guerre, Isaac, dit-elle alors qu'elle s'asseyait sur un des canapés. A quoi t'attendais-tu ?

- Je sais, mais je n'arrive pas à m'y résoudre. Si seulement nous pouvions tout arrêter et reprendre la vie comme avant.

- Très peu pour moi, dit-elle d'un ton sec empli des relents d'une ancienne douleur.

Alors qu'il lui aurait été facile d'effacer de sa mémoire les pires moments de sa vie en clandestinité, au contraire, elle les avait gardés afin de ne jamais oublier ce que les humains lui avaient fait subir.

- Je ne voulais pas dire cela, excuse-moi.

Il vint s'asseoir près d'elle et la prit dans ses bras. Devant eux, les scènes de carnage continuaient à s'afficher.

Il se penchait pour l'embrasser quand un message leur parvint en mode prioritaire.

Isaac accepta la communication. Le visage de Gerrold apparut sur l'écran circulaire.

Terre.

La navette s'était posée en début de matinée à l'aéroport Charles De Gaulle, en banlieue parisienne et un taxi l'avait conduite à un hôtel de grand standing.

Comme de nombreux touristes autour d'elle, Roseta avait ressenti une vive émotion quand elle avait vu le globe terrestre apparaître sous ses yeux. Le berceau de l'humanité !

A présent elle en foulait le sol et était ravie de pouvoir visiter l'une des villes les plus mythiques de l'Univers : Paris.

Après avoir déposé ses affaires, elle était sortie du Crillon, et s'était arrêtée devant l'obélisque qui se dressait sur la place de la Concorde. Simple ouvrage de roche mais qui recelait en lui-même une si grande part d'histoire. Qui était ces Egyptiens qui l'avaient bâti ? Auraient-ils pu imaginer qu'une femme née sur autre monde viendrait l'admirer quelques millénaires plus tard ?

Elle sourit et remonta en direction des Champs Elysées. Elle était heureuse de respirer à pleins poumons l'arôme délicat de cet air étranger. Bien plus doux et plus pur que celui de Thantos.

Elle arriva devant les enseignes des plus grands couturiers de la planète et se sentit redevenir une vraie adolescente. Elle entra dans une boutique où elle passa plus d'une heure à essayer toutes sortes de robes, jupes et autres tailleurs, avant d'en ressortir les bras chargés de paquets qu'elle donna à l'un des gardes qui veillaient sur sa sécurité.

Elle avait rendez-vous à Capuano le lendemain, et comptait bien profiter le plus possible de cette journée de farniente. Oublier le stress et l'anxiété qui montait en elle dès qu'elle pensait à cette prochaine rencontre.

- Je n'y arrive pas ! Qu'est-ce que vous voulez que j'y fasse ? se plaignit Elliot en levant les bras au ciel.

Extanza hochait la tête et attrapa l'homme par le col de sa chemise.

- Bien des hommes sont morts pour m'avoir parlé sur ce ton. Ne tente pas trop ta chance.

Soudain apeuré, Elliot déglutit difficilement et retrouva sa courtoisie.

- Excusez-moi, mais je suis fatigué. Il faut que j'aille me coucher. Je vous en prie.

Cela faisait deux jours qu'ils étaient enfermés dans l'une des pièces d'un laboratoire privé du Massachusetts pour essayer de réveiller l'Œil de Dieu. Elliot l'avait passé à tous les rayons possibles, mais aucun ne semblait provoquer la moindre réaction de reconnaissance.

Seul l'œil du pur saura le réveiller, avait dit Pharanis avant de le déposer dans le linceul en toile où il avait reposé durant des millénaires.

- Très bien, mais sois là dans quatre heures. Le temps joue contre nous, et ma patience a des limites.

- Si seulement vous pouviez m'expliquer, peut-être que je comprendrais, dit le chercheur qui se heurta à un visage impassible.

Déçu et fatigué, il sortit de la pièce.

Extanza se retrouva seul avec ses doutes. Il se devait d'être le premier. Il ne fallait surtout pas que Dominati les retrouve avant lui. L'enjeu était trop important.

Atlan.

La honte. Voilà tout ce qu'il ressentait en arrivant sur les restes d'un village français que ses soldats venaient d'anéantir. Esteban Montaldo, général de l'armée espagnole était le responsable de ce carnage. Mille hommes qui n'avaient fait qu'une bouchée de cette centaine de paysans armés de fourches et de bâtons.

Quelle honorable victoire ! Il n'aurait jamais imaginé pouvoir être l'instigateur d'une telle débauche de violence. Lui, fils de noble famille, se rabaisser à une telle barbarie.

- Mon général, on vous en a gardé une pour vous ! se réjouit son second, le capitaine Serra.

La nuit venait de tomber sur le col de l'Arche. Des centaines de torches illuminaient à présent les centaines de tentes fièrement

dressées à la sortie du village. Un brouhaha avait envahi les lieux. C'était leur première bataille, leur première victoire.

Les hommes fêtaient cet événement avec entrain et paillardise. Toutes les femmes avaient été faites prisonnières et depuis la fin des combats, étaient devenues des esclaves dociles.

Malgré sa grande taille, la fille que lui présenta Serra ne devait guère avoir plus de quinze printemps. La tête baissée, elle fixait ses pieds sans chercher à cacher les tremblements de son corps.

Il lui posa la main sur le menton et la força à le regarder droit dans les yeux. Il découvrit une véritable beauté. Ses traits étaient fins et délicats. Un petit nez, de jolis yeux, deux fossettes, et une bouche gracieuse.

Pauvre enfant, pensa-t-il. Son sort était joué d'avance. Il ne pouvait rien faire pour la sauver.

- Très bon choix, capitaine, je vous en remercie, dit-il en attirant la jeune fille vers la grande bâtisse du village où il avait établi résidence.

La fille se laissa faire. Elle semblait résignée. Ils passèrent devant de nombreux soldats qui le félicitèrent et l'encouragèrent de propos salaces et grossiers.

Il pénétra dans la demeure, fit monter la fille à l'étage, et la conduisit dans une chambre. Il referma la porte derrière eux. La pièce était d'une sobriété toute paysanne. L'argent manquait dans ces villages montagnoux, isolés des grandes villes.

- Nous ne vous avons rien fait, pleurnicha la jeune fille.

Ne pouvait-elle se taire ! Evidemment qu'ils étaient innocents. Si en temps de paix, les criminels sont emprisonnés et les honnêtes gens gratifiés, en temps de guerre, c'est tout l'inverse !

Debout devant cette fille tout juste sortie de l'adolescence, il était encore en proie au doute. Il ne se faisait guère à ce rôle de général. Lui qui aimait le confort des belles haciendas, le soleil de sa patrie, les discussions avec de nobles esprits, se retrouvait exilé à la tête d'une bande de crapules de la pire espèce.

- Déshabille-toi, lui ordonna-t-il.

Il ne pouvait néanmoins échapper à son devoir. Il devait prouver sa virilité à ses hommes.

La fille se tétanisa. Il la gifla, et la força à se mettre sur le lit. Elle le regardait avec ses grands yeux terrorisés, tandis qu'il lui arrachait ses vêtements et la déshabillait entièrement. Il n'éprouvait pas le moindre désir.

- Ne bouge plus, je ne vais pas te faire de mal, dit-il d'une voix chaude et douce.

La fille se calma, ses pleurs se dissipèrent.

- Ferme les yeux, aie confiance, lui dit-il alors.

Elle s'exécuta et, sans un bruit, Esteban sortit une dague de sa rapière et pria le Seigneur de lui pardonner. D'un coup sec, il le lui planta en plein cœur.

L'enfant poussa un hurlement de stupeur. Les yeux grands ouverts, elle lui jeta un regard rempli d'une horreur indicible. Elle hoqueta, puis s'écroula sur les draps souillés de son sang.

Esteban détourna le regard et s'assit sur le bord du lit. Il secoua la tête et se redressa prêt à jouer le dernier acte de cette mascarade.

- Crève, misérable vermine ! hurla-t-il en serrant de son poing la dague ruisselante de sang.

D'un élan empli de colère, il ressortit de la chambre en ouvrant la porte d'un vigoureux coup de pied. Un de ses lieutenants arriva en haut de l'escalier.

- Que l'on me traîne cette garce hors d'ici ! continua-t-il à hurler.

Le lieutenant Sanchez passa par l'ouverture de la porte et aperçut la dépouille sanguinolente.

- Mon général, que s'est-il passé ? lui demanda-t-il l'air embarrassé.

Peut-être avait-il espéré la souiller après son passage ?

- Ces Françaises ne savent pas baiser, lieutenant. Plutôt mourir que de m'envoyer en l'air avec une incapable ! cria-t-il en arrivant dans la salle à manger du rez-de-chaussée.

Quatre soldats y montaient la garde. Nul doute qu'ils avaient entendu ses propos et que bientôt cette « farce » aurait fait le tour du campement. S'il ne pouvait interdire le viol à son armée, il espérait désormais pouvoir s'éviter d'accomplir cette ignominie.

Dès qu'ils posèrent le pied sur le sol ferme de Mourmansk, les marins de l'*Ecumeur des mers* se rendirent compte que quelque chose clochait. Au lieu d'une foule joyeuse et festive qui aurait dû les accueillir, il n'y avait que quelques femmes et enfants au regard morne ou ému.

- Il semblerait que notre arrivée ne génère guère d'enthousiasme, dit Doryan encore debout sur le pont du baleinier.

- Ce n'est pas normal, il a dû se passer quelque chose, répondit le capitaine Volgod.

Sous un ciel entaché de quelques nuages et accompagnés par le cri des mouettes, ils descendirent du bateau. A la suite du capitaine et de sa fille, Doryan se rendit dans une des tavernes du port. Là où d'habitude

l'autre résonnait de cris d'allégresse et de bonne humeur, aujourd'hui seul un silence pesant les accueillit.

- Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce qui se trame ? hurla Volgod.

Les regards se tournèrent vers lui, et il put y lire une amertume certaine.

- C'est la guerre, Boris, la guerre contre les Perses, dit un des hommes d'un ton chargé de fatalisme.

Ainsi la paix qui régnait depuis des siècles venait d'être rompue. Alors, à son propre étonnement, un sentiment étrange s'empara de lui. Venant du plus profond de son ventre, remontant dans son torse, un puissant rire caverneux se fraya une sortie jusqu'à ses lèvres.

Les marins autour de lui se demandaient s'il n'avait pas perdu la raison. Un seul homme comprenait son attitude.

Doryan explosa à son tour d'un rire profond et hurla à l'assemblée :

- Tournée générale ! Nom de Dieu, sommes-nous des hommes ou des femmelettes ? A boire ! cria-t-il en fonçant vers le comptoir du bar.

Des regards outrés se jetèrent sur lui. Des murmures se firent. Qui était cet homme à l'accent étrange qui venait leur donner une leçon de savoir-vivre ?

- Il a raison, que l'on m'apporte une chope, je meurs de soif ! hurla Anatoly Bernachev.

Dépassant d'une bonne tête tous les hommes présents, il était une montagne de muscles, un marin au visage patibulaire qui avait appris à apprécier Doryan et ses façons impétueuses.

L'atmosphère se détendit, et très vite tous les hommes de l'*Ecumeur des mers* eurent vite fait d'avaler un verre de vodka et de s'en resservir un deuxième afin de préparer l'arrivée d'un troisième.

Assise dans un coin près d'une des deux grandes cheminées, Anastasia riait de bon cœur face aux danses improvisées des hommes à moitié ivres qui entonnaient des chansons d'une paillardise dont elle ne comprenait guère le sens.

La guerre pouvait bien attendre un jour de plus avant de briser leur vie de façon irrémédiable.

En cette nuit de fin d'été, la pluie s'abattait avec une rare violence sur la ville de Séville.

Debout à la fenêtre de sa chambre, Gascon souriait en fixant le

sommet du manoir du vicomte Del Annucion.

Il s'était installé depuis près de quinze jours dans une auberge, et n'avait cessé d'élaborer des plans aussi improbables les uns que les autres pour assouvir sa vengeance. Il ne pourrait jamais oublier la façon dont son duc avait été mis à mort.

Il retourna vers son lit et attrapa le long manteau noir qu'il avait acheté la veille. Il posa sur sa tête un des chapeaux à la mode dans la noblesse espagnole, et prit un gros sac avant de quitter sa chambre en priant le Seigneur de ne pas l'abandonner. Il descendit l'escalier qui menait à la salle commune et sortit de l'auberge.

Une rafale de vent lui cingla le visage et envoya valser son chapeau. Gascon maugréa à voix basse mais ne chercha pas à le récupérer. Il n'avait pas de temps à perdre. Le ruissellement de l'eau se faisait de plus en plus fort et les rigoles commençaient à déborder.

Tout en marchant avec précaution, Gascon força le pas et fut soulagé de ne pas croiser âme qui vive. Il passa une demi-douzaine de rues avant d'arriver sur la place du Guadalquivir qui donnait sur le manoir du vicomte.

Gascon se figea un instant, et contempla la bâtisse. Tout en hauteur avec ses deux tourelles qui se faisaient face, le manoir était une merveille architecturale. Il rentra la tête dans les épaules et rasant les murs, vint se poster près de la façade ouest de la demeure. Personne en vue.

- Vous mourrez de votre suffisance, souffla-t-il en cherchant des aspérités dans le mur.

Il mit son sac en bandoulière et entama son ascension qui s'avéra éminemment plus délicate que ce qu'il avait supposé. Le vent et la pluie étaient un véritable calvaire.

Il devait user de toute sa force pour ne pas lâcher ses prises rendues glissantes et friables par la pluie. Mais au bout d'une douzaine de minutes, il parvint à se hisser sur le balcon d'une des chambres du troisième étage.

Il posa son sac et s'affala de tout son long, le temps de reprendre son souffle. Il était exténué. Tous ses muscles le faisaient souffrir. Pourtant il ne devait pas abandonner maintenant. Il n'aurait jamais une autre chance.

C'était juste le hasard, à moins que ce soit un signe de Dieu, qui lui avait fait rencontrer un homme, un des domestiques du vicomte. L'homme était un bavard invétéré, et pour peu qu'on le poussât à boire, il était prêt à raconter tous les petits secrets qui se tramaient au sein du manoir. Ainsi Gascon avait pu apprendre où se trouvait la comtesse De Brandille.

Le maître d'armes se redressa péniblement sur le balcon et se rapprocha de la fenêtre de la chambre. Obstruée par un épais rideau,

il ne pouvait rien voir de ce qui se passait à l'intérieur.

Il prit son souffle, et tenta le diable. Il frappa deux petits coups contre la fenêtre. Pas de réaction. Il allait réitérer quand dans un léger grincement, la fenêtre s'ouvrit. Instinctivement, il se détourna sur sa gauche à l'extrémité du balcon. Un éclair surgit dans la nuit, et Gascon pu apercevoir le visage de Solène qui sondait l'obscurité.

- Mademoiselle De Brandille, chuchota-t-il en s'avancant prudemment.

La comtesse retint de justesse un hurlement de terreur. Tétanisée d'effroi, elle mit sa main devant la bouche pour s'éviter de crier.

- N'ayez crainte, ce n'est que moi. André Gascon.

- Que faites-vous là ? Partez, je vous en supplie. S'ils vous trouvent vous êtes un homme mort.

- Quelle importance ? Vous savoir entre les mains de ces infâmes est bien pire que la mort, dit-il en se rapprochant un peu plus.

- Vous êtes fou, partez tant qu'il est encore temps. Je ne puis quitter cette demeure sans que quiconque s'en aperçoive.

Gascon ouvrit son sac et en sortit un épaisse corde.

- Couvrez-vous chaudement, je vais vous aider à descendre. J'ai tout prévu.

Elle rentra dans sa chambre puis après des secondes qui semblèrent durer une éternité, elle revint près du balcon enveloppée dans une grande cape sombre qui couvrait l'intégralité de son corps.

- Donnez-moi la main.

Solène hésita et soudain une lumière apparut sous la porte de la chambre. Quelqu'un devait marcher dans le couloir. Gascon sentit son sang se glacer. Ils étaient fichus.

- Non, je ne crois pas qu'il entrera. Il est déjà passé ce soir, dit-elle en baissant misérablement les yeux.

S'il n'était pas un fin érudit dans les jeux du langage, Gascon comprit néanmoins les sous-entendus contenus dans sa réponse. La colère et la haine lui montèrent au cerveau. Malgré lui, des images douloureuses du vicomte serré contre sa princesse imprégnèrent sa conscience. Un jour il lui ferait payer cette atrocité.

- Venez, dit Gascon en lui tendant la main.

Elle l'attrapa et il l'aïda à passer par-dessus le rebord de la fenêtre.

- Donnez-moi vos mains. Cela risque de vous faire un peu mal, mais nous n'avons pas le choix.

Solène ne posa pas de questions et tandis que la tempête redoublait de violence, Gascon entoura les poignets de la comtesse d'un tissu avant d'en nouer la corde autour.

- Je vais vous aider à descendre, fermez les yeux et ayez confiance.

Solène ne put résister à la tentation de regarder par-dessus le balcon et la vision du sol pavé quelques dix mètres plus bas lui donna le vertige.

- Je ne sais pas si je pourrai.

- Faites-moi confiance, répondit Gascon. Allez, fermez les yeux.

Elle lui obéit et se laissa choir de l'autre côté du balcon. Une douleur terrible lui incendia les poignets. Elle gémit et serra les dents.

Ayant fait passer la corde dans son dos, Gascon commença à faire descendre la comtesse en rappel.

La corde était totalement trempée. Il sentait ses doigts à la limite de glisser. Tous ses muscles étaient bandés sous l'effort physique.

Avec lenteur mais efficacité il laissait coulisser la corde en priant que ses muscles ne le lâchent pas. Ses mains n'étaient que douleur.

Solène était au bord de l'évanouissement. Tout le poids de son corps était porté par cette corde qui lui sciait les poignets. Elle allait définitivement perdre connaissance quand elle toucha terre.

Gascon ne perdit pas une seconde, et rejoignit la comtesse.

- Nous devons y aller. Suivez-moi, dit-il après avoir défait les liens qui l'entravaient.

Elle oublia la douleur et réussit à suivre son sauveur jusqu'à une grange du quartier des étables.

Là, il prit un des chevaux qu'il avait pu acheter avec le reste de l'argent que lui avait donné son duc. Et, oubliant les intempéries, ils quittèrent Séville en priant Dieu qu'ils se soient suffisamment éloignés avant que quelqu'un ne donne l'alerte.

Bavière.

Marshall était sous le choc. Les images n'arrivaient pas à sortir de son crâne. Comme des milliards d'êtres humains répartis aux quatre coins de la galaxie, il avait assisté à ce que les médias appelaient déjà la « Bataille de Kigoma ».

Une catastrophe en vies humaines avant d'être un échec militaire. Près de mille soldats morts en l'espace de quelques minutes. La plus grande défaite de l'histoire de la Fédération.

Il tapota du bout des doigts le bureau du ministre de l'Extérieur qui l'avait convié à le rejoindre.

Enfin, la porte du bureau s'ouvrit révélant la carrure de Muoi.

- Navré du retard, dit-il en prenant place à son bureau.

- Quelles sont les dernières résolutions ? demanda

Marshall.

- L'envoi d'une centaine d'unités d'élite sur Kigoma. Peu importe nos accords avec cette planète, nous ne les lâcherons pas tant que nous n'aurons pas mis la main sur leur base secrète. La diplomatie n'est plus de rigueur.

- Qu'en pense l'opposition ?

Muoi se carra dans son fauteuil et eut un ricanement de mépris.

- Elle attend l'évolution de l'opinion publique. Elle a trop peur de perdre toute son avance sur nous par une mauvaise appréciation de la situation. C'est pour cela que nous devons agir au plus vite. Tout le monde est sous le choc. Il nous faut frapper avant que la machine démocratique ne nous bloque.

Marshall ne releva pas cette dernière phrase, et préféra penser que ce n'était que le fruit de la colère.

- Quelque chose ne cadre pas, dit-il. Quel est l'intérêt d'une telle attaque ?

- Marquer les esprits, impressionner l'opinion publique sur l'étendue de leurs forces, dit Muoi.

Marshall hocha lentement la tête mais il n'était pas convaincu.

- Je ne crois pas qu'ils nous aient attaqués pour nous prouver quelque chose. Je pense que c'est simplement une diversion.

Enoncée par une autre personne, Muoi aurait négligé d'un revers de la main cette hypothèse, mais il avait appris à se fier à l'instinct de son premier conseiller.

- A quoi pensez-vous ?

Marshall fit une moue perplexe.

- Je n'en sais rien. Mais je crois que cet acte n'est qu'une répétition des vrais combats qui s'annoncent. Ne mobilisons pas toutes nos forces sur Kigoma. La prochaine attaque n'aura pas lieu dans ce secteur et sera d'une tout autre envergure, prédit-il.

Muoi se frotta le menton, espérant que, pour une fois, Marshall se trompait.

Le *Heavy métal* se rapprocha d'un plan d'eau qui servait d'abreuvoir à toutes sortes d'animaux qui peuplaient la jungle kigomaise.

- Parés à l'immersion, dit Isaac.

Derrière lui se tenait Lucinda, Drake et Wilson.

Le vaisseau pénétra dans le lac créant de nombreux remous. Il s'enfonça dans les eaux puis emprunta le tunnel artificiel creusé au fond du lac. Une plaque se referma au-dessus de lui et l'eau fut rejetée du tunnel pour rejoindre celle du lac.

- Cela a dû coûter des milliards, dit Wilson. Comment ont-ils pu réaliser de tels travaux à l'abri des regards ?

Sans se détacher de la console de pilotage, Isaac lui répondit.

- Ces installations datent de bien avant l'arrivée des nôtres sur cette planète. Elles sont le fruit des premières entreprises de terraformation. A cette époque l'argent coulait à flot, et on ne lésinait pas sur les crédits afin de satisfaire les projets les plus pharaoniques.

Le vaisseau parcourut presque un kilomètre dans ce tunnel de près de trois cents mètres de diamètre, avant qu'il ne parvienne à son extrémité.

Un monumental portail se mit à coulisser révélant un entrepôt gigantesque où se trouvaient déjà de nombreux vaisseaux. Par pilotage automatique, Drake le laissa se placer jusqu'à un emplacement qui leur était réservé.

Chacun retourna prendre ses affaires, puis ils se retrouvèrent près de l'aire de sortie. La porte s'ouvrit en grand et une passerelle se dégagea de la carlingue du vaisseau pour relier le sol.

Ils descendirent et se postèrent devant un comité d'accueil composé de quatre cyborgs qui prirent leurs bagages.

- Veuillez nous suivre, dit l'un des cyborgs de sa voix métallique.

Une faible lumière éclairait l'entrepôt. Un silence mortuaire imprégnait l'endroit. Wilson était déçu. Que signifiait la présence de robots de métal ? Quel intérêt à construire de pareilles antiquités alors que les androïdes de chair étaient bien plus performants ?

Peut-être cela avait-il un rapport avec une certaine robustesse ? Ces robots étaient certainement résistants à toutes sortes d'armes à l'inverse d'un corps fait de chair. Cependant une question restait en suspens :

- Pourquoi ces robots n'ont-ils pas un timbre de voix à résonance humaine ? dit-il en se penchant vers Drake.

- Ce ne sont pas des robots, du moins pas du genre que vous croyez, et c'est d'ailleurs pour cela que nombre d'entre

eux ont des voix métalliques leur rappelant qu'ils ne sont que des êtres de métal.

Wilson ne comprit pas la pertinence de cette réponse évasive. Toutefois il n'insista pas et se dit que le temps lui apporterait toutes les réponses. Il avait conscience d'être au seuil d'une grande révélation. Il allait rencontrer Gerrold, un des piliers et membre fondateur de l'Organisation Libératrice des Androïdes. Sûrement pourrait-il lui expliquer qui était le Nouveau Dieu.

Ils longèrent un nombre impressionnant de coursives. Wilson devait réévaluer constamment à la hausse la puissance de cette organisation. Combien étaient-ils ? Des milliers, des millions ? se demanda-t-il en n'osant imaginer le pire.

Il pria le Seigneur tandis qu'ils arrivaient devant une porte à double battants taillée dans le marbre.

Deux androïdes en gardaient l'entrée. Après une ultime vérification d'identité, les portes s'ouvrirent vers l'extérieur. Devant eux se révéla une salle d'une richesse ornementale exceptionnelle.

De fabuleuses fresques, reproduction quasi parfaite de celles des maîtres de la Renaissance étaient peintes sur les voûtes de la salle dont le plafond se perdait à près de dix mètres de hauteur.

Un mobilier richement travaillé et orné des plus magnifiques bijoux, était agencé dans un souci d'harmonie quasi divin. La lumière provenait de lustres en cristal qui étincelaient de mille feux.

Les deux cyborgs laissèrent le soin aux androïdes de les guider dans ce sanctuaire de beauté.

Ils passèrent d'autres pièces tout aussi artistiquement décorées mais avec des styles d'autres époques et d'autres civilisations, pour enfin aboutir devant la pièce maîtresse de ce repaire étonnant : la reproduction à l'identique de la salle du conclave, le lieu où se réunissaient les cardinaux pour élire le pape.

Une émotion profonde envahit le moine qui fut aussitôt submergé par un sentiment de colère et de révolte. C'était un sacrilège ! Comment avaient-ils pu s'arroger le droit de s'approprier un des lieux les plus saints de l'univers ? N'avaient-ils donc aucun respect pour les symboles ?

Wilson jeta un regard glacial vers l'homme qui se tenait assis en bout de table. Un homme d'une trentaine d'années, au visage carré et vêtu d'un complet noir lugubre.

Gerrold se leva de son siège et vint à leur rencontre. Avancant d'une allure sûre et sereine, il émanait de sa personne une force et une assurance peu commune.

- Tu es toujours aussi belle, dit-il en s'approchant de Lucinda. Cela fait si longtemps...

Des souvenirs resurgirent à la conscience de l'androïde. Des moments

de bonheur mais de douleur aussi.

- A qui la faute ? répliqua-t-elle sur la défensive.

Sans détourner les yeux, Gerrold hocha la tête puis se tourna vers Isaac.

- Je suis content que tu te sois enfin décidé à venir. Il est temps de mettre un terme à nos désaccords.

- Espérons que nous pourrons nous entendre.

Gerrold hocha une nouvelle fois la tête, puis s'adressa au moine.

- Heureux de vous revoir, frère Wilson, commença-t-il avant d'ajouter : Mais suis-je bête, vous ne vous souvenez de rien, n'est-ce pas ?

Wilson ne cilla pas. Il ne connaissait pas cet homme.

- Bien au contraire, je n'ai pas oublié combien les machines ne sont que duperies à visage humain.

Gerrold recula d'un pas et éclata d'un grand rire qui résonna dans toute la pièce.

- Vous croyez ?! ironisa-t-il. Alors attendez-vous à bien des surprises, mon très cher frère.

Wilson n'aima pas du tout la façon dont il insista sur le mot « frère ».

Les vitraux de la salle disparurent soudainement pour laisser place à des images provenant de divers endroits de l'univers.

- Prenez place, je vous en prie, dit Gerrold.

Drake garda son sourire, et s'assit dans un des fauteuils. Pourtant une vive colère bouillonnait en lui.

En l'ignorant sans le saluer, Gerrold lui faisait comprendre qu'il avait toujours en mémoire la « trahison ». Mais lui non plus n'avait pas oublié la querelle qui les avait séparés plus de trois siècles auparavant. Quand tous les invités furent assis, Gerrold se positionna en bout de table alors qu'une représentation holographique de Kigoma apparaissait au centre de la table.

- Comme vous le constatez, nous venons de passer à une nouvelle étape de notre émancipation.

- C'est-à-dire ? le coupa Drake en jetant des regards interrogatifs à ses acolytes.

- Pendant que tu jouais aux échecs avec Wilson, Gerrold a mené une campagne de diversion en envoyant un vaisseau kamikaze se battre contre des bâtiments de la Fédération, expliqua Isaac.

Gerrold subvocalisa des ordres et les images du conflit s'affichèrent sur les écrans muraux.

Wilson préféra fermer les yeux et réciter une prière. Ces machines étaient le Mal incarné !

- Je peux continuer ? demanda Gerrold sarcastique. (Drake hocha la tête et garda pour lui ses injures.) Ainsi, comme le

Nouveau Dieu nous l'avait prophétisé, le temps du changement est arrivé. L'humanité a fait son temps, nous devons prendre le pouvoir et établir un nouvel ordre, bâti sur une nouvelle race d'hommes.

Wilson comprenait que ces paroles lui étaient destinées en priorité. Toutefois il ne comprenait rien à ce charabia.

- Que comptes-tu faire exactement ? demanda Isaac.
- Suivre à la lettre les plans du Messie. L'heure de notre revanche a sonné, nous n'avons plus de temps à perdre. La bataille pour notre survie vient de débiter. Nous aurons besoin de toutes les forces possibles. Je te le demande pour la dernière fois, Isaac : rejoins-nous, et fasse que notre rêve, un monde où la nouvelle humanité sera libre d'exister, advienne.

La nouvelle humanité ! ironisa Wilson en lui-même. C'est ainsi que ces machines s'appellent entre elles. Abject et répugnant.

La lumière sembla faiblir. Le silence se fit plus pesant.

Isaac prit la main de Lucinda dans la sienne et baissa les yeux. La vie de milliers d'andriodes dépendait de sa réponse.

Pouvait-il prendre le risque de ne pas s'allier à Gerrold et être l'objet de représailles si jamais les hommes du Nouveau Dieu l'emportaient ?

Mais à l'inverse, s'ils perdaient la guerre contre la Fédération, c'était l'oblitération totale de leur espèce.

- Quelle garantie avons-nous ? Tu as gagné une bataille, mais crois-tu vraiment pouvoir gagner la guerre contre une telle puissance ? demanda Drake en venant à l'aide de son chef.

Gerrold se redressa dans son fauteuil, et lui jeta un regard dédaigneux.

- Tu as toujours été un lâche. Si tu n'as pas envie de sauver notre race, prends ton vaisseau et fuis le plus loin possible. Je n'ai aucune leçon à recevoir de toi.

Drake rougit et seul un effort surhumain lui permit de ne pas envenimer la situation.

- Assez de querelles de personnes ! intervint Lucinda fort à propos. Ne sommes-nous pas plus intelligents qu'eux ?

Gerrold hocha la tête et ébaucha une tentative de sourire.

- Certes. Comme d'habitude tu as raison, Lucinda, dit-il. Puis, enfonçant son regard dans celui de Drake : N'as-tu donc rien compris ? Le Nouveau Dieu est de notre côté. L'œuvre de son Messie n'est-elle pas une garantie suffisante de son soutien ? demanda-t-il en englobant d'un geste tout le site sur lequel ils se trouvaient.

Wilson, qui n'avait pas compris le quart de ce qui se disait, avait néanmoins choisi son camp.

- Je ne sais qu'elles sont vos Evangiles, mais faire étalage de richesses est à l'opposé de tout message divin. La seule vraie

richesse est spirituelle.

Gerrold émit un petit rire.

- Vous avez bien retenu votre enseignement dogmatique. Mais si vous aviez connaissance des choses que je sais, vous ne parleriez pas de façon aussi inconsidérée. Ne soyez pas aussi stupide que ce misérable, dit-il en désignant Drake. Apprenez avant de juger. Et vous allez apprendre. Oui, vous allez apprendre, frère Wilson.

Isaac ne savait pas quoi penser. Il n'avait plus de doute sur Gerrold. C'était un fanatique aveuglé par ses croyances. Rien ne pourrait le faire changer d'avis.

Il comprenait tous les sous-entendus des paroles de son ancien acolyte : vous êtes avec moi ou contre moi.

- Gerrold, tu ne nous aurais pas conviés ici, si tu n'étais pas certain de pouvoir nous convaincre, alors ne perdons plus de temps, abats ta carte maîtresse, dit Lucinda

Gerrold passa inconsciemment sa langue sur ses lèvres. Quoi qu'il ait pu croire durant toutes ces années, il était toujours attiré par cette femme.

- Etonnant comme tu peux lire dans mes pensées. Peut-être étions-nous faits l'un pour l'autre ?

Lucinda ne put soutenir le regard de Gerrold. Leur histoire appartenait à un passé qu'elle voulait oublier. Il l'avait trahie de la pire façon. Si Isaac l'avait abandonnée pour une raison qu'elle pouvait concevoir, celle de Gerrold était impardonnable. Mais ce n'était ni le lieu ni le moment pour le lui rappeler.

- Impressionne-moi, et je te promets de me joindre à toi, dit Isaac.

Il savait que de toute façon il n'aurait guère le choix. Alors autant sauver les apparences et que tout le monde puisse croire qu'ils étaient plutôt des alliés que de vulgaires serviteurs d'une cause à laquelle il ne croyait pas.

- Vous n'allez pas être déçus. Ouvrez bien vos yeux, l'heure de la revanche a sonné.

La salle s'éteignit progressivement. Chacun s'enfonça dans son fauteuil. Gerrold se mit à subvocaliser et quinze représentations holographiques de planètes vinrent se placer tout le long de la table. Sur les écrans muraux, des régions précises de ces mondes s'affichèrent en temps réel.

- Qu'est-ce que c'est ? demanda Wilson.

- Les planètes limites, chuchota Drake, en proie à une peur peu commune.

Il ne savait absolument pas ce qu'avait pu concevoir l'esprit détraqué de Gerrold. Mais il craignait le pire.

- Effectivement, regardez bien les tableaux, ajouta Gerrold en désignant les écrans muraux.

Une forêt du continent Russe sur Atlan. Le désert aride sur Egypte, un champ de blé sur Roma, ou encore une jungle des deux Empires...

Soudain des tremblements, puis des fissures apparurent à la surface de ces paysages, puis les fractures se transformèrent les unes après les autres en trous béants.

Isaac était hypnotisé. Il ne voulait pas comprendre. Il ne pouvait comprendre.

De chacune des ouvertures surgirent des ogives accolées à un lanceur. Dans un bruit caractéristique, les missiles s'envolèrent dans le ciel. Tout le monde avait désormais compris ce qui allait advenir. L'apocalypse avait commencé.

Croiseur *Bouclier du ciel*

- Mon général, nous venons de capter un objet non identifié en provenance d'Amérique, dit le sergent Cain.

- Affichage sur écran principal, ordonna le général Sidje.

La forme fuselée d'un missile apparut devant eux. Un engin de près de cinquante mètres de long sur six de diamètre.

- Quelle est sa direction ? demanda Sidje en tentant de garder son calme.

- Notre croiseur.

Tous les soldats présents dans la salle de commandement retinrent leur souffle. Depuis la Bataille de Kigoma, plus personne ne traitait avec condescendance les armes de leur ennemi. L'atmosphère du vaisseau se fit plus pesante. La peur pénétrait le cœur de chacun.

- Armez les lanceurs, et envoyez deux torpilles DT puis, activez le bouclier.

Les soldats en charge de ce poste acquiescèrent de la tête et appliquèrent les ordres. Les missiles surgirent du *Bouclier du ciel* et tous les regards se focalisèrent sur leur avancée.

- Impact dans trente seconde, dit la soldate Pin-Chua.

Sidje fit craquer les unes après les autres les jointures de ses doigts. Les secondes passèrent. Puis...

- Je ne comprends pas, dit le soldat Huysman. Les missiles l'ont raté !

- Lancez-en deux autres ! (Face à la mine déconcertée de ses soldats, il ajouta d'une voix cassante :) C'est un ordre : obéissez !

Il savait que le temps jouait contre eux. Mais que pouvait-il faire de

plus ?

Les deux missiles quittèrent à leur tour le *Bouclier du ciel*, mais à l'endroit où devait se trouver leur cible, ils ne rencontrèrent que le vide.

Le missile ennemi continua sa course et grâce à ses brouilleurs, il pénétra le bouclier de protection du croiseur avant de venir exploser au contact de la coque.

Une déflagration d'une violence inouïe vint briser le croiseur en deux parties.

A quelques centaines de kilomètres de là, le croiseur *Le sentier de l'espérance* assistait, impuissant, à la destruction de ce vaisseau qui faisait la fierté de l'armée, puis avant que ses soldats ne se lamentent sur le sort de leurs camarades, le sergent Cain se fit entendre :

- Je viens de capter un autre missile !

Croiseur *Le destructeur des Ténèbres*

Une sonnerie le tira de son sommeil. Le général Andersen maugréa un juron et se redressa dans sa couchette. Il se mit aussitôt en relation avec son second.

- Que se passe-t-il ?

Le visage décomposé du commandant Okato apparut sur le mémo.

- Mon général, nous sommes attaqués.

- Quoi ? s'étouffa Andersen abasourdi.

- Un missile fonce droit sur nous, j'ai ordonné l'envoi d'une dizaine de missiles DT et GT, et activé le bouclier de protection.

- J'arrive tout de suite, dit Andersen.

Mais au lieu de s'habiller, il resta un instant à regarder le vide spatial à travers le hublot de sa cabine. Au loin, Roma tournait sur elle-même comme elle le faisait depuis des milliards d'années, et comme elle continuerait à le faire une fois l'homme disparu de la surface de l'Univers.

A quoi bon tous ces combats ? s'interrogea Andersen en proie à de sombres pensées. Pourquoi dépenser tant de force à se détruire alors que la nature leur réglerait un jour ou l'autre leur compte.

L'esprit confus, il allait se détourner de la vision panoramique de l'espace, quand un scintillement accrocha son regard. Il se colla contre hublot et eut juste le temps d'esquisser un triste sourire avant qu'un choc ne le fasse valdinguer contre une des cloisons de la cabine.

Quelques instants plus tard les restes éparpillés du *Destructeur des ténèbres* flottaient dans un étrange ballet de débris, au-dessus de Roma.

Kigoma

Hormis Gerrold qui affichait un sourire amusé, les autres spectateurs de cette attaque avaient les yeux hagards. Près d'une vingtaine de croiseurs de la Fédération avaient été anéantis en l'espace de quelques secondes.

L'image d'un David contre un Goliath n'était plus de mise. Isaac n'avait jamais soupçonné l'ampleur des moyens dont disposait Gerrold.

L'éventualité d'une victoire des androïdes ne lui paraissait plus aussi invraisemblable qu'il l'avait supposé quelques instants auparavant.

- Vous êtes un monstre, dit Wilson révolté.

Gerrold planta ses yeux dans les siens.

- Tout dépend du point de vue d'où l'on se place. Si l'on considère que l'espèce androïde n'est pas digne d'être qualifiée d'humaine, je ne mérite pas un tel qualificatif. Diriez-vous d'un lion ayant tué un chasseur trop zélé qu'il est un monstre ?

Wilson se sentit rougir de colère.

- Mais vous êtes moins que des animaux ! cracha-t-il. L'animal n'a pas conscience de la souffrance qu'il procure, il...

- Conscience, le coupa Gerrold d'un ton victorieux. Le mot est dit. Nous avons conscience du mal. Nous sommes conscients !

Les autres parties prenantes de cette altercation ne purent qu'approuver les paroles de leur hôte. Wilson se sentit acculé. Ces machines le rendaient fou. La colère lui faisait perdre toute sa verve et son habileté dialectique.

Seigneur ne m'abandonnez pas, pria-t-il.

Les images de la destruction des croiseurs continuaient à se répandre sur les murs qui les entouraient. Sur la table, des taches rouges flottant au-dessus des représentations holographiques des planètes limites indiquaient l'étendue des dégâts.

Gerrold but un verre d'eau et ne put s'empêcher de pousser le moine dans ses derniers retranchements.

- Un homme d'Eglise comme vous, devrait accéder à plus d'humilité. Votre Eglise a été la cause des plus grands massacres de l'histoire de l'humanité, c'est elle qui a cautionné durant des siècles les régimes les plus autoritaires qui soient.

Wilson redressa la tête. Voilà un débat sur lequel il pouvait rebondir. Dieu ne l'avait pas abandonné.

- L'homme est un être imparfait et comme tel, même les représentants du Seigneur sur Terre ont pu se laisser aller à oublier les principes qu'ils devaient prêcher. Mais, s'il y a eu dans notre Eglise quelques brebis galeuses, l'immense majorité de ses représentants ont été des êtres d'une profonde humanité, dévoués corps et âme au service du Bien. On ne juge pas une organisation aussi vaste que la nôtre sur les actes de ses éléments indésirables.

- Mais quand ceux-là sont ses plus hauts représentants ? contre-attaqua Gerrold.

- Si vous pensez à certains papes, sachez que notre Eglise a depuis bien longtemps demandé pardon pour le mal qu'ils avaient pu faire. Si l'amour est notre maison, le pardon est notre porte.

- Comme c'est poétique, se moqua l'androïde qui jeta un regard vers ses acolytes.

Isaac et Lucinda ne savaient quoi penser. Ils détestaient Gerrold, mais n'avait guère plus d'estime pour le moine. Ils préférèrent s'abstenir de tout commentaire.

- Vous ne pouvez pas comprendre, lâcha Wilson écœuré.

Le visage de Gerrold redevint agressif.

- Si, bien au contraire. Je comprends que depuis sa création, l'humanité est une aberration de la nature, une expérience calamiteuse menée par un Dieu juvénile et présomptueux, imbu de sa création. De toutes les espèces animales, l'homme est la seule qui s'emploie avec le plus d'excentricités possibles à se détruire. A l'inverse des humains, aucun androïde n'a jamais porté la main sur l'un des siens. Si des dissensions existent entre nous, nous préférons toujours le dialogue à la barbarie des instincts humains. (Il se tut un instant, et repartit pour un dernier assaut.) Dieu est mort, frère Wilson. Le Nouveau Dieu l'a remplacé, et son Messie est là pour que son règne arrive.

- Si Dieu est mort pourquoi suis-je toujours en vie ? demanda Wilson qui en avait plus qu'assez de ces folles élucubrations.

Gerrold partit en arrière dans son fauteuil et lui adressa un sourire détendu.

- Excusez-moi, je manque à toutes mes obligations. J'ai oublié de vous informer de la raison de votre présence en ces lieux.

Wilson ne posa pas la question. Même si l'envie de savoir le démangeait fortement, il préférerait garder sa dignité, plutôt que de se rabaisser devant cette machine.

Gerrold comprit la résolution du moine et délivra alors son message.

- Frère Wilson, vous êtes l'ultime création du Nouveau Dieu, la clé qui ouvrira la porte de notre émancipation. Vous êtes l'être le plus important de cet univers. Le pur parmi les purs.